

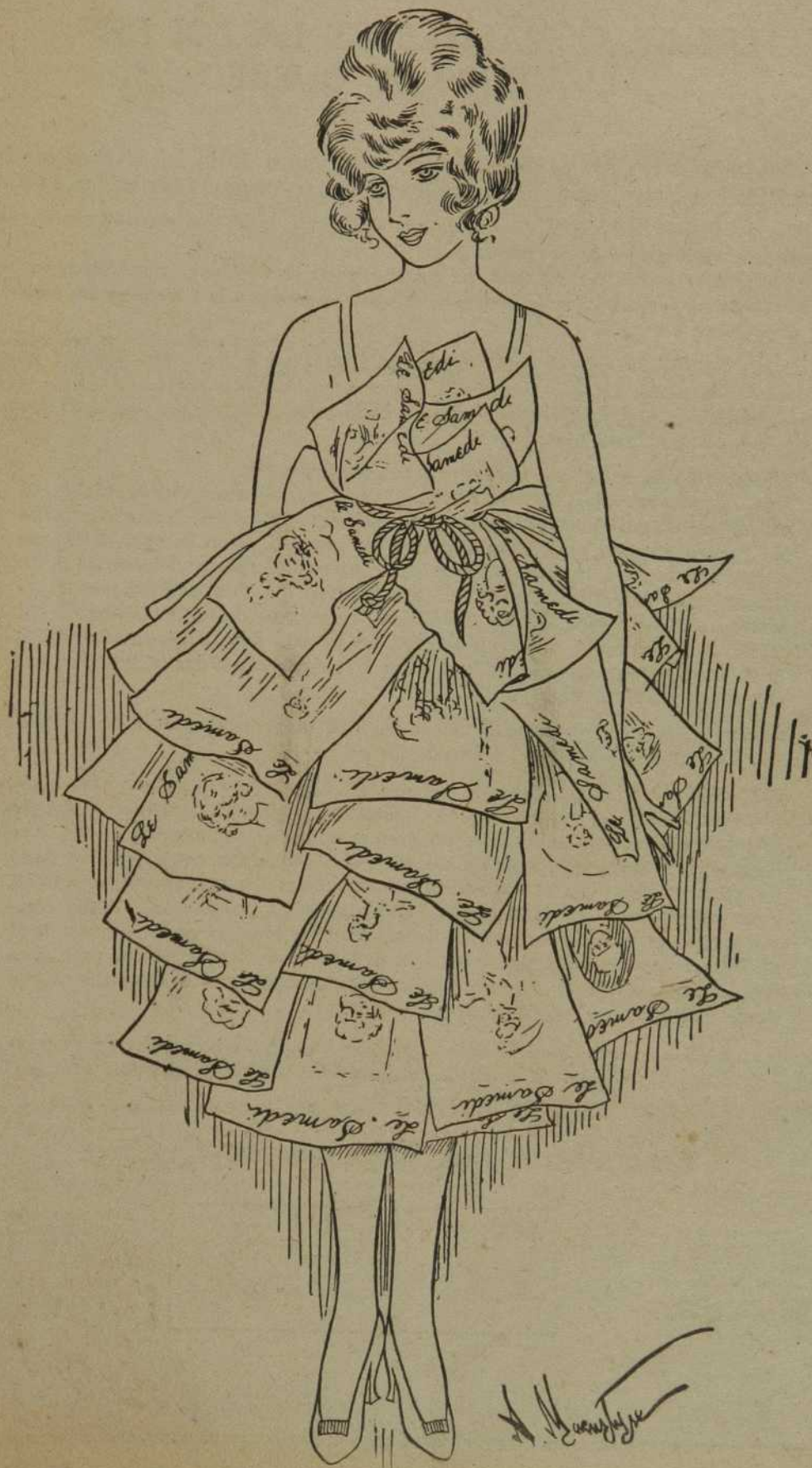
LIRE NOS DEUX ROMANS : "FIER COEUR" ET "LES DEUX ORPHELINES"

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE
HEBDOMADAIRE

VOL. XXXIII, No 24 — Montréal 19 novembre 1921

10 cents
LE NUMERO



UNE FEMME DE LETTRES

Commission des Liqueurs

LES MUNICIPALITES ET LA LOI DES LIQUEURS DE QUEBEC

LA Commission dans le but de faciliter l'observance de la loi et d'éviter toute possibilité de malentendus et d'ennuis, autrement presque inévitables, demande:

Que les Comtés ou les Municipalités où il existe un règlement de prohibition lui fassent parvenir avant le 31 décembre une copie certifiée du dit règlement ;

Que les Municipalités ou les Comtés qui voudront passer un règlement de prohibition, ou rappeler ceux qui existent déjà, le fassent avant le trente-et-un décembre et envoient à la Commission une copie dûment certifiée du règlement à cet effet.

Comme toutes les demandes de permis doivent être faites avant le trente-et-un décembre de chaque année et que la Commission doit, le ou avant le 20 janvier suivant, décider de toutes les demandes qui lui ont été faites, conformément aux prescriptions de la loi, les Municipalités s'empresseront sans aucun doute de se rendre à la demande de la Commission.

L'article 34 de la Loi des Liqueurs dit expressément :

"La Commission doit refuser l'octroi de tout permis dans une Municipalité où un règlement de prohibition est en vigueur. Elle doit également refuser l'octroi de tout permis ou d'un certain permis, selon le cas, dans une municipalité dont le Conseil Municipal a, par règlement, demandé à la Commission de refuser l'octroi de tout permis ou d'un certain permis — pourvu que ce règlement ait été déposé au bureau de la Commission. Si ce dépôt a lieu après qu'elle a octroyé un permis dans cette municipalité, la Commission ne pourra donner effet à la demande avant le premier mai suivant la date du dépôt".

Un autre article de la loi sur lequel la Commission croit devoir appeler l'attention des Municipalités, article qui est très explicite par lui-même, se lit comme suit :

ART. 137—"Nonobstant toute loi spéciale à ce contraire, aucune Municipalité ne peut, par règlement, résolution ou autrement, prélever la même année, d'une personne munie d'un permis en vertu de la présente loi, une licence, une taxe, un impôt ou un droit excédant deux cents piastres dans les cités et les villes, et cinquante piastres dans les autres municipalités, pour l'objet pour lequel la dite personne possède un permis. Toute municipalité qui prélève ou reçoit, directement ou indirectement, un montant plus élevé que ne le permet le présent article pour l'objet susdit, peut être forcée, en tout temps, de rembourser cette surcharge à la personne munie du dit permis ou à ses représentants légaux".

La Commission compte obtenir le concours actif des Municipalités pour l'aider à prévenir pour l'année prochaine les erreurs qui ont été inévitables cette année, parce que certaines Municipalités n'ont pas avisé la Commission de l'existence d'un règlement de prohibition.

Commission des Liqueurs de Québec

Cette annonce n'est pas publiée dans le but de favoriser la vente d'aucune liqueur alcoolique, mais dans le but de faire connaître au public cette nouvelle loi et d'obtenir sa coopération.

AVIS La Commission informe le public que tous ses employés sont porteurs des moyens d'identification nécessaires. Toute personne qui se présenterait sans être porteur de cette pièce officielle devra être considérée comme un imposteur.

La prochaine annonce traitera des exceptions à la loi en faveur des hôpitaux, médecins, chirurgiens, chirurgiens-dentistes, médecins vétérinaires, pharmaciens.

LES THÉÂTRES

PRINCESS

Une des meilleures semaines de la saison au Princess. Le grand numéro de chevaux de *Bostock's Riding School* est merveilleux. Les chevaux sont étonnants d'agilité et sont dressés admirablement. *Vel* et *Stanton* se partagent le succès dans *The English boys from America*.

MONT-ROYAL

Le théâtre Mont-Royal a, cette semaine encore, un spectacle fait pour charmer les plus difficiles et les plus blasés. La grande vue dramatique est très poignante et jouée admirablement par une des meilleures artistes du cinéma américain.

CRYSTAL PALACE

Le Crystal Palace est encore une fois à la hauteur de sa réputation. Le programme de cette semaine comporte des numéros pour tous les goûts. Les grandes vues dramatiques, comiques et de séries sont ce qui se donne de mieux à Montréal.

DEFINITION

Ernest.—Peux-tu me donner la signification de rien?

Gustave.—Certainement. Ferme les yeux et regarde, tu la trouveras.

LES IDIOTS

Denise.—Avez-vous un frère?

Alphonse.—Non, mademoiselle, mais ma soeur en a un.

SON PRIX

Estelle.—Vous avez un bien joli parapluie. Qu'est-ce qu'il vous a coûté?

Adrien.—Une vigilance éternelle, mademoiselle.

A L'ÉCOLE

L'instituteur.—Il y a une chose curieuse, mes enfants, c'est que l'abeille ne pique qu'une seule fois.

Un élève.—Une fois suffit.

PEUT-ÊTRE

Alfred.—Si je vous embrassais, appelleriez-vous au secours?

Hélène.—Auriez-vous besoin d'aide?

DEFINITION

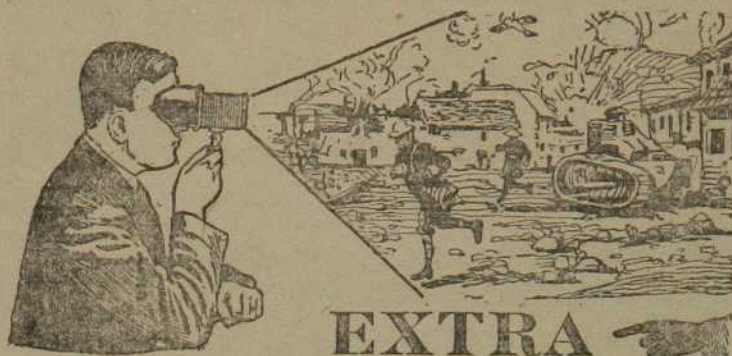
Lucienne.—Quel était ce monsieur avec qui tu étais hier soir?

Aline.—Mais ce n'est pas un monsieur, c'est mon fiancé.

La GRANDE GUERRE EUROPEENNE

VOUS POUVEZ LA VOIR DANS VOTRE MAISON

pour \$4.50 seulement



Avec notre stéréoscope vous verrez dans votre maison toute la guerre européenne, qui s'est déroulée pendant plusieurs années en France, en Autriche, en Italie, en Russie, en Serbie, etc. Vous verrez les batailles navales entre grands bat aux de guerre et sous-marins, les combats d'aéroplanes et de zeppelins, les champs, les villages et les villes détruites, ainsi que beaucoup d'autres vues splendides du monde. Vous verrez tout cela aussi naturellement que si vous aviez été là, et l'aviez vu de vos propres yeux, parce que toutes ces vues ont été prises en Europe, et vous ne pouvez pas trouver ailleurs que chez nous des vues si authentiques et si naturelles. Ces vues seront pour vous comme un souvenir de la grande guerre mondiale. Elles seront aussi quelque chose qui intéressera vos amis et les autres personnes qui vont vous voir. Méfiez-vous des imitations sans valeur. Ce stéréoscope patenté qui a très jolies apparences est construit solidement avec capuchon en aluminium, garnitures en velours et qui comporte 150 pieds de vues de la guerre européenne, vous sera envoyé pour \$4.50 seulement. N'attendez pas pour envoyer votre commande, car cette offre que nous faisons est pour un temps très court, sa valeur est bien supérieure. Si vous plait, découpez cette annonce et envoyez-la nous avec un mandat-poste de \$4.50 et nous vous enverrons ces marchandises de suite à votre domicile par colis recommandé. Pour les pays étrangers nous ne pouvons pas envoyer ces marchandises contre remboursement. N'attendez pas, envoyez votre ordre immédiatement car cette offre est pour peu de temps seulement.

VARIETY SALES CO., 1616 Milwaukee Ave, Chicago, Ill.



Quand l'aliment pourvu par la nature faillit, recourez au Lait Marque Eagle de Borden, à base de lait de vache, pur, sain, économique et absolument sans danger; sa valeur nutritive est rigoureusement maintenue. Depuis plus de 60 ans, ce lait sustente des bébés gais et pleins de santé. Si le lait maternel fait défaut, donnez à Bébé le lait Eagle de Borden, et vous le verrez se développer à vue d'oeil.

2-10-21

Demandez le livre du Bien-Être des Bébés de Borden. Il est franco.

THE BORDEN COMPANY LIMITED, MONTREAL

Borden's
EAGLE BRAND
LAIT CONDENSÉ

N'OUBLIEZ PAS QUE DANS CE
NUMERO COMMENCE
UN GRAND

ROMAN SENSATIONNEL

"NINI SOLEIL"

C'est un chef-d'œuvre qui vous tiendra
en haleine du commencement à la fin.

Le Samedi

DE NOËL 1921

est un numéro de

GRAND LUXE

avec une superbe gravure en quatre couleurs
comme frontispice

AVIS TRES IMPORTANT POUR
NOS LECTEURS

Le Samedi-Noël portera la date du
10 décembre et se vendra au prix
habituel 10 cents. Retenez-le immédia-
tement chez votre dépositaire, car si vous
tardiez vous courez le risque de ne pas
l'avoir.



Une Suggestion

Pour un repas délicieux, appétissant, hygiénique, nourrissant, employez toujours la fameuse

Gelatine COX

ECRIVEZ POUR NOTRE LIVRET
GRATIS "RECETTES CHOISIES".
FABRIQUEE EN ECOSSE

J. & G. COX, Limited, Casler 3009, MONTREAL



DEMANDEZ

LE FILM

15c LE NUMERO



PROTEGEZ VOS POUMONS

C'est un des plus importants organes du corps, mais aussi l'un des plus vulnérables.

C'est dans le poulmon que le sang aspire le souffle de la vie, c'est là aussi que s'implante le microbe de la peste blanche.

Plus d'un quart de la mortalité totale du Canada est dû aux maladies du poulmon. Presque tous ces cas ont été le résultat d'un rhume négligé ou mal soigné; bien soigné, dès le début, la plupart auraient guéri facilement.

SIROP GAUVIN POUR LE RHUME

est un remède scientifiquement préparé avec des médicaments de choix, reconnus comme étant les plus efficaces de la thérapeutique moderne.

Il prévient et soulage, parce que chacun des médicaments qu'il contient s'attaque à un symptôme particulier de la maladie et le fait disparaître. Sous son influence, la toux se calme et les accès diminuent progressivement; la fièvre, l'oppression, la douleur disparaissent et les organes respiratoires soulagés, recouvrent vite leur état normal.

Le SIROP GAUVIN pour le Rhume
est en vente partout

J. A. E. GAUVIN, Pharmacien-Chimiste, MONTREAL



Faisan rôti (Rôt).—Après avoir vidé, plumé et flambé le faisan, à l'exception de la tête et de la queue qu'on conserve pour décorer le plat, quand c'est un mâle on le pique de petits lardons et on le garnit d'une barde de lard. On le met ensuite à la broche à feu vif, comme un poulet. La cuisson terminée, on place le faisan sur un lit de cresson dans un plat long; on ajuste en place au moyen de petites chevilles de bois la tête et la queue, et l'on sert en accompagnant du jus de la lèchefrite, dégraissé, d'une sauce poivrée ou simplement de jus de citron. Le faisan se découpe comme le poulet. La chair de la femelle est plus fine que celle du mâle, mais dans les grands dîners on préfère ce dernier, car on le sert avec sa tête et sa queue, et l'effet produit est beaucoup plus grand.

Aiguillettes de canard sauvage aux olives.—Faites cuire à la broche un canard sauvage, comme s'il s'agissait d'un poulet. Une fois qu'il est bien cuit à point, découpez-le avec soin en enlevant sur la carcasse, sur les ailes et même sur les membres, le plus d'aiguillettes possible. Dressez ces aiguillettes ou filets en couronne tout autour d'un plat rond, et servez au milieu d'un ragoût d'olives préparé à part avec le jus de cuisson du canard et débarrassées de leurs noyaux.

Coupe-pâte ou raclette.—Quand on fait un pâté sur le marbre, il est bon d'avoir un outil pour décoller la pâte qui adhère; cet outil se nomme coupe-pâte en pâtisserie; il est plus connu sous le nom de raclette chez les quincailliers, dans les bazars et chez les marchands d'articles de ménage. Cet outil est beaucoup plus commode qu'un couteau; il se fait généralement en tôle étamée. Il est bon de le faire bien sécher après chaque lavage, car il se rouillerait assez facilement.

Crème de vanille.—Faites macérer pendant une ou 2 heures, deux gousses de vanille coupées minces, dans une pinte d'alcool. D'autre part, préparez un sirop de sucre (1 livre pour 1 pinte d'eau). Versez votre macération dans le sirop et filtrez à la chausse.

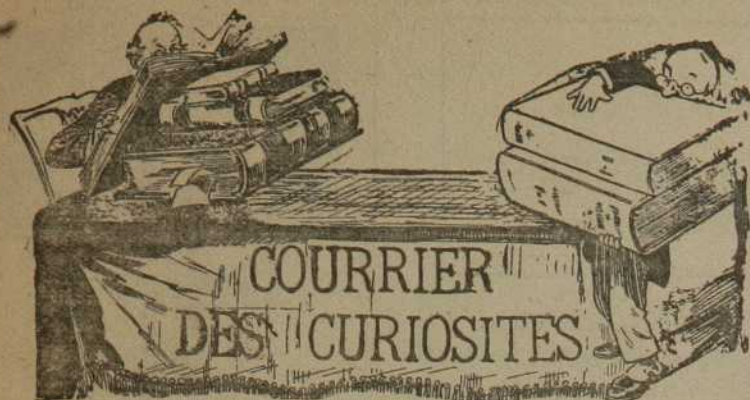
TERMES A EMPLOYER EN CUISINE

Abatis.—C'est ce que l'on supprime des volailles destinées à être mises à la broche; pattes, ailerons, cou, foie et gésier.

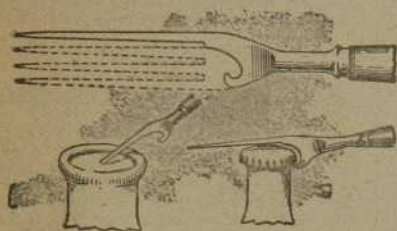
Aiguillettes.—Morceaux longs et minces, que l'on nomme aussi filets et que l'on prélève, en découpant sur l'estomac des volailles, canards et dindes, principalement, ou le long de l'épine dorsale, dans les animaux de boucherie et le gibier de poil.

Aileron.—Extrémité de l'aile d'une volaille ou d'un oiseau et qui fait partie de l'abatis.

Amalgamer.—Opération ou manipulation qui consiste à mélanger intimement plusieurs substances.



AVEC UNE VIEILLE FOURCHETTE



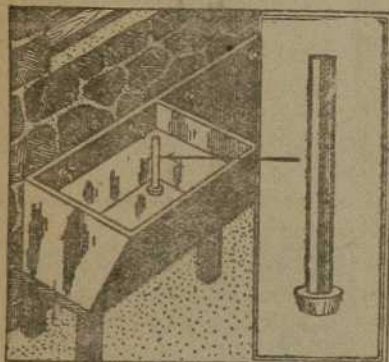
Une vieille fourchette ou une fourchette brisée peut servir à d'autres usages que ceux pour lesquels elle a été faite.

En effet si on fait disparaître trois des fourchons, il nous reste un outil parfait pour enlever les capsules des bouteilles de lait.

Si on fait subir une autre opération à la fourchette, on peut également s'en servir pour ouvrir les capsules des bouteilles de bières.

Toutes ces différentes modifications peuvent être faites très facilement même par l'ouvrier le moins habile.

POUR L'EVIER



Lorsqu'on veut faire le lavage et qu'on n'a pas de cuvette pour rincer le linge après qu'il a passé dans une première eau, on peut employer le procédé que nous montrons aujourd'hui.

Sur le bouchon en caoutchouc qui sert à boucher l'ouverture de l'évier, on fait un trou assez grand pour y recevoir un tube en

acier ou en nickel. Ce tube se place dans le bouchon, et une fois le bouchon en place on fait couler l'eau qui reste dans l'évier jusqu'à la hauteur que l'on a donnée au tuyau.

De cette manière on peut avoir de l'eau toujours propre, car à mesure que l'eau atteint la hauteur du tuyau elle se renouvelle constamment.

UNE LAMPE ECONOMIQUE



On peut avec une bouteille de ginger ale ordinaire faire une lampe très économique et qui donnera satisfaction.

En effet on emplit la bouteille d'huile à lampe, on pose la capsule après l'avoir percée d'un trou pour y passer une mèche ronde.

Autour du cou de la bouteille on pose un fil de fer afin de pouvoir accrocher la bouteille à un mur si on ne veut pas la laisser posée sur une table.

La flamme qui sort de cette bouteille est très douce et ne fatiguera nullement la vue.



HOTEL ALEXANDRIA

250 OUEST 103^{ème} RUE, NEW-YORK

Entre le Parc Central et la rivière Hudson

Sans contredit l'endroit le plus frais de la ville. Station du chemin de fer souterrain à la porte, du chemin de fer élevé deux blocs plus loin.

Chambres simples avec bain privé, \$3 et au-dessus

Chambres doubles avec bain privé, \$4 et au-dessus
Attention spéciale donnée aux dames voyageant seules.

Restaurant exceptionnel à prix très modérés.
S. L. ROOT, gérant

EN NOUS CONFIAINT LE PLACEMENT

DE VOS ASSURANCES

vous obtiendrez le MAXIMUM de PROTECTION et de SERVICE aux conditions les plus AVANTAGEUSES

HORACE LABRECQUE

Bureau d'Assurances Générales, 260 S.-Jacques, Montréal



EXAMEN DES YEUX

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torie" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue STE-CATHERINE Est

Coin Av. Hôtel-de-Ville, MONTREAL.

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des pèdières ni aux magasins "à tout faire" ni vous tenez à vos yeux.

LE FLEURISTE DU JOUR...

Au baptême,

en amour,

au mariage,



au concert,

en soirée,

partout et

toujours.

Rien n'est plus approprié que des fleurs

108-110, rue Ste-Catherine Est Tél. Est 1878

Savez-vous que

La Revue Populaire

ne se vend que 15 sous ?

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131 Cadieux, Montréal

DR. HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X

Accouchements, Maladies des
femmes et des enfants.

478 rue St-Hubert

Tel. Est 2177

Montréal

JEUNES GENS! JEUNES FILLES!

qui réclament dans les salons, achetez

Craches-en Un

recueil de 42 monologues comiques par
Paul Coullée. En vente dans les librairies
pour la somme de \$1.00, ou chez
l'auteur, Paul Coullée, 131 rue Cadieux,
à Montréal.

ELIXIR TONIQUE

ROUSSEAU

Remède souverain contre
Insomnie

Faiblesse nerveuse

Perte d'appétit

Surmenage

Débilité

Troubles nerveux

Neurasthénie, etc.

Envoi franco sur réception
du prix: \$1.25

C. ARTHUR ROUSSEAU

pharmacien

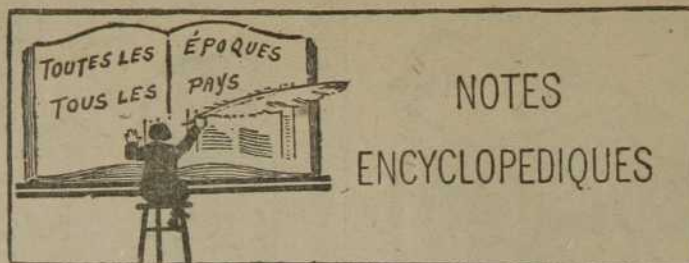
150 Mt-Royal (angle Laval)

Tel.: St-Louis 1964 Montréal, Qué.

Femmel

Le Spécialiste du Dr. Cazo de Paris
SOULAGE ET GUÉRIT
toutes les Maladies FémininesC'est le remède indispensable à la
JEUNE FILLE qui traverse l'époque cri-
tique de transition; à l'
EPOUSE qui se prépare à la maternité; à la
FEMME qui approche l'époque critique du
retour d'âge.Pour constater l'effet bienfaisant de ce merveilleux
remède, écrivez pour traitement d'essai
expédié gratuitement sur demande.INSTITUT CAZO, ch. 108
No 1 Place Royale, Montréal

CAUSE DE SON SUCCES

Paul.—Comment se fait-il que tous
les yeux se tournent vers vous lorsque
vous apparaissez quelque part?Denise.—C'est, cher monsieur, que
chaque saison, j'envoie mes toilettes
chez Déchaux pour les faire teindre ou
nettoyer, car Déchaux frères, qui ont
leurs établissements à 197-est, rue Ste-
Catherine, entre Sanguinet et Ste-Elis-
abeth, et à 710-est, rue Ste-Catherine,
entre Panet et Visitation sont les plus
grands nettoyeurs au monde. (Demander
le catalogue gratuit à l'une des
deux adresses.)

Le 24 mai 1430, Jeanne d'Arc, après avoir accompli des prodiges de valeur, fut constituée prisonnière par les Anglais après que son cheval eût été tué sous elle, non loin de Compiègne.

Les côtes d'Angleterre s'étendent sur une longueur de 2,200 milles.

Trente-neuf nouvelles planètes furent découvertes au cours de l'année 1920.

Les cas de divorce, en Angleterre, augmentèrent de 1,267 en 1913 à 5,763 en 1919.

La pyramide de Cheop avait 796 pieds de côté, 483 pieds de hauteur et 8,666,666 pieds cubes de pierre entra dans la maçonnerie. Si l'on veut croire les prêtres dont Hérodote recueillit les confidences, 100,000 hommes, que l'on relevait tous les trois mois, furent employés pendant 6 ans, dans les carrières ou chantiers des pyramides et ils recevaient comme unique salaire les aulx, les oignons et le persil nécessaire à leur nourriture.

L'homme ordinaire peut soulever un poids équivalent à une fois et demie son propre poids.

Le dôme du Palais de Justice de Bruxelles est fait en papier mâché.

Le pape, pour sa correspondance journalière, emploie 35 secrétaires.

Un hippopotame consomme environ 200 livres de viande par jour.

Un engin ou locomotive consomme plus de charbon en temps froid qu'en temps chaud.

Le 2 juin 193, avant J.-C., fut assassiné Didius Julianus, empereur de Rome, après un règne de 60 jours. Il avait acheté la couronne mise à l'enchère par les soldats.

Le 31 janvier 1616, Jacob LeMaire, un marin hollandais, découvrit le Cap Horn, l'extrémité méridionale du continent américain.

Dans quelques parties de la Chine on place de grandes jarres devant les maisons où il y a des jeunes filles. Si la jarre est placée à l'envers cela signifie que la jeune fille est trop jeune pour être mariée. Si l'ouverture de la jarre est tournée vers la rue, cela signifie que la jeune fille est mariable. Après le mariage on enlève la jarre.

Au Japon, les robes sont souvent vendues au poids.

Près de deux cents rivières se jettent dans la mer Baltique.

Un éléphant dors rarement plus de cinq heures par jour.

Les Perses ont un nom différent pour chaque jour du mois.

Un orateur dans un discours d'une heure place rarement plus de 7,500 mots.

En moins de trois ans de république la Pologne a issue plus de 150 variétés de timbres postes.

On a trouvé en Nouvelle-Ecosse des bancs de sel dépassant 40 milles carrés. Un seul banc de sel a 900 pieds de largeur par 80 pieds de profondeur.

Une chenille en un seul mois consomme en nourriture 6,000 fois son poids.

Il y a près de cinq milles piqures dans une paire de bottines cousues à la main.

Le corps humain contient à peu près 28 livres de sang, à chaque battement du cœur six onces et demi passent dans le cœur, le cœur a soixante et cinq à soixante et quinze battements à la minute.



Baby's Own Soap

Le Savon Baby's Own, absolument pur et délicieusement aromatisé! Le Meilleur pour Bébé et pour vous.

6-10-21 Albert Soaps Limited, Mfrs., Montréal

La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS ADHESIF DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtient grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancées en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à PLAPAO CO., 2673 Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.

Non seulement les Miller's Worm Powders chasseront les vers du système, mais elles amélioreront les conditions du système sous lesquelles les vers ne peuvent pas vivre. Les vers gardent l'enfant dans un continuel état de fatigue et de souffrance, et il ne peut y avoir aucun confort pour les petits tant que la cause de ces souffrances n'est pas chassée du système, ce qui peut être fait facilement en employant ces poudres, qui sont des plus effectives.



Lait frais
quand on veut
et aussi riche
qu'on veut.



ABONNEMENT

(Payable d'avance)
Excepté Montréal
et banlieueUn an \$5.00
Six mois . . . 2.50
Trois mois . . 1.25Heures de bureau :
8.30 à 5.30Le samedi:
8.30 à midi.

10 cts LE NUMERO

10 cts LE NUMERO

Le Samedi

(Fondé en 1829)

POIRIER, BÉSIETTE & CIE. Propriétaires.
129-131-133 rue Cadieux, Montréal. Tel Bell Est 5281Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of March 1879

AVIS

A NOS ABONNÉS

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de 3 jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

Encore l'amour...

IL PARAÎT que le sujet intéresse; les plaidoiries continuent d'affluer, pour ou contre Cupidon. Seulement, elles semblent dévier de la question première et confondre l'Amour lui-même avec sa durée possible.

Certes, on ne peut nier l'existence de l'Amour qui se manifeste d'ailleurs sous tant d'aspects différents: calme chez les uns, expansif chez d'autres, jaloux, généreux, égoïste, dévoué, inquiet, confiant et quelquefois même brutal. Les uns l'appellent un mal et reconnaissent qu'il fait du bien; les autres le tiennent pour un bien mais avouent qu'il fait du mal.

Pourtant peu de gens le connaissent réellement car ils l'ont davantage dans le bouche que dans le cœur ou bien la fatuité domine chez eux et leur cœur est comme un artichaut dont ils donnent une feuille à tout venant.

On le met à toutes les sauces, ce pauvre Amour; en prose, en vers, en discours et en chansons sur tous les tons, depuis le braillard jusqu'à celui de l'énergie farouche. On le pleurniche, on le murmure, on le déclame et on le soupire. Quelques-uns le traduisent dans le langage des muets, pas de paroles, des baisers seulement. Ce ne sont pas les plus bêtes...

Cette diversité d'action explique tout naturellement la diversité des opinions; il faut admettre que ce que disent les uns n'est pas toujours le reflet de leur pensée intime. C'est ainsi que j'ai reçu quelques réflexions drôlatiques dont on pourra faire, sinon profit, du moins amusement.

L'Amour, écrit "Passe-partout", c'est un feu qui dévore mais quand on a la colique, hélas! c'est encore bien plus fort!

Un autre conclut: "L'Amour? c'est comme la charcuterie, ça ne peut pas durer toute la vie". Un troisième y va plus rondement encore: "L'Amour, dit-il, moi je m'en fous!"

A côté de ceux-là que je ne cite que pour la note gaie, il y a des correspondantes sérieuses et qui ont répondu par d'émotionnantes confidences que je résumerai en quelques lignes et sans citer les signataires, par une discrétion naturelle bien facile à comprendre.

"J'ai aimé, dit l'une, et j'aime encore un homme qui est bien loin maintenant; je me serais dévouée sans compter pour lui et il le savait bien; il a passé par des périodes

"difficiles, j'avais quelques économies, je les lui ai données avec bonheur... (ici je supprime certains passages en dehors du sujet traité)... Il m'a récompensée de tout en me bafouant et en m'abandonnant lâchement pour un autre amour. Et pourtant, j'aurais encore la force de lui pardonner et de lui tendre les bras s'il revenait."

Une autre écrit: "Je sais ce qu'est l'Amour, l'amour qui torture et fait saigner le cœur car celui que j'aime n'en sait rien et ne le saura jamais à cause de certaines raisons. J'aurais encore supporté plus facilement cet immense chagrin si j'avais compris que je ne lui étais pas indifférente; la consolation, pour minime qu'elle eût été, m'aurait apporté une grande consolation mais je sais que, non seulement il ne m'aime pas, mais qu'il éprouve presque du mépris pour moi. Concevez-vous, alors, quelle est la détresse de mon âme?"

Ces deux dernières lettres m'ont profondément ému à des titres différents et ces deux correspondantes ont mon affectueuse et entière sympathie. La première connaît l'Amour jusqu'à l'abnégation totale d'elle-même; la deuxième en souffre jusqu'à l'angoisse du martyr. La première est immuablement fidèle malgré l'éloignement et la trahison, elle aime comme au premier jour et pour cela je l'admire. Elle a néanmoins ce qui n'est peut-être qu'une illusion mais suffit à panser un peu la blessure de son cœur: une lueur d'espoir, très faible, très vague, et dont s'illumine la tristesse de ses heures car le cœur humain est tenace, il croit facilement à ce qu'il désire et s'accroche désespérément aux moindres possibilités... S'il revenait! dit-elle; c'est avouer: je souhaite ardemment qu'il revienne et je l'espère un peu...

Pour la deuxième, c'est la nuit complète, l'isolement sombre, l'affreuse solitude d'une âme aimante, incapable de tout nouvel amour consolateur à cause du sentiment qui l'accapare toute entière; c'est la certitude affolante qu'une muraille infranchissable existe entre son amour et celui qui en est l'objet et que la douleur du lendemain viendra, jusqu'au tombeau, s'ajouter à celle de la veille...

Devant une telle destinée, le cœur se serre et l'on s'incline en silence car on sait que toute parole de consolation serait inutile et vaine.

Comme on le voit par ces brefs extraits, l'Amour varie extrêmement de forme et d'intensité selon les personnes. Le nier? Certes non, je le répète, et telle n'a jamais été mon intention. Admettre qu'il dure autant que la vie? Certains exemples nous le prouvent mais ils ne concernent pas la généralité.

Admettons que, pour les âmes d'élite, la distance et les années ne comptent pas mais que pour les autres...

Et les autres sont si nombreuses!

F. de Verneuil.

LE BRUIT



Le propriétaire. — Je voudrais bien vous louer ma maison, mais vous avez un jeune enfant et j'ai peur que ses cris m'empêchent de me reposer.

Le futur locataire. — Oh, ne craignez rien, chaque fois que l'enfant pleure, ma fille aînée se met au piano et elle étouffe ses cris.

PURGATOIRE

Estelle. — Le téléphone est une des plus grandes inventions du siècle.

Armand. — Le téléphone n'est pas une invention, c'est un châtiment.

HEM! HEM!



Madame. — J'aimerais à lire mon magazine dès que tu auras fini de regarder les vignettes des annonces de cors. ta.

AU RESTAURANT

Un monsieur. — Pardon, monsieur, mais vous avez mis votre chapeau dans ma salade aux fruits.

L'autre. — Ça ne fait rien, monsieur, ça ne fait rien, j'ai un vieux chapeau.



1. Le gros bonhomme était poursuivi par un énorme bull-dog qui s'était échappé de sa niche.



TRISTESSE

*J'ai tout aimé dans cette vie :
Dieu, l'amour et la vérité,
L'art enchanteur, la poésie,
L'éloquence et la liberté.*

*Ma jeunesse austère et ravie,
S'est écoulée, ombre et clarté,
Sans fol orgueil et sans envie,
Dans le culte de la beauté.*

*Puis, le malheur que rien ne lasse
Est venu s'asseoir à la place,
De l'idéal que j'ai perdu ;*

*Mais rien n'a consolé mon âme,
Ni Dieu, ni l'art, ni cette femme,
Qui m'a compris et répondu.*

Numa DUMINY

SON CHANGE

Un monsieur entre dans un tramway et donne un billet d'un dollar pour payer son passage.

Le conducteur lui dit qu'il n'a pas l'argent voulu pour lui changer son billet.

— Avez-vous d'autre monnaie?

— Oui, répond le passager, j'ai un billet de 5 dollars.

— Donnez, lui dit le conducteur, je vais vous faire la monnaie.

Il prit le billet de cinq dollars et remit au passager: un billet de deux dollars, quarante-cinq sous en monnaie, et un deux dollars et demi en or—soit quatre dollars et quatre-vingt quinze sous.

Ce conducteur pouvait changer un cinq dollars et ne pouvait en changer un d'un dollar.

LA DIFFERENCE

Jeannette. — Emportes-tu ta montre dans ton voyage en Europe?

Pierre. — Non, car un de mes amis m'a écrit me disant qu'il y a près de huit heures de différence entre l'heure d'Europe et la nôtre, alors il est inutile d'emporter des objets encombrants.

COURSE MOUVEMENTÉE



2. Que faire? Comment ne pas être dévoré tout vivant? Arrivant près d'un arbre il se cramponna à une branche.



3. L'anneau de la chaîne du bull-dog se prit dans une des branches et le chien demeura captif. Heureusement pour notre homme qui put continuer sa marche.

VOCATION



Le père. — Je vois immédiatement ta vocation, mon garçon; plus tard tu seras machiniste dans les automobiles.

LA SITUATION

Yvette. — Papa, avant de partir, hier soir, Georges m'a dérobé un baiser, qu'as-tu l'intention de faire?

Le père. — Je vais faire venir mon agent pour mon assurance contre les voleurs. Il te prendra un baiser et il me dira ensuite la valeur de ce que Georges t'a volé.

NON



Léon. — Ça ne fait rien à votre mère que je vous embrasse?

Léa. — Non, cela lui fait ni chaud ni froid.

AU TRIBUNAL

Le juge. — Me comprenez-vous?

Le témoin sourd et muet. — Oui, monsieur le juge.

DISTRACTION



Le gros monsieur. — Excusez-moi, gentille madame, mais je crois que vous êtes sur mon pied!

LES SERVANTES



CAPRICE

La servante. — J'ai une maîtresse qui est assez capricieuse.
L'amie. — Comment cela?

La servante. — Elle a passé tout l'été aux bains de mer, et cet automne elle veut encore me forcer à faire chauffer de l'eau pour prendre un bain une fois par semaine.

A LA PORTE

Le maître de la maison. — Comment se fait-il que vous n'êtes pas venue m'ouvrir plus vite. Voilà une demie heure que je sonne.

La servante. — Mais monsieur, vous avez sonné si longtemps que j'avais fini par croire que c'était le téléphone.

PASSAGERES

La maîtresse. — Pouvez-vous me donner des références sur certains endroits où vous êtes passée durant l'année dernière?

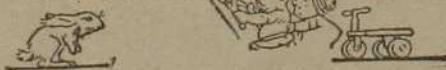
La servante. — Mais oui, madame, ainsi j'ai déjà fait deux jours pour madame, vous ne vous souvenez pas de moi.

SON TARIF

La maîtresse. — Mon ancienne servante jouait constamment du piano et perdait un temps considérable. J'ose espérer que vous ne jouez pas le piano?

La servante. — Excusez-moi, madame, je joue le piano, mais s'il me faut faire de la musique pour la famille, c'est cinq dollars de plus par mois.

LES ENFANTS



CHEZ LE BOUCHER

Adolphe. — Je voudrais avoir du steak, mais je le voudrais très dur.

Le boucher. — Pourquoi cela?

Adolphe. — Parce que s'il est tendre, papa va tout le manger, et je n'en aurai pas pour moi.

REPONSE A TOUT

Le père. — Veux-tu bien me laisser tranquille et ne plus me poser de questions. Je me demande ce que je serais devenu si j'avais posé autant de questions que toi à mon père?

Le fils. — Tu pourrais peut-être répondre aux miennes aujourd'hui.

L'ENDROIT

Eveline. — J'ai été bien malade, et maman m'a mis une mouche de moutarde.

La tante. — Où t'a-t-elle mis la mouche de moutarde?

Eveline. — En haut, ma tante.

EXPLICATION

Jean. — Papa, qu'est-ce qu'on veut dire lorsqu'on parle du calme avant l'orage.

Le papa. — Cela signifie la lune de miel, mon enfant.

ÇA FAIT



Charles. — Lorsque vous avez dit à votre père que je ne buvais pas, ni ne fumais, ni ne jouais, qu'a-t-il répondu?

Denise. — Il m'a dit qu'il ne voulait pas que j'épouse un homme parfait, mais comme vous étiez un menteur de la plus belle eau, qu'il consentait à notre union.

LES AMOUREUX DE LUCILE



1. Alfred avait acheté un caméra de vues animées et voulait prendre des photos de sa douce Lucile. Il lui donna rendez-vous devant la maison d'Edmond.



2. Ils partirent tous deux pour le parc, mais Edmond avait attrapé le bout du rouleau de film qui se déroula à mesure que amoureux s'éloignaient de la maison.



3. Une fois dans le parc Alfred fit prendre des poses à Lucile, et, avant de la photographier, il jeta son cigare derrière lui.



4. Malheureusement, le cigare mit le feu à la bande de film qui s'enflamma dans un rien de temps. Alfred voulut éteindre le feu. Mais impossible.



5. Il courut pour essayer du moins de sauver une partie de son film, mais jugez de sa surprise lorsqu'il s'aperçut que le film entraînait dans la maison d'Edmond.



6. Celui-ci fut grillé de la belle façon par le film qui brûla jusqu'au bout. Encore une fois, il s'était pris à son piège. Que dites-vous de la chance qui poursuit nos amoureux.

LES EMPLOYÉS



AU BUREAU DE POSTE

Le monsieur.—Monsieur, voici une lettre, pourriez-vous me donner un reçu?

L'employé.—Oui, monsieur, si vous voulez la faire enregistrer, nous allons vous donner un reçu.

Le monsieur.—Oh, je ne veux pas la faire enregistrer, c'est simplement pour que ma femme soit bien certaine que je l'ai mailée.

LA DIFFERENCE

Le client.—Je vois sur le menu, beefsteak 50 sous et beefsteak 75 sous, quelle est la différence entre les deux?

Le garçon.—Nous donnons un meilleur couteau avec le beefsteak de 75 sous.



2. Malheureusement, un gardien voulait les empêcher de s'amuser à leur goût. Il donna un violent coup de pied dans la voiturette.

LA MUSIQUE

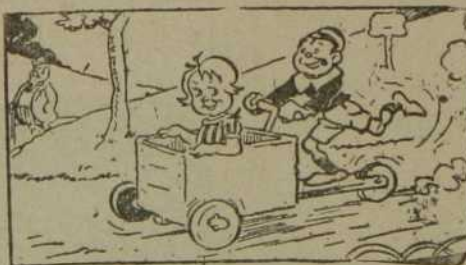


UN GRAND TALENT

Alphonse.—Votre fille joue-t-elle le piano?

Adolphe.—Mais je vous crois; elle peut jouer "La prière d'une vierge" sur le piano avec un seul doigt, alors que la plupart de ses compagnes se servent de deux doigts.

L'ESPIEGLE ROSETTE



1. Le cousin Charles avait construit une voiturette splendide pour promener notre petite espigle dans les allées du parc.



3. Mais notre petit espigle qui avait remarqué que les automobiles ont des protecteurs sur le devant, coupa un gros champignon et le plaça devant la voiturette.

LES PATRONS



UNE PROPOSITION

Le propriétaire.—Vous feriez mieux de retenir cette maison pour l'an prochain.

Le locataire.—Mais je pourrais ne pas être en vie l'an prochain.

Le propriétaire.—En ce cas, laissez-moi le savoir quinze jours avant.

PAS CONTENT

La dame de la pension.—Qu'est-ce que vous avez encore à vous plaindre?

Le pensionnaire.—Mais, madame, dans votre viande, ce midi, il n'y avait que des os.

La dame.—Avez-vous déjà mangé de la viande où il n'y avait pas d'os?

Le pensionnaire.—Oui, madame, de la saucisse.



4. Comme cela, il n'y avait à craindre les collisions ni les coups de pieds du gardien du parc.

HABITUDE



La maman. — Comment cela, je te surprends à tirer la langue aux passants!

Blanche. — Mais, maman, c'est le médecin qui passe!

COMPARAISON



Joseph. — Vous frappez vos clous comme des éclairs.

Alphonse. — Comment cela?

Joseph. — Vous ne frappez jamais à la même place.

LES TEMPS ONT CHANGES

La maîtresse (en 1870). — Pourquoi n'êtes-vous pas venue la première fois que j'ai sonné?

La servante. — J'étais en train de polir l'argenterie.

La maîtresse. — La prochaine fois, il faudra accourir immédiatement. J'ai presque été obligée de ramasser mon mouchoir moi-même.



Le père. — Tu as donc appris qu'elle venait de faire un gros héritage?

Julien. — Oui!

PREFERENCES



Le père. — Comment aimes-tu te promener sur mon dos?

Jean. — J'aime bien ça, mais je préfère un vrai âne!

SUPERSTITION

Juliette. — Pierre, il va falloir que nous renvoyions notre servante. Nous ne pouvons pas la garder.

Pierre. — Mais pourquoi, elle a toutes les qualités cette fille?

Juliette. — Je le sais bien, mais c'est la treizième servante que nous avons cette année.

AU RESTAURANT



Le client. — Garçon, cette truite n'est pas aussi bonne que celle que j'ai mangée l'autre jour!

Le garçon. — Pourtant, monsieur, nous l'avons reçue le même jour!

SUR LA ROUTE



Narcisse. — Tu es toujours beau!

Gustave. — Oui, je suis encore beau!

POUR DIRE EN SOIRÉE

LES PAPILLONS

En Mai, quand les brises roucoulent,
Quand fleurissent toutes les fleurs,
Les papillons sont grands buveurs:
Les papillons se soûlent.

Souvent, au crépuscule gris,
A l'heure où le couchant se dore,
On en voit balocher encore:
C'est tout simplement qu'ils sont gris.

Le regard les suit et s'étonne
De les voir, dans le jour tombant,
S'en aller d'un vol titubant,
D'un vol qui zigzague et festonne.

Les pauvrets se sont attardés
A boire dans toutes les roses;
Pour chasser les ennuis moroses
Ils se sont un peu pochardés.

Au sortir de leur chrysalide
Faisant dehors leurs premiers pas,
Pour les parfums n'avaient-ils pas
Encor la tête assez solide?

Avaient-ils des chagrins d'amour,
Ces papillons? Volaient-ils boire
Pour se consoler d'un déboire?
Mon Dieu, ça se voit chaque jour!

Ou par des amis en goguette
Se laissèrent-ils emmener
De fleur en fleur biberonner,
Comme de guinguette en guinguette?

Eux, les élégants papillons,
Si corrects près des marguerites,
Ils sont, en regagnant leurs gîtes,
Dépoudrés de leurs vermillons:

Et gris à rouler sous les roses,
Lorsqu'il leur faut rentrer chez eux,
Ils s'en reviennent deux par deux...
Et voilà qu'ils disent des choses!...

Ils se détaillent leurs amours,
Ils se vantent de leurs fredaines,
Ils récitent des turlutaines,
S'attendent, font des discours.

Eux, les doux frôleurs de corolles
Eux, les épris d'idéal pur,
Amis des lys et de l'azur,
Ils racontent des gaudrioles!

Edmond ROSTAND.

LES AMOUREUX



CADEAU PRINCIER

Alice.—C'est un cadeau princier que tu as envoyé à Gabrielle. Combien l'as-tu payé?

Joseph.—Je ne me rappelle plus, mais j'ai laissé l'étiquette dessus. Je saurai par la réception qu'elle me fera demain soir, le prix que j'ai dû le payer.

PAS LA PEINE

Le fils.—Oh papa, elle est si jolie celle que j'aime.

Le père.—Bah, mon garçon, les jeunes filles sont si jolies de nos jours que ça ne vaut réellement pas la peine d'en parler.

LES REGRETS

L'amoureux.—Oh, ne vous dérangez pas pour me montrer la porte, ne vous donnez pas ce trouble.

La jeune fille.—Oh, mais ce n'est pas de trouble, c'est, au contraire, un plaisir.

UN GARÇON BIEN ELEVE

Denise.—Quel âge me donnez-vous, monsieur.

Henri.—La moitié de ce que vous avez, mademoiselle.

DANS L'ATTENTE



Yvan.—Ta femme est-elle brune ou blonde?
Gaston.—Je te dirai cela lorsqu'elle sortira.

UNE "CAR"-BONNE BLAGUE



Brigide.—Tu es noir comme un charbonnier. Personne ne voudra t'approcher.
Marcel.—Pourquoi pas! Je vous ai vu embrasser le marchand de charbon, hier soir.

LES MOTS



UNANIME

L'amoureux.—Est-ce que ton père et ta mère sont à la maison?

Marcel (six ans).—Non, monsieur, ils sont sortis.

L'amoureux.—Alors, est-ce que je puis voir ta soeur?

Marcel.—Non, elle est sortie aussi, elle vous attendait.

LES JOURNALISTES

Paul.—Que fais-tu pour vivre?

Gustave.—Je suis journaliste, je travaille dans un quotidien.

Paul.—Moi, je suis chameau, je travaille dans un hebdomadaire.

FAUTES D'ORTOGRAPHE

Jeannette.—Mais tu fais une faute en écrivant ta lettre.

Aline.—Où donc?

Jeannette.—Tu écris à ton ami que tu as visité deux capitales... Mais voyons, tu sais bien que le pluriel de capital est capitaux.

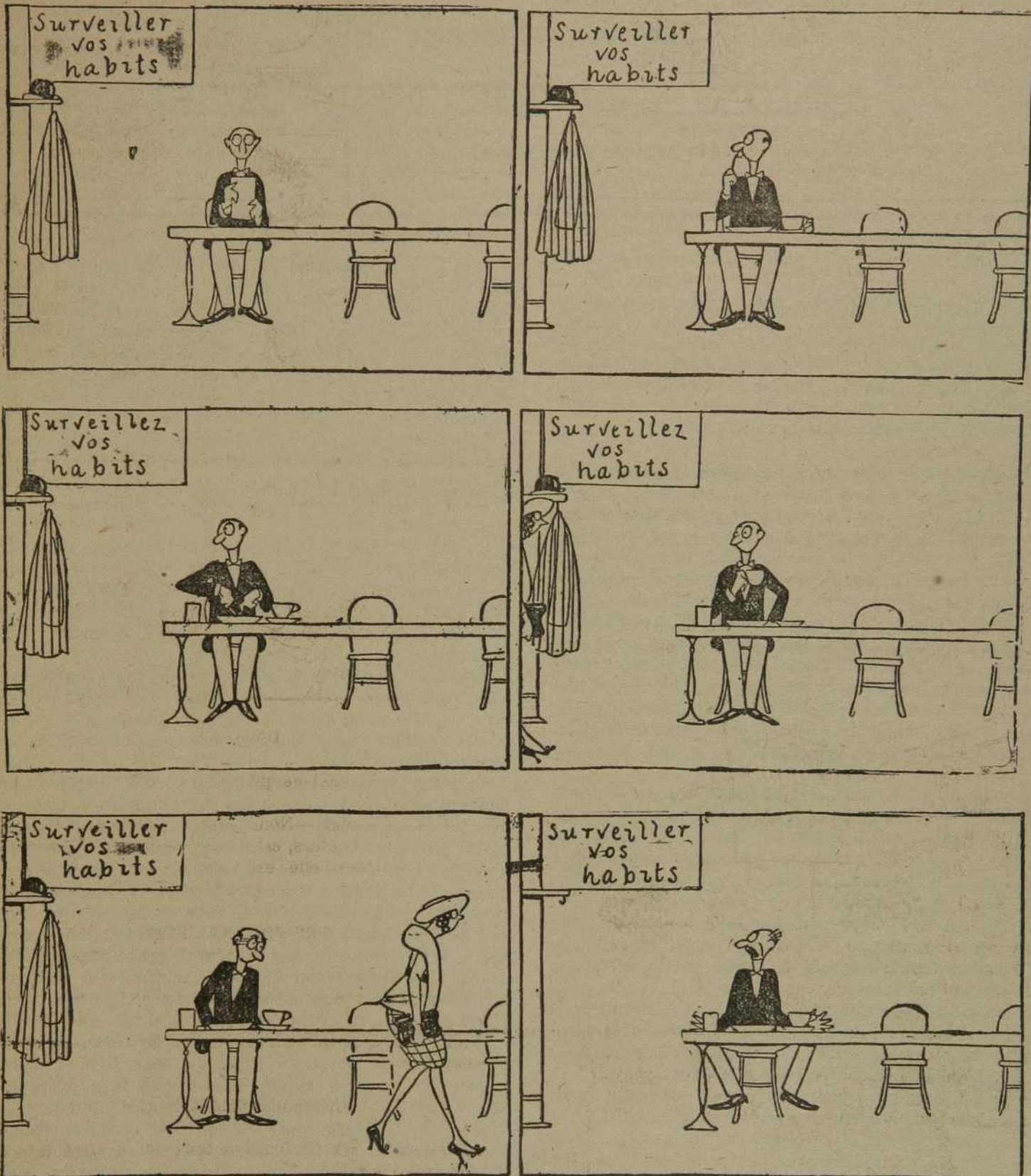
CELUI-LA

L'étranger.—Est-ce que monsieur Quadrupèse est chez lui?

Le domestique.—Lequel, monsieur, les deux frères vivent ensemble.

L'étranger.—Je voudrais voir celui qui a une soeur à Longueuil.

MOMENT DE DISTRACTION



EXPLICITE

Albert.—Comment as-tu su que Denise t'aimait?

Paul.—Un jour elle m'a traité d'idiot, alors j'ai convenu qu'elle avait raison et elle s'est fâchée.

CE QU'ELLE FAIT

Madame. — Est-ce que cela ne vous fatigue pas de monter deux escaliers pour venir m'annoncer mes visiteurs?

La servante. — Oh! oui, madame, mais lorsque je suis trop fatiguée, je me contente de leur dire que vous n'y êtes pas.

SES TALENTS

Le patron.—Etes-vous bon comme teneur de livres?

Le jeune homme.—Oui, monsieur, je puis tenir deux cents livres au-dessus de ma tête pendant trois minutes.

SA VALEUR

Louis. — Pourquoi Georges paie-t-il si cher sa servante, est-ce pour ses talents ordinaires?

Edouard. — Non, c'est pour la protection qu'elle attire sur la maison; il y a toujours deux ou trois agents dans la cuisine avec elle.

NOUVELLE SENTIMENTALE

L'ABANDONNÉE

par Emma Gondron

(Suite)

RESUME DU PRECEDENT CHAPITRE

Sabine Dupréau et Pierre Forest sont fiancés. Ils font des rêves d'avenir quand un malheur éclate dans la famille de Pierre et les deux enfants sacrifient leur bonheur pour sauver l'honneur de la mère de Pierre.

Les mariés sont seuls maintenant dans le wagon-salon du train qui les emporte à destination de Montréal. Julien ne toujours mortellement pâle, la tête renversée légèrement en arrière sur le dossier de la banquette, laisse son regard errer sur la route qui fuit... les champs à cette heure sont pleins d'activité. Ici, une lieuse penchée sur sa gerbe, là des glaneurs; plus loin, des voitures chargées de blés et partout, de l'animation, de l'entrain, du soleil. La campagne palpète et vit. Tous les cultivateurs sont penchés sur la même tâche: récolter le blé!... partout se voit le même mouvement de gens qui se penchent vers le sol, puis se redressent, les bras remplis d'épis dorés. La terre paraît orgueilleuse d'offrir à l'homme sa fécondité, elle semble lui dire: puise, puise, récolte en belles gerbes d'or tous les soins d'amour que tu m'as donnés.

Julienne, cependant, reste indifférente à ces visions de bonheur que représente la campagne. Elle suit machinalement des yeux la fumée noirâtre du train qui esquisse sur les champs ensoleillés des formes ombreuses. Elle songe à ce que lui a dit Pierre: "Julienne... il y a l'avenir". L'avenir! Quelle signification peut encore avoir ce mot pour elle? N'est-elle pas irrévocablement liée loin de celui qu'elle aime... Quel attrait alors peut avoir sa vie!... sans lui, elle est la pauvre feuille détachée de l'arbre que la rafale emporte vers un but inconnu...

Pierre aussi a le cœur brisé. Sa pensée toute remplie de sa blonde Sabine, si bonne et si belle, s'attarde désespérément là-bas où est demeurée la bien-aimée. Il songe à ce que doit être son désespoir et il souffre de ne pouvoir rien pour elle. Il songe à ce même voyage de nocce qu'il aurait fait avec elle si... et ses yeux s'arrêtent sur Julienne...

...La jeune femme est affaissée en une adorable pose d'abandon. Malgré lui, Pierre remarque sa beauté et il en éprouve une émotion. Le cœur humain est ainsi fait!... la souffrance a beau le tenailler il ne peut se défendre contre l'ascendant des charmes physiques. L'esprit est prompt et la chair est faible...

...Pierre trouve sa femme désirable et pourtant... il sent qu'elle lui restera étrangère. En même temps que cette constatation, une grande pitié naît dans son cœur pour cette enfant qu'il a le devoir de rendre heureuse. Il se demande ce qu'il doit faire pour cela. Il entend nettement une voix répondre au fond de lui: la liberté. Eh oui! c'était bien le seul moyen de lui rendre le bonheur puisque à elle aussi, son cœur était pris ailleurs... Cependant, comment la lui rendre cette précieuse liberté?

A ce moment précis un choc terrible ébranle le wagon. Une secousse brusque, rapide, met Pierre debout et projette dans ses bras, Julienne assise sur la banquette en face de lui. En même temps des vitres volent en éclats blessant au passage une main du jeune homme, des lampes sont arrachées du plafond et s'écrasent en mille morceaux sur le parquet... Le joli salon présente l'aspect le plus lamentable. Tout est arraché, renversé, éventré, brisé!

Enlacés, les yeux pleins d'épouvante, Pierre et Julienne, par un bonheur Providentiel, sont encore debouts au milieu de ces débris qui auraient pu leur donner cent fois la mort.

—Oh! Pierre! j'ai peur! j'ai peur! crie Julienne, en se cramponnant à son mari.

Un nouveau choc les sépare cette fois. Julienne tombe sur la banquette éventrée tandis que Pierre est violemment lancé par terre, la tête contre le mur. Tout bruit cesse et Pierre sent que le train s'immobilise. A moitié étourdi il se traîne jusqu'à Julienne étendue sans mouvements sur la banquette.

Heureusement elle n'est pas blessée, évanouie seulement, monologue Pierre qui se sent soulagé d'un grand poids. Puis, voulant savoir ce qui vient de se passer, il se relève péniblement en s'arcuboutant aux choses et passe la tête par la fenêtre brisée.

Horreur! leur wagon est arrêté au bord d'un abîme! Le pont qui le traversait a cédé aux poids du train, entraînant avec lui une longue suite de wagons; une quinzaine pour le moins gisent au fond du précipice, dans un écrasement horrible. Un silence effrayant pèse sur tout cela. Pierre réalise en un éclair à quel sort tragique sa femme et lui viennent d'échapper. Il s'en est fallu de bien peu de chose! quelques pieds seulement et... c'en était fait d'eux. Pierre revint vers Julienne qui n'avait pas repris connaissance. Comme le rayon de soleil qui éclaire en ce moment tant de tristesse, une idée lumineuse vient faire de la clarté sur l'âme enténébrée du jeune homme. La question qu'il se posait tout à l'heure, le destin ne venait-il pas de la résoudre? Le moyen de libérer Julienne, il le lui fournissait! C'est cela, il agirait. Rien de plus facile en cette circonstance. Il irait prendre l'habit de quelque mort bien mutilé, et il disparaîtrait. Julienne ne pourrait jamais s'expliquer bien des côtés mystérieux de sa mort, ni se douter puisqu'elle s'était évanouie au bon moment. Mais elle serait libre là était l'essentiel.

Sans plus réfléchir, Pierre voulut mettre son idée généreuse à exécution. Il se disait qu'au moins il sauverait une des trois victimes frappées par la fatalité. Sa mort constatée il n'existait plus d'entraves entre sa femme et l'autre. Il partit.

Mais l'homme propose et Dieu dispose.

Pierre ne put réussir son plan. Au moment où il allait dégager un mort pris sous un wagon renversé, des débris de murs tombèrent sur lui et le blessèrent grièvement à la tête...

Quatre jours se sont écoulés, Julienne revient commen-

cer une nuit de veille dans cette même chambre nuptiale qui les attendait. Dans le grand lit, Pierre repose la tête enveloppée de bandelettes. Son sommeil est agité, la fièvre le brûle.

... Elle pénètre doucement dans la chambre pour ne pas éveiller le patient. Elle voile les lumières qui pourraient le fatiguer, puis roule près du lit un gros fauteuil dans lequel elle se blottit frileusement.

Dans la maison, tout est calme et le silence qui règne a quelque chose d'effrayant comme celui qui planait au-dessus du ravin lors de l'accident. Julienne se remémore l'angoisse mortelle qui l'a prise à la gorge lorsqu'elle s'était trouvée seule dans le wagon, puis les scènes horribles qu'elle a vues quand, hagarde comme une amante, elle cherchait Pierre parmi les blessés et les morts; toutes ces visions repassent devant sa mémoire comme des silhouettes entrevues dans un cauchemar. Elle se rappelle la joie qui a fait battre son cœur quand elle a retrouvé Pierre vivant. Pourquoi donc cette joie, elle ne l'aimait pas cependant. Non, certes non!... la figure de l'autre, de l'aimé, repassa en elle. Ah! son cœur était bien entier à celui-là!

Dans son lit Pierre s'agita, rappelant Julienne sur la terre. Elle se pencha sur lui, il divaguait. Des phrases incohérentes mêlées de sanglots sortaient de sa bouche.

La jeune femme lui donne une position calmante, replace ses oreillers. Pierre se rendort et elle de nouveau pense à l'aimé.

Ah! son cœur, tout entier, il lui appartient! et Julienne physiquement lasse, ferme à demi les yeux, cherchant à se suggérer qu'elle voit dans l'ombre de la chambre, la présence immatérielle qui emplit sa pensée. Une langueur alourdit ses membres tandis que son âme reprise par l'obsession de son amour, s'envole loin du domaine des pensées de la chair! Elle s'élance jusqu'au rêve où elle donne rendez-vous à l'esprit de l'aimé. Il l'a devancée, car elle entend sa voix lui parvenir au fond d'elle-même. Oui elle l'entend la voix charmeuse; elle a des sons d'harmonies lointaines... elle la reconnaît.

Julienne savoure la douce illusion de cette forte pensée; cela l'endort moralement. Elle a l'impression d'un berceement qui l'emporte à travers des pays où la vie est éternelle, aux petites filles qui souffrent d'amour. Des sons de musiques célestes chantent dans le souffle du zéphir qui passent, et cela verse à son cœur une étrange griserie.

L'aimé est bien là, tout ce qui la console, la berce et la charme revêt soudain l'apparence des traits chéris. Il l'appelle, lui tend les bras... éperdue, ravie, elle s'abandonne à son enlacement et, le berceement devient plus doux encore, l'extase plus profonde...

L'âme de Julienne vogue loin de la terre.

Qui n'a pas vécu une fois cette minute d'enchantement véritable? Cette surhumaine joie qui emporte loin de la terre et plonge dans la fine extase du rêve? région où l'âme enfin goûte une plénitude; où elle a l'impression de rencontrer la poésie et le pur idéal?

Je n'exagère pas ces impulsions, les âmes d'élites les ressentent. Pourtant elles ne sont pas pour cela les plus heureuses!... trop affinées, trop sensibles, le monde ne les comprend point.

Un cri, puis des plaintes, arrachent Julienne à son monde d'illusion.

La jeune femme ouvre les yeux en poussant un soupir de regret.

Pierre est assis sur son lit et d'un geste de somnambule cherche à défaire sa bandelette. Il prononce des phrases incohérentes dans lesquelles un nom de femme qu'il dit avec adoration, revient souvent.

Une pitié s'empare du cœur de Julienne. Elle se penche

vers le malade et lui prodigue des mots tendres de maman, des gestes doux. Sous la caresse des petites mains sur son front, Pierre se calme et docilement se recouche. Mais le répit est de courte durée. De nouveau il s'agite en proie au délire.

Julienne humecte ses lèvres que la fièvre dessèche, rafraîchit son front d'eau froide... mais toujours Pierre s'agite. Cette fois il semble vouloir se défendre contre un ennemi invisible, Julienne a peur, elle tremble soudain que la mort le lui enlève... Cette pensée provoque en elle une souffrance et une protestation de toute sa volonté. Elle se jette à genoux contre le lit et se met à prier avec ferveur.

Les mains du malade se posèrent soudain sur sa tête qu'elle avait appuyée sur les couvertures.

—Ne m'abandonnez pas... murmure-t-il.

Julienne relève vivement le front, Pierre les yeux conscients, la regarde avec amour. Un frisson la secoue, Dieu aurait-il exaucé sa prière!

—Ne m'abandonnez pas... répète Pierre.

Alors une étrange émotion bouleverse Julienne. Sans se demander à quelle force elle obéit elle se jette à son cou et s'écrie en éclatant en sanglots:

—Oh! Pierre, ne mourez pas, je vous...

Elle ne put en dire davantage, Pierre se penchait vers ses yeux, lui prenait la figure entre ses mains et lui balbutiait:

—Sabine... Sabine... pourquoi pleurez-vous?

Julienne a compris. Le délire seul tout à l'heure a fait parler son mari... et ce regard si plein d'adoration qu'il attachait sur elle, n'était que le reflet d'une pensée antérieure prouvant jusqu'à quel point son cœur appartenait à l'autre.

De cette déduction découle une conclusion qui fait souffrir Julienne, pourquoi? Elle ne se le demande pas ni ne songe à se le demander. Le cœur a de curieuses complexités bien faites pour dérouter le plus fin psychologue.

Et ce qui devait arriver arriva.

Après avoir intelligemment contribué à sauver son mari dont la convalescence s'achevait, pendant qu'il redevenait l'homme séduisant d'autrefois, Julienne sentit bien que c'était plus que de la pitié qu'elle éprouvait pour l'homme que le destin lui avait choisi.

Son cœur était donc parjure? Non, elle sentait à cette heure qu'elle n'avait pas aimé d'amour. L'autre, c'était son imagination qui en avait été amoureuse...

Seulement l'infortunée sentit également qu'elle n'était pas payée de retour. Pierre était gracieux, bienveillant, plein de sollicitude mais son cœur lui restait fermé. Toujours elle sentait entre eux la présence de l'autre... qu'elle ne pouvait pas haïr. Au contraire, elle éprouvait une sorte d'attendrissement pour cette inconnue dont, en somme, elle avait volé la place.

Elle se faisait câline, tendre et affectueuse. Bien des fois ses yeux se fixaient avec adoration sur ceux de Pierre qui détournait les siens.

Il ne me comprend pas, il me comprendra jamais, se disait désespérément Julienne. Elle suppliait Dieu d'avoir pitié de son martyr moral, de mettre fin à sa torture.

Le vrai c'est que Pierre ne soupçonnait rien. Jugeant par lui-même qu'un cœur ne pouvait se reprendre, il croyait qu'il restait indifférent à Julienne et que toutes les câlineries qu'elle lui prodiguaient n'étaient que des procédés de bonne entente.

Cela ne peut durer, se dit Julienne, et elle résolut de tout avouer à Pierre. Ce serait facile elle irait à lui et lui dirait:

—Mon ami, ouvrez-moi vos bras, je vous aime et je souffre.

Peut-être alors Pierre aurait-il pitié, lui accorderait-il un peu d'amour en retour de tout le sien. Peut-être... et

un soir elle s'enhardit à aller trouver son mari dans son cabinet de travail. La voyant entrer, pâle et défaite, dans cette pièce où elle n'était jamais venue, Pierre, surpris, questionna :

—Julienne, êtes-vous malade?

Rien que son nom prononcé par lui troubla la jeune femme qui devint plus pâle et balbutia, tout à fait déroutée :

—Non, mais... une affaire sérieuse...

—Allons, remettez-vous mon amie et expliquez-moi, une affaire sérieuse?

—Oui, je... à propos de nous...

—De nous?

—Oui, Pierre... je... cela ne peut plus durer... je...

Elle bredouillait, sentant qu'elle n'atteignait pas son but. Son cœur battait à se rompre, ses mains devenaient moites.

Comme toujours Pierre pensa tout autre chose que la vérité et, gravement, il dit :

—Oui, je comprends, ma pauvre amie, notre situation est bien douloureuse... vous aimez et...

—Oh! Pierre, je meurs de cette souffrance!... j'aime comme jamais je n'ai aimé, mon amour remplit toute ma pensée, il me tient, me torture. Je donnerais dix ans de ma vie pour qu'il soit enfin autre chose qu'une stérile adoration.

Elle avait dit cela tout d'une haleine comme un timide qui se décide à porter un grand coup. Ses yeux étaient ardents, son souffle saccadé. Elle était très belle ainsi et comme le jour de son mariage, Pierre eut un attendrissement. Il murmura comme pour lui-même :

—Pauvre petite, je vous rendrai votre bonheur...

Avec un cri d'émotion joyeux elle courut jusqu'à son mari et posant ses deux petites mains sur son bras, elle demanda, effarée déjà de son audace :

—C'est bien vrai, vous feriez cela pour moi?

—Oui.

Il ouvrit ses bras où Julienne défaillante se réfugia en murmurant :

—Merci. Oh! Pierre, je vais être si heureuse...

Alors Pierre se roidit et sans l'embrasser, la congédia sur ces mots :

—Allez, petite enfant, songez à votre prochain bonheur, et que ce soir des beaux rêves hantent vos paupières closes.

Le triste malentendu n'avait pas cessé d'exister. Pierre, demeuré seul, repoussa tout travail et réfléchit longuement le menton appuyé sur la main.

Comment remplir cette promesse que je lui ai faite, se demandait-il. Il songeait à la liberté qu'il venait de promettre à sa femme.

Partir, s'en aller au loin guerroyer quelque part; la mort un de ces jours finirait bien par se laisser apitoyer et l'accepterait. Il songea encore cherchant le moyen. Enfin, il avait trouvé. La Légion Etrangère! Cette idée lui avait traversé l'esprit comme un trait de lumière. C'était la bonne solution, il partirait. Sans revoir Sabine? Non.

Pendant les quelques jours qui suivirent Julienne ne vit pas son mari. Il alléguait mille prétextes pour la fuir. Regrette-t-il donc sa promesse de m'aimer? m'aime-t-il? se demandait la pauvre amoureuse qui ne savait plus. Un matin, elle reçut dans son courrier une lettre de son mari. Cette dernière lui annonçait son départ pour un pays lointain où l'on se battait. Il lui disait qu'il espérait mourir bientôt afin qu'elle reprît la précieuse liberté qui entravait son bonheur. Puis il lui disait adieu en termes attendris.

Julienne comprit le malentendu; elle pensa devenir folle de chagrin. Le malheureux! il allait sacrifier sa vie, croyant ainsi lui donner le bonheur quand, justement, c'était à cette vie qu'elle tenait le plus au monde!... et il mourrait là-bas sans savoir, la croyant heureuse. Dieu n'au-

rait-il donc jamais pitié d'elle! pourquoi la faisait-il tant souffrir? était-elle condamnée à ne connaître que des larmes?

Pendant que la jeune femme se débattait en proie au désespoir, là-bas, dans la paroisse des Trois Lacs, une autre femme souffrait en silence. Celle-là, accepte vaillamment son sort. Chaque jour la tâche quotidienne la trouve à son poste; seulement, personne ne la voit plus sourire. Ses grands yeux doux n'ont plus d'éclairs joyeux... Sabine a perdu le grand espoir de sa vie.

...Un soir, les domestiques virent arriver un pauvre mendiant qui demanda l'hospitalité; Sabine n'était pas là, mais la brave Louise la lui accorda, sachant que la bonne demoiselle l'approuverait et le mendiant fut prié d'entrer à la cuisine.

Quelques temps plus tard, Sabine arrivait du battage des blés les vêtements un peu poussiéreux, et de la paille dans les cheveux... Elle était ravissante. Une pâleur inaccoutumée lui donnait une beauté plus piquante. Le mendiant tressaillit attachant sur elle un regard ardent.

Louise, occupée à piler des patates pour le souper, leva la tête au bruit que fit Sabine en entrant et lui montrant le mendiant.

—Ce pauvre homme du bon Dieu était harassé, il a beaucoup marché à ce qu'il paraît, il m'a demandé l'hospitalité, et je la lui ai accordée en votre nom, notre demoiselle...

—C'est très bien Louise. Tu sais bien que je suis heureuse chaque fois que je peux offrir mon toit à un malheureux. Louise, as-tu songé à traiter mon hôte?

—Ah! Sainte-Anne! non. Votre vieille Louise perd la tête, notre demoiselle, aussi c'est la faute de ce pâté que j'ai dû surveiller...

—Ne te fais pas de chagrin, je vais y aller moi-même, n'est-ce pas, vous prendriez bien un verre de vin, mon ami? demanda Sabine au mendiant.

Celui-ci acquiesça d'un signe de tête et la jeune fille, ouvrit une porte donnant dans une grande chambre où elle mettait son meilleur vin.

Pendant que Sabine s'occupait à verser du vin Louise un peu curieuse, questionna :

—Est-ce que vous avez une famille, monsieur?

—Oui, madame, une famille sur laquelle le malheur s'est abattu... c'est pourquoi vous me voyiez sur les grands chemins...

Louise, apitoyée, allait questionner encore, quand Sabine, pâle, chancelante, s'encadra dans l'entrebâillement de la porte. La gorge sèche, le corsage palpitant, elle s'écria :

—Qui donc a parlé ici?

—Mais... nous... fit Louise.

Sabine regarda tour à tour le mendiant et sa cuisinière, elle pressa une main sur son front où perlait une sueur froide, j'ai donc eu une hallucination... c'était pourtant sa voix... et d'une main qui tremblait encore, elle présenta à boire au mendiant... A ce moment, Grigou, le beau terreneuve, arrivait de la ferme avec les domestiques. En entrant, il courut se rouler aux pieds du mendiant en aboyant joyeusement. Il s'écrasait sur ses pattes, battait le plancher de sa queue et avait des hings, hings, qui semblaient dire : Ah! Pierre, moi je te reconnais!...

(A suivre)

LE JUGEMENT DU CHAPON



Depuis la mort de sa femme qu'il adorait, le vieux sire de Champois était tombé dans une mélancolie profonde qui, peu à peu, tarissait en lui la source de la vie. Il dépérissait à vue d'oeil et, en dépit des soins des plus célèbres médecins de l'époque, on pouvait déjà prévoir le moment où ses deux fils, Hilarion et Magloire, se partageraient son héritage. Héritage bien modeste au vérité, puisqu'il se composait de l'humble gentilhomme des ancêtres...



...et du minuscule domaine y attendant: un homme à pied eût pu faire le tour de ses propriétés en moins d'une heure de marche. Or, à cette époque reculée, la coutume de Guyenne, en fait d'héritage, était la suivante: l'aîné des fils avait droit au manoir paternel et à toutes les terres que pouvait traverser un chapon d'un seul vol; le reste des biens étant également partagé entre ledit aîné et ses co-héritiers. Hilarion, le fils aîné du sire de Champois, était avareux.



Depuis que la maladie avait contraint le vieux seigneur à demeurer tout le jour assis dans un fauteuil, Hilarion songeait sans répit à s'assurer, sinon la totalité, du moins la part du lion dans son héritage à venir. Un jour, il se frappa le front, émit un petit rire satisfait: il venait d'avoir une idée. Dans un coin de la cour des écuries, avec l'aide de son valet Thomas, il édifia de ses propres mains un poulailler modèle; qu'il peupla de volailles de toutes races.



Quelques mois plus tard, par de savants croisements et des soins attentifs, il avait obtenu une douzaine de chapons, pas trop gras à la vérité, mais haut montés sur pattes, et dont les ailes étendues présentaient une respectable envergure. Quoique la gent galline ne soit grêle apte au vol, les chapons d'Hilarion, sous l'influence d'une frayeur intense, pouvaient se tenir en l'air l'espace de quelques toises. Afin de leur faire acquiescer de plus solides notions de navigation aérienne...



...notre intrigant imagina l'expédient suivant: les malheureux volatiles étaient toujours enfermés dans une cage au sol bien battu où ils ne trouvaient rien à gratter; le valet Thomas allait tous les jours déposer leur pitance à des distances de plus en plus grandes; sur un signal de son maître, il ouvrait la cage et les pauvres oiseaux, s'ils voulaient manger, devaient voler jusqu'à leur proende. A ce régime, ils n'engraissaient guère. Les plus fatigués même en crevèrent rapidement d'inanition.



Deux d'entre eux, cependant, plus résistants, réussirent à se plier à cette vie de galère. Au bout d'un trimestre d'exercice, le plus agile parvenait à traverser d'un seul vol tout le territoire de Champois. Le second, essouffé, s'abattait toujours aux deux tiers de cette distance. Hilarion était radieux: grâce à son premier élève, il comptait bien s'attribuer en entier l'héritage paternel. Mais il n'est si machiavélique combinaison qui ne se trouve contrariée.



Un jour, messire Thomas, chargé de l'entretien des précieuses volatiles, commit l'impardonnable crime de humer trop copieusement le pôt. Il en perdit le sens au point d'ouvrir à la fois la cage des chapons et la porte du grenier. Succombant au double attrait de la liberté et de la gourmandise, les captifs se précipitèrent dans la chambre à blé et se gavèrent sans mesure. Une indigestion les terrassa. Lorsque Hilarion s'aperçut de ce cataclysme, il entra dans une colère noire.



Il accabla le coupable Thomas d'injures aussi sonores que variées, avec accompagnement de gifles retentissantes et de coups de pied énergiques dans le bas du dos; en fin de quoi il le chassa ignominieusement, ramassa ses volatiles à demi étouffés et les soumit à une diète sévère pour leur rendre leur légèreté d'antan. Hélas! le meilleur champion avait été le plus gourmand, il creva de ce festin insolite.



Hilarion se consola en pensant que, même avec le chapon survivant, il s'assurerait encore une belle part d'héritage. Or, le misérable Thomas, à demi assommé par son maître, et tout à fait dégrisé, geignait étendu sur la terre nue, peu propice à sa chair meurtrie. Magloire, le second fils du sire de Champois, passant par là, s'enquit de la cause de son chagrin, le consola, le traita avec bonté, pensa lui-même quelques-unes des écorchures du pauvre diable et conclut:



"Puisque mon frère ne te veut plus à son service, je te prends au mien. De cette façon, tu ne quitteras pas la maison." Bien jusqu'aux larmes de cette générosité, Thomas ne voulut pas se montrer ingrat envers un si bon maître et, incontinent, il lui dévoila les menées secrètes d'Hilarion. Magloire sourit des prétentions de son frère et se promit bien de ne pas se laisser frustrer sans combattre. Peu de jours après ces événements, le vieux sire de Champois mourut.



Selon la coutume après l'interrement, il fut procédé à l'épreuve du chapon. Sûr de lui, Hilarion parut sur le seuil du manoir, tenant son champion dans ses bras. Il lui donna quelques caresses, lui dit quelques mots d'encouragement et lui laissa prendre sa volée. L'infortuné chapon avait à peine ouvert les ailes et ramé l'espace de trois toises, qu'un faucon, curgé d'en ne savait où, fondait sur lui et le terrassait au milieu d'un nuage de plumes. Ce faucon, élevé et dressé en grand secret par Magloire...



...chasseur habile et passionné, avait été lâché par le compère Thomas à la minute même où Hilarion donnait le vol à son chapon. En voyant si brutalement lui échapper la moitié de l'héritage qu'il croyait s'assurer en totalité, Hilarion suffoqua de rage; son visage devint rouge, cramoisi, ponceau, noir. Il porta les mains à sa gorge et retomba en arrière, terrassé par l'apoplexie. C'est ainsi que, par suite de sa cupidité et de sa brutalité, il n'héritait que des six pieds de terre où on l'ensevelit.

F I N



Le courrier de Manon

COEUR FRANCO.—R. Adrien, en juin, nature fouguese et sentimentale. Aime à conduire, être admiré. Est excessivement orgueilleux, a du réel mérite mais se le dit trop. Peut conduire plusieurs intrigues amoureuses à la fois. Fera un orateur brillant. A aussi beaucoup de sang-froid. Ephrem, en nov, d'un caractère changeant et capricieux. Réussit difficilement faute de savoir bien vouloir; il emploie sa volonté à trop de choses à la fois. Est très sympathique. D'un naturel plutôt doux. Prend la vie assez philosophiquement. Vous me reviendrez?

BEATRICE.—R. Félix, est intelligent et porté vers les belles choses. Sa nature passionnée et sensitive le prédispose à tous les écarts. Regarde trop aux côtés émotifs de la vie. Aime les sensations nouvelles. Est bon travailleur, s'attachera à son foyer. Est plus positif qu'actif. A une tendance à l'indolence. Béatrice, en juin, est assez belle, petite, mais bien proportionnée. Capricieuse comme un oiseau d'avril, susceptible. De conversation agréable. Malgré son air nuageux et distrait a un sens très pratique de la vie.

UN LIMOULOISIEN.—R. Vous devez causer d'abord pendant les premières danses avec elle, ensuite vous exposer et aller danser. Pourvu que vous ne la laissez pas seule cela n'est pas incorrect. Je regrette bien, mais l'espace manque à mon Courrier pour reproduire vos strophes à Cécile. Allez à votre amie et avouez-lui combien vous l'aimez; il me semble qu'il faudra qu'elle soit bien insensible pour résister à votre flamme. Bon succès. Ne vous découragez pas, patience obtient tout.

269a VALOIS.—R. Eva, en février, a bon jugement. Un esprit délié, une âme enthousiaste. A un penchant à l'avarice. Est fidèle à ses amitiés. Aime le confortable, est un peu trop orgueilleuse. Est amoureuse et égoïste. A du talent pour la musique. Est jolie.

343 DAVIDSON.—R. Ida, en octobre, a une vive imagination. Ment souvent inconsciemment. Est enthousiaste. Plait beaucoup aux hommes. Est peu travailleuse. A le caractère souvent difficile et n'a pas d'indulgence pour les défauts d'autrui. Peut s'occuper de travaux intellectuels.

FORTE BONHEUR.—R. Je suis bien contente que vous vous souveniez de moi. Je vous félicite de votre bonheur. Sachez le garder toujours ce précieux bonheur, Manon vous le souhaite. Germaine, en septembre, riieuse, affable, sentimentale et affectueuse. A la voix douce et des manières gracieuses. N'est pas indifférente aux hommages. Cherche à plaire et à avoir des adorateurs. La

Ce courrier est ouvert gratuitement à tous et à toutes. J'y répondrai aux questions d'intérêt général, c'est-à-dire que je demande aux correspondantes et aux correspondants d'éviter, autant que possible, de poser des questions banales ou des questions auxquelles seules les spécialistes s'intéresseraient.

Il sera répondu aux demandes dans la quinzaine qui suivra leur réception et d'après leur ordre d'arrivée.

Prière de ne poser qu'une ou deux questions à la fois et de ne pas demander de réponse directe, le courrier ayant lieu par la voie du journal. MANON

coquetterie est son péché mignon. Est d'un caractère susceptible, se froisse à peu de chose mais ne garde pas rancune. Dépense peut-être un peu trop sans compter et ne réfléchit pas toujours assez. Devra se dévier de son cœur affectueux et savoir sagement faire la part des choses. 2e Dans n'importe quelle librairie, demandez le guide de la cuisine. Votre voeu est d'un grand cœur, cela démontre que vous n'êtes pas égoïste.

J'AI CONFIANCE EN VOUS.—R. R..., en avril, homme aimant la vie de famille et aidant aux siens à parvenir. Est appelé à réussir soit dans le droit ou la comptabilité. S'entend aux affaires. Est calme et mesuré dans ses paroles. A du succès en amour. Est d'un tempérament excessivement affectueux et sensuel. Il regarde surtout au côté solide et pratique des choses. 2e En février, est d'un bon jugement et d'un cœur excellent. Est fidèle à ses amitiés, est d'une belle activité. Se laisse par moments aller à la mélancolie. Trouve tout triste et sans attrait. Est assoiffée du beau. Doit se méfier de son orgueil et aussi de la solitude.

UNE ORPHELINE.—R. L..., en décembre. Personne vivant généralement très âgée. Est sous l'influence du Capricorne qui caractérise l'ambition, le désir de s'élever et donne les qualités nécessaires pour y parvenir. Est capricieuse et aime les hommages. Type joyeux et original. N'a pas les goûts de tout le monde. Est un peu brève dans son parler et prompt à la riposte. H..., en septembre, est sympathique. A de bonnes manières. Habile en paroles flatteuses. Est intrigant. A beaucoup de ténacité, de volonté. Est aussi assez égoïste. Est d'un tempérament ardent et emporté. Aime la symétrie et ne se décide à une chose qu'après l'avoir passée à la loupe de son jugement.

DIAMANT.—R. Pierre-Léo, en mars, a des dispositions pour les beaux-arts et parfois pour la mécanique. Est généreux et digne de confiance. Aime le sport et la vie mondaine. Se crée des chagrins imaginaires. A beaucoup d'imagination. Est emporté et orgueilleux. A les idées larges. D'enthousiasme capricieux, c'est-à-dire qu'un jour il croira au succès, verra tout en rose et le lendemain sera plongé dans les plus sombres pensées. 2e Eorne est bien porté, ce serait joli avec une dentelle au crochet comme vous le

dites, il y a aussi les draperies orientales qui sont de bon goût.

SCEPTIQUE.—R. Raoul, en mai, personne tourmentée par des problèmes inexplicables et inexplicables, surtout dans l'ordre psychologiques. Attend au dernier moment avant de solder ses dîas, a la méfiance innée en lui. Doit dominer ses superstitions. Doit étudier les arts pour lesquels il a des talents latents. N'est pas toujours d'une gaieté communicative. Ne se mêle pas des affaires des autres. Est légèrement moqueur voir même sarcastique. Est intelligent. Aime à observer et est assez bon déchiffreur.

AMOUREUSE D'UN BRUN.—R. Edmond, en décembre, doué d'une conception rapide, habile surtout en mécanique. A l'esprit moqueur et pointilleux. Décide promptement. Réussit en amour. A des dispositions pour la musique. A beaucoup d'activité mais devrait ne pas en abuser. Du jus de verveine? Achetez d'abord les feuilles soit en pharmacie ou chez n'importe quel bon herboriste, puis faites-les bouillir ensuite.

MARGUERITE.—R. Marguerite, en mars, a le tempérament légèrement lymphatique. Des formes arrondies. Est coquette et friande. Irrascible mais s'apaise vite. Devra réfléchir avant de se marier, ne pas se vêtir toujours selon ses goûts tapageurs. D'une vive intelligence naturelle. William, en janvier. Vif, spirituel, mais un brin sournois. Doué d'un cerveau solide apte à juger. Est peu émotif. A l'amour propre chatouilleux. Est sérieux et bon travailleur.

J'AIME UN GRAND BRUN.—R. Lydia, en janvier, personne joyeuse, vive, taquine. A beaucoup d'esprit pratique. Est coquette et intrigante. Aime les plaisirs et les réunions bruyantes. Cherche se marier jeune. A des talents culinaires. Est prompt et entêté, mais n'est pas dépourvue de cœur ni de jugement. Wilfrid, le 26 avril, personne indépendante et révoltée. A un orgueil exagéré qui le pousse parfois jusqu'au ridicule. Est du reste laborieux et patient. Doit surveiller ses excès d'indépendance et ne pas s'entêter dans ses opinions. N'a pas les idées très larges et pas toujours sincères dans ses opinions. A beaucoup de discernement mais ne sait pas toujours bien l'employer. A de l'énergie. Son caractère est assez égal d'humeur. Aime à être aimé et câliné. Oui, certainement.

REVEUSE.—R. O., née en avril, personne aimant l'exactitude. Ne déteste pas d'être complimentée, est orgueilleuse et se vante. A néanmoins beaucoup de valeur morale, a un bon jugement et du discernement. Fera bientôt un mariage d'amour. 2e Enveloppez-le de crêpe noir et jetez-le soit dans une chambre noire ou abandonnée. Oui, cela me ferait un réel plaisir.

NOUVELLE PERVENCHE.—R. Germaine, en juillet, personne douce, pondérée, affectueuse et dévouée. A des doigts de fée, excelle dans les travaux d'aiguille. Aime l'amour et en fait l'unique but de sa vie. Rêve d'un mari selon ses goûts. Est très intelligente. Honorius, homme d'affaire et d'action. Est franc et loyal. Travailleur acharné et amoureux, ardent. Je ne réponds qu'à deux questions. Oui, ma petite amie, revenez donc, cela me fera bien plaisir. Manon n'est pas terrible, vous savez!... son cœur est plein de tendresse et ne demande qu'à donner du bonheur.

AMOUREUSE D'UN BRUN.—R. Annette, en novembre, personne changeante et capricieuse. Eponsera un homme plus âgé qu'elle. A le goût de la vie à grand tapage avec parfois des dégoûts sans cause et le besoin de la solitude. Est enclin aux superstitions. D'un esprit inventif. Possède assez de verve. Est sensible et gracieuse. Eva, en septembre, personne orgueilleuse et souvent médisante. A des idées larges tout en étant prude. Est fière et d'une susceptibilité très grande. A des talents pour la mode. Est passionnée et dangereuse aux cœurs masculins.

FLEUR D'ESPERANCE.—R. Marguerite, en mars, personne autoritaire, toujours prête à s'emporter. Aime les bijoux, les bals, la société. Est futile et sérieuse à la fois. A un bon caractère, est romanesque et concentrée. S'excite parfois en société, mais cela est plutôt due à la nervosité. Aime sa famille, fera une mère dévouée. V., en avril, nature fière, homme ambitieux, aime fortement et s'attache de même. Est courageux et travailleur. Se laisse parfois influencer par de mauvais amis et commet alors des bévues qu'il regrette. Est confiant dans l'honneur d'autrui. A un caractère ni rieur, ni sérieux.

KID.—R. Pour maigrir: Baume opodeldoh optacé, 60 gram. Iodure de potassium, 2 gram. Masser les parties à diminuer. Pour le duvet des bras: Eau oxygénée 40 gram. Vaseline, 10 gram. Lanoline, 20 gram. Pour blanchir la peau: Glycérine, 15 gram. Miel, 60 g. Alcool, 15 g. Acide citrique, 7 g. Essence de myrrhe X g.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

FIER CŒUR

Par PAUL DE GARROS

No 3

(Suite)

VI

Une minute plus tard, Julien Herbignac était en face du comte de Morvillars, assis devant son bureau et seul, car Raymond avait jugé préférable de s'éclipser également. Et, dès le premier regard qu'ils échangèrent, tous les deux comprirent que le duel allait être chaud.

Ce fut Gautier qui attaqua.

—Je vous ai prié de revenir ce soir conférer avec moi, monsieur Herbignac, parce qu'il est nécessaire que nous fissions cesser au plus tôt l'équivoque...

—Oh ! monsieur le comte, interrompit l'intendant, l'équivoque n'existe plus depuis notre dernière entrevue. La situation est même très claire depuis ce jour-là. Vous m'avez laissé entendre que j'étais un gredin, que je vous volais cyniquement...

—Non, je ne crois pas avoir été, ce jour-là, aussi précis, car si je connaissais le fait, je n'avais pas de détails, pas de preuves.

—Et, aujourd'hui, vous en avez ?

—Oui.

—C'est votre notaire qui vous les a fournis ?

—Je n'ai pas à vous faire connaître où j'ai puisé mes renseignements. Sachez seulement qu'ils sont exacts. Et, ce qui le prouve, c'est que vous êtes atterré.

—Atterré, moi ! Je ne crois pas. J'ai l'impression d'être, au contraire, très calme, parfaitement sûr de moi. Au surplus, pourquoi donc serais-je atterré ? Dans ce que vous me reprochez, je ne vois rien qui puisse me troubler.

—La belle affaire, en vérité, quand je vous aurais volé quelques dizaines de mille francs tout en défendant par ailleurs vos intérêts?... Ceci ne compense-t-il pas cela ?

—C'est un aveu... Tu reconnais tes vols, bandit !

—Je n'avoue rien du tout et je vous défie bien de prouver quoi que ce soit contre moi.

—Voilà ce qu'on peut appeler du toupet, par exemple ! J'ai là, dans mon tiroir, les preuves irréfutables de ce que j'avance.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Jacqueline, femme de Raymond, vicomte de Morvillars, avait été épousée par amour en dépit de la mauvaise volonté de cette famille. Jacqueline n'était pas une noble, c'était le grand motif. La fille du comte Gautier, Eliane de Morvillars avait aussi suivi les penchants de son cœur et s'était mésalliée. Son père l'avait presque reniée, il s'en désintéressait et défendait aux membres de sa famille de parler d'elle.

—Montrez-les donc !

Gautier de Morvillars réfléchit un instant et conclut in petto :

"Soyons prudent et faisons-lui voir de loin les papiers qui le confondent, car, si je les lui mettais sous le nez, il serait trop tenté de les confisquer, et comme le gaillard est plus fort que moi, étant beaucoup plus jeune, la lutte se terminerait par ma défaite. Donc, prenons nos précautions..."

Tout en se donnant ces sages conseils, le vieillard avait ouvert le tiroir de son bureau, dans lequel se trouvaient les papiers qui établissaient la malhonnêteté de l'intendant, et aussi un revolver, d'assez fort calibre, qui était placé là en prévision d'une attaque de cambrioleurs.

Instinctivement, comme si la présence de Julien Herbignac en face de lui eût constitué une menace de danger, Gautier caressa la crosse de ce revolver et finit par le tirer du tiroir pour le mettre à portée de sa main.

L'intendant surprit ce geste et dit, gouguenard :

—Je ne pense pas, monsieur le comte, que vous avez l'intention de m'envoyer quelques balles dans le corps pour me prouver que je suis un coquin. Dans tous les cas, je dois vous avertir que je ne me laisserai pas exécuter sans me défendre.

"J'ai pris mes précautions en vue d'une éventualité qui peut toujours se produire avec un aimable caractère comme le vôtre : j'ai là de quoi vous répondre."

Ce disant, il tira de sa poche un revolver qu'il déposa sur ses genoux.

—Maintenant, causons !

—En prenant ce que vous appelez vos précautions, déclara sèchement le gentilhomme, vous avouez tout simplement

que vous avez prémédité une agression contre moi.

"Evidemment, en m'assassinant, vous feriez disparaître un accusateur bien gênant pour votre tranquillité."

"Moi mort, vous pourriez, avant que mes domestiques interviennent, vous emparer facilement de ces papiers qui vous compromettent si gravement, et vous seriez libre alors de recommencer en toute sécurité une nouvelle carrière."

"Je crois, cependant, que vous auriez tort de fonder de trop grands espoirs sur ce meurtre. Très probablement, ainsi que cela arrive si souvent, vous commettriez un crime inutile."

—Je n'ai jamais eu la pensée de vous assassiner, comme vous le dites, rectifia Herbignac, froidement. J'ai simplement prévu le cas où je serais obligé d'opposer la force, à la force, les coups aux coups, car, avec votre caractère impulsif, un acte de violence est toujours à redouter.

—Il me semble que, sur ce point, vous n'avez rien à m'envier, répondit le comte. Si je suis violent, vous l'êtes autant que moi, et vous êtes de plus un menteur et un fourbe.

—Pardon ! interrompit Herbignac, d'un ton aigre, nous n'allons pas continuer indéfiniment à nous lancer des injures à la tête. Je ne suis pas venu pour cela—pas plus que pour vous assassiner, je le répète.

"Cet entretien, auquel vous m'avez convié par une lettre douceuse qui révèle une fourberie à moi-même égale à la mienne, cet entretien, dis-je, avait comme but de résoudre notre différent, qui ne peut d'ailleurs se terminer que par une rupture. Car il est bien évident qu'avec l'opinion que vous avez de moi, je ne puis pas rester à votre service."

"Je venais donc, en toute bonne foi, vous soumettre mes comptes, vous demander quitus et... prendre congé de vous."

—Me soumettre vos comptes ! s'écria le vieillard pâle de colère. Vous osez, malheureux, parler de comptes et de quitus, alors que toute votre gestion, depuis vingt ans, n'a été qu'un vol perpétuel, un vol savamment, longuement prémédité et exécuté, d'ailleurs, je le reconnais, avec une habileté consommée.

"Si vous voulez un quitus, commencez donc par me rembourser les cent

cinquante ou cent soixante mille francs que vous m'avez volés, c'est à peu près le chiffre que j'ai relevé... car, moi aussi, j'ai fait mes comptes—trop tardivement, hélas !... j'avais tant de confiance en vous !...

Un mouvement d'indignation, vraie ou simulée, souleva Julien Herbignac.

Glissant son revolver dans sa poche, il se leva et s'avança vers le vieillard avec un air agressif.

—Voyons, monsieur le comte, vous êtes fou ou de mauvaise foi pour parler ainsi ! s'écria-t-il. Vous savez bien qu'il n'y a pas un mot de vrai dans l'accusation que vous lancez contre moi. C'est votre notaire qui vous a fourré cela dans la tête, sans l'ombre d'une preuve.

Mais M. de Morvillars n'entendit même pas cette protestation.

En voyant l'intendant s'approcher de lui avec une attitude farouche, il s'imagina que celui-ci avait l'intention de bondir sur lui, de le frapper, de le terrasser et de l'étrangler au besoin, afin de s'emparer des papiers accusateurs.

Et cette crainte l'affola au point de lui faire perdre la notion exacte des choses.

Dans le trouble profond qu'avait créé cette violente émotion, l'instinct de la conservation subsista seul.

Croyant sa vie en danger, se considérant même comme en état de légitime défense, Gautier saisit rapidement son revolver, puis, se levant vivement, manœuvra pour maintenir toujours la table-bureau entre son adversaire et lui.

Cette agitation ridicule exaspéra Julien.

—N'ayez donc pas peur, voyons ! Je ne veux pas vous avaler ! lança-t-il d'un ton sarcastique.

Mais, tout en proférant ces paroles rassurantes, il continua à avancer avec une attitude menaçante.

Et le vieillard, croyant sa dernière heure venue, perdit soudain la tête.

Une, deux, trois détonations éclatèrent coup sur coup, auxquelles répondit un cri de douleur. Et Julien Herbignac qui, à ce même instant, reprenait son revolver pour se défendre, laissa tomber son arme : il avait le bras cassé.

Il est probable que, sans cette circonstance, le sort du comte de Morvillars eût été promptement réglé.

Mais le bruit des détonations avait provoqué des interventions diverses, qui mirent fin à cette scène tragique.

Ce fut, d'un côté le valet de chambre du comte, de l'autre, Raymond bientôt suivi de sa femme, qui accouraient affolés, angoissés.

En un clin d'oeil, ils devinèrent à peu près ce qui s'était passé, et s'empressèrent d'intervenir.

L'un essaya de calmer le vieillard, qui manifestait la plus vive exaltation.

L'autre voulut demander des explications, des comptes à l'intendant, qui, après avoir, de la main gauche, ramassé son revolver, se tenait près de la porte, dans une attitude à la fois piteuse et rogue.

—Voyons, monsieur Herbignac, interrogea Raymond d'une voix sévère, que s'est-il passé entre mon père et vous ? Comment votre discussion a-t-elle pu finir par des coups de revolver ? Et qui a tiré le premier ?

Julien fit un geste dédaigneux, et, pour toute réponse, montra son bras inerte et sanglant.

—Oui, je vois bien que vous avez le bras cassé, poursuivit le vicomte, mais cela ne m'explique toujours pas...

—L'explication est pourtant bien simple. Votre père, dans un de ces accès de colère, qui sont si fréquents chez lui, a tiré sur moi et m'a blessé grièvement.

—Mais vous aviez un revolver, vous aussi.

—Je ne m'en suis pas servi. Je ne l'avais pris que par mesure de précaution, pour me défendre en cas de besoin. Je n'en ai pas eu le temps. Mais soyez persuadé que je saurai me rattraper un jour.

—Ces menaces de vengeance et ces paroles de haine, qui sont d'ailleurs trop naturelles en ce moment, ne m'empêcheront pas de vous offrir mes soins, murmura Jacqueline avec douceur.

—Merci, madame ! Il est incontestable que ma blessure commence à me faire souffrir. Néanmoins je me croirais déshonoré si j'acceptais de me faire soigner dans cette maison maudite... Je pars... Adieu !... Mais vous entendrez parler de moi bientôt.

La jeune femme voulut intervenir encore.

Mais l'intendant, tournant brusquement les talons, disparut en faisant un geste de menace.

VII

Prosper, le valet de chambre, jugeant sa présence inutile, sinon importune, se retira dès que Julien Herbignac fut parti.

Le comte, Jacqueline et Raymond demeurèrent en tête-à-tête, et pendant quelques instant, un silence pénible régnant, ce tête-à-tête fut lugubre.

Enfin, Raymond grogna, sourdement :

—Vous voilà dans de beaux draps, mon père ! Cet homme est exaspéré — cela se conçoit sans peine, d'ailleurs — et il est capable d'attirer sur vous, sur nous tous, les ennuis les plus sérieux.

—Du reste, il ne nous a pas caché que nous entendrions parler de lui prochainement. Ce qui signifie sans doute qu'il portera plainte. Or, s'il porte plainte, vous serez mis en prison.

—Evidemment, cette perspective ne me sourit pas, répliqua Gautier de Morvillars. Mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse maintenant ?

—Rien. Il est trop tard pour réfléchir. C'était avant de vous livrer à cet acte de violence qu'il eût fallu envisager toutes les conséquences.

—Pauvres-je me contenir devant les insolence de cet individu ? Non seulement il refusait d'avouer des vols, mais il me narguait.

—Votre coup de revolver ne l'a pas, que je sache, décidé à reconnaître ses torts.

—Hé ! non... mais comment ne pas voir rouge devant tant d'impertinence et de mauvaise foi ?

—Voir rouge !... La belle avance !...

—Tu en parles à ton aise. Cependant, devant l'attitude agressive, farouche, de mon adversaire, j'étais bien forcé de me défendre.

—De vous défendre... par anticipation, si l'on peut dire ?

—Peut-être... Je n'ai pourtant tiré qu'à la dernière seconde, lorsque je me suis vu sérieusement menacé... C'était à qui tuerait l'autre, l'avantage appartenant à celui qui se déciderait le premier.

—C'est pourquoi vous avez pris les devants.

—Dame ! Chacun pense d'abord à sa peau. Je suis convaincu que, si tu t'étais trouvé à ma place, tu aurais agi comme je l'ai fait.

Jacqueline intervint.

—De tout cela, il résulte, dit-elle, que nous sommes dans une situation infernale, et ce coup de revolver ajoutera encore un peu de drame et de sang à des complications qui sont déjà inextricables.

—A moins qu'il ne serve, rectifia le comte, à dénouer l'imbroglio.

—Je ne vois rien en quoi le fait d'aller en prison pourrait offrir quelque avantage.

—Certes, je n'aurai aucun plaisir à faire de la prison préventive. Mais j'ai la conviction que, bien défendu par un bon avocat, j'éviterai la condamnation. Il ne sera pas difficile, en effet de prouver que j'étais dans ce que la loi appelle le cas de légitime défense.

—Donc, M. Herbignac en sera pour sa plainte, et comme le procès permettra à mon avocat d'étaler au grand jour toutes ses malversations, c'est lui qui sortira finalement de l'aventure en très fâcheuse position.

—Cette crainte, observa Raymond, l'empêchera peut-être de saisir la justice.

—Il me semble, ajouta Jacqueline, que cela vaudrait mieux pour tout le monde. Car personne ne gagne à se donner en spectacle, en pâture à la malignité publique.

—Souhaitons donc que le silence se fasse le plus vite possible sur ce drame. Les difficultés contre lesquelles nous allons avoir à lutter sont assez grandes pour absorber toute notre énergie.

Cette allusion, qui revenait pour la seconde fois dans la bouche de la jeune femme, provoqua chez les deux hommes un geste d'ennui.

Après être resté un instant bouche bée, le comte interrogea :

—Vous venez de dire, ma fille, que des difficultés graves, des complications inextricables nous menacent. Vous plairait-il de préciser votre pensée ?

—C'est très facile, répondit Jacqueline ; je le ferai en quelques mots. Il me suffira de dire qu'ayant été amenée par le hasard dans le salon, il y a une heure, j'ai surpris, en quelque sorte malgré moi, votre conversation avec mon mari.

—Donc, je sais tout. Je sais que vous êtes ruiné... Que ce soit par suite des malversations de Julien Herbignac, ou par suite de gaspillage, de mauvaise administration, d'imprudences ou de paresse, peu importe ! C'est un fait.

—Vous n'avez plus de quoi faire face aux dépenses de votre train de maison. Vous allez être acculé à une liquidation, qui sera, comme toujours, désastreuse... Ce sera le coup de grâce, vous resterez sans le sou.

Le père et le fils atterrés, jugèrent inutile de protester.

—Eh bien ! continua la jeune femme, cette situation douloureuse ne m'effraie pas et je suis prête à lutter contre l'adversité avec une infatigable ténacité.

—Je suis prête d'abord à réduire au strict nécessaire les dépenses du ménage et les dépenses de notre entretien personnel. Je suis prête, s'il le faut, à travailler... Avec le piano et la couture, je peux gagner quelques sommes.

Le vieillard, devant un si bel élan d'abnégation, parut s'attendrir.

—Non, ma fille, non, protesta-t-il, vous n'aurez pas besoin de travailler. Je ne le permettrais pas, d'ailleurs. Et, au surplus, la liquidation, si nous y sommes acculés, nous laissera encore, je pense, quelques disponibilités.

—Moi non plus, ajouta Raymond avec véhémence, je ne permettrais pas que ma femme travaillât. C'est à moi de travailler, c'est à moi d'assurer l'existence de ma famille. Désormais, je saurai assumer ce devoir.

—Il est regrettable que vous n'y ayez pas songé plus tôt, insinua Jacqueline. Très probablement, si vous aviez, depuis sept ou huit ans, fait oeuvre de vos doigts, au lieu de croupir ici dans une inaction complète, nous n'en serions pas où nous en sommes.

—Vous aviez d'ailleurs un travail tout indiqué, sans chercher loin, sans sortir de chez vous. Vous n'aviez qu'à vous occuper à gérer la fortune de votre père, cela vous eût fait faire l'économie d'un intendant et vous eût évité d'être volé par Julien Herbignac.

—Double économie ! Très appréciable, je crois, puisque cet Herbignac, paraît-il, a volé gros.

—Hélas ! Vous avez raison, mille fois raison. Mais, que voulez-vous, l'habitude de la paresse est un peu héréditaire dans ma famille... Je n'ai donc jamais pensé que je pouvais me rendre utile...

—Il faut ce coup subit et terrible de l'adversité pour me réveiller. Mais, désormais, je le répète, je saurai faire mon devoir.

—Eh bien ! conclut Jacqueline, cela prouve que "à quelque chose malheur est bon". Tiens, voilà Renée ! Inutile

de la mettre au courant tout de suite, n'est-ce pas ? Je le ferai plus tard.

C'était, en effet, la fillette qui venait d'entre-bâiller la porte.

Cherchant sa maman partout et ne la trouvant nulle part, elle avait fini par se diriger vers le cabinet de travail de bon papa.

Surgissant à l'improviste au milieu de cette conversation douloureuse et voyant tous les visages attristés, préoccupés, elle eut une minute d'hésitation et de timidité embarrassée.

—Entre, ma chérie, n'aie pas peur ! dit Jacqueline en tendant ses bras.

La petite Renée vint en courant s'y blottir et parut n'avoir plus rien à redouter des difficultés de la vie. Aussi, tout à fait rassurée, elle se décida à dire au bout d'un instant :

—Je cherchais maman, mais j'avais aussi une communication à faire à tout le monde... C'est de la part de la cuisinière, qui m'a prié de prévenir que le dîner était prêt depuis longtemps.

—Elle n'a pas sonné ?

—Si, mais personne n'est venu.

—Et, nous supposant en concubinage grave, elle n'a pas osé insister ? ajouta Jacqueline songeuse. Voilà, il n'y a rien à cacher maintenant à nos domestiques ; ils savent à quoi s'en tenir sur la situation. Eh bien ! ma chérie, poursuivit-elle en embrassant la fillette, tu peux dire à Albertine qu'elle n'a qu'à servir : nous sommes prêts.

Le dîner, ce soir-là, dans la grande salle à manger du château d'Argence, ne fut pas plus gai que d'habitude. Mais les convives furent peut-être un peu moins guindés.

Le comte était tenté de s'attendrir sur le cas de sa belle-fille, si résignée, si désintéressée.

Et Raymond, tout à ses belles résolutions, éprouvait déjà comme une vague satisfaction du devoir accompli. Ce qui le rendait plus ouvert et moins rogue.

Bref, ce soir-là, les hôtes du château d'Argence se couchèrent dans des dispositions moins hostiles les uns envers les autres.

Malheureusement, le lendemain matin, l'éventualité redoutée se produisit.

Sur la plainte de M. Julien Herbignac, le parquet de Versailles fit procéder à l'arrestation du comte Gautier de Morvillars pour coups et blessure n'ayant pas entraîné la mort mais ayant eu l'intention de la donner. Article du Code que Raymond, qui se piquait d'avoir étudié le droit, déclara inconnu de lui.

C'était en tout cas une inculpation grave et contre laquelle un avocat parisien haut coté n'aurait pas trop de toute son éloquence.

Le vieux gentilhomme, s'inclinant devant la force, suivit sans récriminer les agents de police judiciaire et prit congé de son fils et de sa belle-fille dans des termes affectueux, dont il n'usait plus avec eux depuis longtemps. L'adversité est décidément une excellente école pour les caractères revêches.

La petite Renée eut, elle aussi, sa part de caresses. Ce qui l'attendrit, la fit pleurer et lui suggéra cette affection : qu'il fallait à bon papa, pour le rendre tendre, beaucoup d'ennuis.

VIII

Quoique la transplantation de sa famille sur le sol de la grande République américaine remontât seulement à quelque trente-cinq ans—c'était son propre père qui s'était expatrié pour chercher fortune là-bas—Tony Bryas était Américain jusqu'au bout des ongles.

Il est vrai que sa mère, Anglaise d'origine, habitait Baltimore depuis quinze ans déjà, lorsque M. Arthur Bryas l'avait épousée.

Tony, qui venait d'atteindre la trentaine, était un solide gaillard, grand, bien découplé, taillé en force, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une tournure élégante et souple.

Complètement rasé, sauf à la lèvre supérieure qui portait une imperceptible moustache, selon la mode adoptée par certains de ses compatriotes, il avait des traits réguliers et un peu forts, les cheveux châtain, les yeux d'un bleu gris, très doux, la physionomie ouverte et sympathique.

Bien que son père qui, on le voit, n'avait pas perdu son temps en s'expatriant, fût fort riche, le jeune Tony s'était bien gardé de vivre en désœuvré.

Ses études classiques terminées, il s'était mis à étudier la médecine.

Reçu docteur après sept ans d'un labeur ininterrompu, il venait de s'établir et commençait à exercer, dans la ville même où il était né et où sa famille occupait une situation considérable, Baltimore, lorsque la mort soudaine de son père, emporté à cinquante-huit ans par une embolie, l'avait complètement désarmé.

Il n'en avait pas fini cependant avec les épreuves.

A peine se relevait-il du premier choc et commençait-il à reprendre goût à l'existence, que sa soeur unique, Cécile, de dix ans plus jeune que lui, fut atteinte de la fièvre typhoïde et succomba au bout de quinze jours, malgré les soins éclairés et dévoués qui lui furent prodigués.

Ce n'était pas tout.

La maman, que la mort de son mari avait durement éprouvée déjà, ne voulut laisser à personne le soin de soigner sa chère Cécile.

Elle contracta la redoutable maladie et mourut à son tour, trois semaines après sa fille.

Tony se trouva dès lors seul au monde, avec le souci d'une grosse fortune à administrer, mais n'ayant personne pour en partager la jouissance avec lui.

Car il n'avait aucun parent aux Etats-Unis, ses relations, nombreuses à cause de la grande situation de son père, n'étaient que des relations banales, et, d'autre part, il n'avait encore fait aucun

projet d'avenir, pour la bonne raison que son cœur n'avait pas encore sérieusement vibré.

Sur ces entrefaites, le corps expéditionnaire américain, qui se préparait à aller au secours de la France, recrutait son personnel médical.

Tony se fit enrôler, pensant avec raison qu'il trouverait là, d'abord, une diversion à ses chagrins, ensuite un moyen de se rendre utile, de faire du bien, enfin peut-être une occasion de poursuivre, de compléter avantageusement ses études.

Il en voulait particulièrement à cette maudite fièvre typhoïde, qui lui avait enlevé sa sœur et sa mère...

Or, la fièvre typhoïde, c'est la grande ennemie des armées en campagne.

Il aurait donc des facilités spéciales pour la voir de près, l'étudier sous toutes ses formes, la combattre et la vaincre.

Débarqué en France dans le courant du mois d'octobre 1917, le jeune médecin s'était d'abord, bien entendu, consacré à ses devoirs professionnels.

Puis la victoire était venue, sanctionnée par l'armistice. C'était la détente, presque la paix.

On parlait déjà de renvoyer en Amérique une partie du corps expéditionnaire.

Mais la France, pays d'origine de sa famille, avait eu le temps d'exercer sur le jeune homme son attirance fascinatrice.

A quoi bon, d'ailleurs, retourner aux États-Unis où, sans doute, il avait de gros intérêts, mais où il était sûr de n'avoir aucun parent, tandis qu'en France il en avait probablement.

Tony Bryas avait donc demandé et obtenu — non sans peine — de rester en France lorsque le corps auquel il appartenait regagnerait l'Amérique pour y être disloqué.

C'est ainsi que le jeune docteur, depuis quelques mois déjà, résidait à Paris, librement, consacrant une part de sa vie à ses chères études médicales, et l'autre à refaire connaissance avec la France, le pays de ses ancêtres.

Et l'acclimation progressait rapidement, n'étant pas contrariée par l'obstacle habituellement le plus gênant, celui de la langue, puisque Tony, grâce à son père, parlait le français comme l'anglais.

Entre temps, le jeune médecin avait déjà retrouvé, par suite de l'intervention intelligente d'une agence de recherches, une partie de sa famille.

Cette agence lui avait appris, en effet, que Mlle Jacqueline Bryas, fille d'un cousin germain de son père, avait épousé M. Raymond de Morvillars et qu'elle habitait le château d'Argence en Seine-et-Oise.

Il s'était aussitôt rendu à cette adresse, mais une déception l'y attendait.

Accueilli très cordialement par la vicomtesse de Morvillars, il avait été reçu si froidement par le comte et par son fils, qu'il avait tout de suite compris l'impos-

sibilité de nouer, de ce côté-là, des relations suivies, des relations agréables.

"Certes, s'était-il dit, il m'importe peu que le vieux comte, capricieux et revêche, et son fils, me fassent grise mine. Ce ne sont pas eux mes parents. C'est Jacqueline Bryas ma parente; et elle, elle est charmante.

"Néanmoins, par suite des dispositions hostiles de son mari et de son beau-père, il me sera impossible de la voir souvent; et, dès lors, ne dois-je pas montrer une grande réserve, ne fût-ce que pour ne pas attirer de désagréments à cette charmante femme?"

Tony avait donc pris son parti du contretemps, non sans un vif regret cependant, et en s'efforçant, d'ailleurs, de ne pas perdre tout contact avec cette jeune parente, si aimable et si sympathique.

Lorsque Jacqueline était venue le chercher dans sa pension de famille de la rue de Moscou, pour le prier de se rendre sans délai auprès d'Alice Hébert — "une parente éloignée, à la santé de qui elle s'intéressait vivement" — le jeune médecin avait donc été doublement heureux de répondre à son appel.

Il allait pouvoir se rendre utile, exercer son ministère, qu'il considérait comme un sacerdoce, soigner, guérir — il l'espérait du moins — une innocente victime de cette horrible fièvre typhoïde, si meurtrière pour la jeunesse.

Et, en même temps, il aurait ainsi l'occasion de revoir assez souvent sans doute sa cousine Jacqueline.

Il s'imaginait probablement que la vicomtesse avait toute liberté, toute facilité de venir aussi fréquemment qu'elle le voulait auprès de la malade.

Il s'aperçut bien vite que, sur ce point, il s'était trompé, car bien qu'il fût rue Fromentin des visites fréquentes, il n'avait pas encore, au bout de huit jours, entendu parler de sa cousine.

Celle-ci venait, sans doute — elle considérait comme un devoir de s'assurer par elle-même qu'on faisait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour sauver sa nièce, et elle eût été trop inquiète d'ailleurs, en restant privée de nouvelles — mais elle ne venait jamais aux heures où Tony se trouvait là; elle venait en courant, en se cachant semblait-il.

Et cela donna à penser à l'Américain que cette façon d'agir dissimulait peut-être quelque mystère.

Mais il ne chercha pas à déchiffrer l'énigme. Il se contenta de faire son devoir, lequel consistait, dans l'occurrence, à disputer la jeune fille à la mort.

Il y réussit.

Après douze jours d'alternatives diverses, pendant lesquelles il lutta pied à pied contre le mal, il eut la joie de constater enfin une détente sérieuse.

Justement, ce jour-là, il eut le plaisir de se rencontrer avec Jacqueline au chevet de la malade. Il put lui annoncer tout de suite la bonne nouvelle et ajouta

— Maintenant, je n'ai plus besoin de venir aussi souvent. Je vais espacer mes visites.

Le jeune fille l'entendit et objecta :

— Pourquoi donc ne viendriez-vous plus aussi souvent? Je suis habituée à vous voir et votre présence me tranquillise. Pourquoi me priver de cette consolation?

Cette observation troubla le jeune médecin, qui balbutia une réponse vague et d'ailleurs inintelligible.

La jeune femme éprouva également une impression d'embarras, mais crut inutile de l'exprimer et se contenta de dire au bout d'un instant :

— Il ne faut pas contrarier ma petite Alice. Continuez donc à venir aussi souvent que vous pourrez, puisque votre présence lui fait du bien. Sa guérison rapide et complète est peut-être à ce prix.

Tony Bryas s'inclina en signe d'acquiescement et se garda bien, par la suite, de contrarier la malade à ce point de vue, car en s'abstenant, il se fût imposé à lui-même une contrariété au moins égale.

Le jeune médecin, en effet, s'était habitué à voir chaque jour, même plusieurs fois par jour, la malade qu'un extraordinaire concours de circonstances avait confiée à ses soins. Et cette habitude, à lui aussi, était devenue douce.

Car, en même temps qu'il ressentait une grande pitié pour la pauvre orpheline, qui n'avait pas, pour la soutenir dans cette rude épreuve, l'affection d'une mère, il éprouvait un plaisir chaque jour plus marqué à prolonger son séjour auprès de cette délicieuse jeune fille, aux traits si fins, au front si pur, au regard si doux, à qui les affres de la maladie n'avaient rien enlevé de son charme.

Pour tout dire en un mot, un élan instinctif avait créé entre le médecin et sa malade, dès le premier jour où ils s'étaient trouvés en contact, un courant de sympathie réciproque, que le temps et l'habitude n'avaient fait que fortifier.

Chose bizarre, le docteur Gaston Bresol, qui avait été appelé le premier auprès d'Alice, continua à venir la voir si non tous les jours, du moins de temps en temps.

Les dames Guernier n'osèrent pas le prier de s'abstenir, pensant d'ailleurs qu'il prendrait lui-même l'initiative de cette retraite.

Mais il n'en fit rien. Ou bien, si l'idée lui en vint, il ne jugea pas à propos de conformer sa conduite à cette pensée.

Alors que tout autre, placé dans le même cas, se fût froissé et eût décampé en claquant la porte, lui trouva ou du moins parut trouver tout naturel de rencontrer au chevet de "sa" malade un autre médecin, un confrère, c'est-à-dire un rival.

Mais peut-être, en s'accommodant ou en faisant semblant de s'accommoder aussi facilement d'un état de choses qui

eût choqué tout autre, suivait-il un plan déterminé, parfaitement arrêté d'avance.

Bressol, en effet, depuis la déception si cruelle qui avait brusquement coupé court à son flirt inutile avec Jacqueline Bryas, Bressol, replié sur lui-même, n'avait ébauché aucune autre combinaison matrimoniale.

Et malgré la guerre, qui, en le sortant de son cercle habituel, avait multiplié pour lui, comme pour tout le monde, les occasions de mariage, il restait enfermé dans un farouche isolement.

Soudain, son cœur avait vibré.

Appelé auprès de Mme Hébert, il avait vu Alice, la délicieuse, la captivante Alice. Et le charme avait opéré sur lui, comme il devait opérer quelques semaines plus tard sur l'Américain.

Depuis ce jour où il avait vu la jeune fille pour la première fois, Bressol n'avait pas varié d'une ligne dans la poursuite de sa marotte, et s'était au contraire fortifié dans cette idée qu'il devait tout mettre en œuvre pour épouser la nièce de Jacqueline.

Et voilà que, tout d'un coup, un rival apparaissait—un rival très dangereux, puisque sa sympathie pour Alice Hébert semblait éveiller dans l'âme de celle-ci une sympathie réciproque.

Bressol se dit alors :

"Si je n'ai plus besoin de venir pour soigner ma malade, dont la santé est d'ailleurs, je crois, entre les mains d'un homme d'expérience, ma présence sera tout de même utile à d'autres points de vue."

Et, dès ce jour, au lieu de manifester de la mauvaise humeur chaque fois qu'il rencontrait Tony Bryas, il se montra au contraire on ne peut plus affable et cordial.

Il s'agissait d'entrer dans les bonnes grâces du médecin américain et de lui inspirer une confiance absolue, pour pouvoir ensuite lui donner des conseils pernicieux.

Mais, en attendant qu'il fût en mesure d'agir efficacement sur son confrère et rival, Gaston Bressol jugea qu'il n'était pas inutile de donner à celle qu'il aimait des conseils... de prudence pour son bien, dans son intérêt, naturellement.

Et, un jour qu'il se trouvait seul avec la jeune fille, alors que sa convalescence nettement déclarée lui permettait de soutenir une conversation, de raisonner sainement, il se risqua à planter un premier jalon.

—Vous avez bien confiance en moi, mademoiselle Alice ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Et comme elle ne se pressait pas de répondre, il continua :

—Les circonstances douloureuses et tragiques dans lesquelles nous sommes entrés en relations et qui m'ont fait le confident d'un secret que votre chère maman ne voulait confier qu'à votre tante et aux excellentes personnes qui vous offrent l'hospitalité...

—Je pense, monsieur, interrompit la jeune fille, que ce secret, vous le garde-

rez fidèlement comme on garde un secret professionnel.

—N'en doutez pas... Donc, les circonstances douloureuses qui ont accompagné le début de nos relations me donnent, je crois, quelque titre à votre amitié.

"Votre maman, en m'appelant auprès d'elle lorsque se déclara la maladie ou plutôt la dernière crise de cette horrible maladie qui devait l'emporter, a montré, ne l'oubliez pas, qu'elle avait en moi une confiance particulière. Ne partagez-vous pas sa façon de voir ?

La jeune fille, d'un ton dépourvu de bienveillance, presque agressif, répondit :

—Mais je me demande, monsieur, où vous voulez en venir en me posant cette question et quel objectif vous visez en voulant à toutes forces que je partage la confiance que maman, prétendez-vous, avait en vous.

—Je ne vise, en tout cas, mademoiselle, aucun objectif personnel, répliqua le docteur. C'est votre intérêt seul que j'ai en vue.

—Je vous en remercie, mais je ne comprends pas que vous teniez tant à veiller sur moi, à me défendre contre des difficultés imaginaires.

"Aussi bien, si vous voulez absolument me rendre service, vous n'avez qu'à prendre vos dispositions en conséquence. Il est inutile que je vous déclare auparavant que j'ai en vous une foi aveugle.

Sans se laisser démonter par ce langage sec, tranchant, dépourvu d'humanité, Gaston Bressol tenace, imperturbable, poursuivit :

Cela vous importune peut-être que je vous témoigne de l'intérêt ?

—Non, cela m'étonne, car enfin, si nos relations ont commencé dans des circonstances tragiques, elle ne remontent pas à une époque bien lointaine, et il est dès lors extraordinaire que vous ayez eu le temps d'éprouver pour moi...

—Oh ! interrompit le docteur, les sympathies ne mettent pas longtemps à s'affirmer, quand il y a l'élan du cœur.

Alice parut se troubler.

—Ainsi, continua Bressol, vous connaissez le docteur Bryas depuis moins longtemps que vous me connaissez, et cela ne vous empêche pas d'éprouver pour lui une très vive inclination... qu'il vous rend d'ailleurs avec usure.

La jeune fille rougit légèrement.

—Et après ? fit-elle au bout d'une minute de réflexion, d'hésitation.

—Après... Après... il n'y a rien à ajouter, car, à ce fait, il n'y a rien à reprendre. Vous êtes libre d'avoir une très vive inclination pour le docteur Bryas : c'est un bel homme, intelligent, élégant, séduisant.

"Et le docteur Bryas est libre de vous aimer, cela est même tout naturel, vous êtes trop jolie, trop attirante, trop captivante pour ne pas faire naître des passions dans le cœur des hommes qui vous approchent.

Alice rougit de plus en plus. Elle eut cependant, après un court répit, la présence d'esprit d'insinuer :

—Alors, vous-même qui êtes un homme... un homme jeune, élégant, séduisant... et qui m'avez approchée, vous n'avez pas échappé...

—Oh ! moi, coupa-t-il d'un ton aigre, moi je suis hors de cause, et ce que j'éprouve ne compte pas... pour vous. Laissons donc de côté ce que je peux penser ou souffrir, pour revenir à vous, car c'est votre cas seul qui est intéressant... je veux dire : votre cas et celui du docteur Bryas.

"Une inclination réciproque, je le répète, vous pousse, c'est indéniable, l'un vers l'autre avec violence. Vous ne cherchez pas à y résister, vous vous y abandonnez, au contraire, avec joie. C'est dans l'ordre. Et l'on ne pourrait que vous encourager à persévérer dans cette voie, puisque l'idéal de tout être humain est d'atteindre le bonheur là où son cœur le lui suggère...

—Quelle belle tirade ! lança la jeune fille d'un ton ironique.

—Riez de mes bonnes intentions, mademoiselle, tournez mon sacrifice en ridicule, vous ne m'empêcherez pas d'aller jusqu'au bout, de faire ce que je considère comme un devoir.

—Je serais curieuse de savoir en quoi consiste ce que vous appelez votre devoir.

—Laissez-moi achever, vous le saurez. Il n'y aurait donc, je le répète, qu'à encourager la sympathie réciproque qui vous pousse, Bryas et vous, l'un vers l'autre, si vous étiez, l'un et l'autre, également sincères.

—Que prétendez-vous insinuer ?

—Je veux dire que, si vous êtes sincère, le docteur Bryas ne l'est pas, qu'il joue avec vous un double jeu et qu'une telle duplicité, indigne d'un galant homme, doit vous mettre en garde contre ses entreprises.

Alice, quoiqu'elle voulut s'en défendre, sentit un grand trouble l'envahir.

Cependant, se ressaisissant vite, elle s'efforça de prendre en riant cette insinuation méchante, que rien ne justifiait à ses yeux.

—Il est toujours facile d'affirmer, dit-elle, mais prouver est une autre affaire.

Il répliqua vivement :

—Puisque vous refusez de me croire, je vais vous donner la preuve de ce que j'avance. Cela m'est très pénible, d'autant plus pénible que je suis obligé pour cela de mettre en cause une personne pour qui j'éprouve une sincère admiration et un profond respect, et à qui vous devez vous-même déférence, affection et reconnaissance.

—Tant pis ! Je passerai outre et j'espère que vous me pardonneriez de vous faire cette peine, puisqu'il s'agit de votre bien.

—Parlez ! balbutia la jeune fille d'une voix angoissée.

—Eh bien, en affirmant que le docteur Bryas joue avec vous un double jeu,

un jeu criminel, je n'affirme rien que tout le monde ne sache dans l'entourage de... votre tante Jacqueline de Morvillars.

—Oh ! qu'insinuez-vous là ? C'est un mensonge.

—Non, c'est la vérité. Personne n'ignore que, depuis que le docteur Tony Bryas a retrouvé "sa cousine" Jacqueline, un flirt s'est établi entre eux, à la grande colère d'ailleurs de Raymond de Morvillars, qui a, paraît-il, signifié au "cousin" américain de ne plus remettre les pieds à Argence ; ce qui, bien entendu, n'empêche pas le flirt de continuer.

—Taisez-vous, monsieur Bressol !

—Je ne fais, mademoiselle, que répéter ce que tout le monde dit.

—Je vous interdis de le répéter devant moi. C'est une odieuse calomnie.

—Il est facile de nier. Cependant, je vous assure...

—Non, non, vous vous trompez certainement ou vous cherchez à me tromper.

—Mes informations sont puisées aux meilleures sources.

—Je suis persuadée au contraire que vos renseignements, que vous prétendez si sûrs et si bien contrôlés, ont leur origine dans d'absurdes et venimeux ragots de domestiques... Comment pouvez-vous vous abaisser à ramasser de telles ordures ?

—Je vous jure qu'il est impossible de mettre en doute...

—Allons donc ! Vous n'oserez pas prononcer devant ma tante cette accusation abominable.

—Mais si... je suis prêt à le faire dès qu'une occasion se présentera... Je ne crains pas les démentis.

—Eh bien, en attendant qu'une occasion se présente... d'établir votre mauvaise foi, je vous prie de me laisser tranquille.

Bressol esquissa une grimace de colère.

—Mais je ne vous tiens pas quitte, ajouta la jeune fille. Vous serez confronté avec ma tante, je veux qu'elle vous fasse rentrer dans la gorge vos infâmes calomnies... Vous serez couvert de confusion...

—Sur ce point, mademoiselle, une grosse déception vous attend.

—Bien, bien, nous verrons ; mais, pour l'instant, je préfère ne plus entendre parler de ces ignominies.

—Je ne puis, grogna Bressol, que m'incliner devant votre injonction. Mais l'avenir vous prouvera que, malheureusement, mon avertissement est motivé par de solides raisons.

—Du reste, vous réfléchirez et vous finirez par reconnaître, j'en suis sûr, que je ne cherche qu'à vous rendre service en vous mettant en garde...

—C'est bon. Adieu !

Le docteur Bressol se leva et sortit en affectant un calme parfait.

Au fond, il était en proie à un trouble profond et à une colère violente, car, furieux d'avoir été si rudement rabroué, il

craignait en même temps d'avoir fait un pas de clerc.

Quant à Alice, pour qui il aurait dû être pourtant plein de ménagements et d'attention, si sa jalousie n'eût pas été plus forte que son amour—il la laissait complètement désemparée et plongée dans un marasme qui n'était guère favorable au rétablissement de sa santé.

IX

Malgré le surcroît de troubles et de préoccupations qu'avaient apporté à Argence les menaces de ruine, les violences exercées par le comte Gautier sur son intendant et l'incarcération du vieillard, toutes choses qui n'avaient pas contribué à rendre plus cordiaux les rapports de la vicomtesse et de son mari, Jacqueline de Morvillars n'avait pas pour cela négligé ses devoirs envers sa nièce.

Elle était venue la voir aussi souvent qu'elle avait pu, avait suivi avec une sollicitude angoissée le marche de la maladie, n'avait jamais cessé, en un mot, de s'intéresser à la situation si douloureuse de la jeune fille.

Cependant, depuis que l'état d'Alice était plus satisfaisant, que la convalescence était nettement déclarée et que la guérison complète n'était plus qu'une affaire de quelques jours, la vicomtesse ne se rendait plus rue Fromentin aussi fréquemment, pour ne pas fournir à son mari, sans nécessité absolue, des prétextes à observations aigres-douces.

Mais, par une curieuse coïncidence, la jeune femme vint précisément voir sa nièce une demi-heure après l'entrevue pendant laquelle le docteur Bressol avait lancé contre elle, avec tant de perfidie, les plus abominables insinuations.

Alice n'avait pas encore eu le temps de se ressaisir lorsque Mme de Morvillars parut.

Elle dut faire un violent effort sur elle-même pour cacher son impression, et il en résulta entre les deux femmes une gêne très pénible.

Dès lors, malgré l'intervention de Mme Guernier et de Léonie, qui entrèrent dans la chambre sur ces entrefaites, la conversation se traîna lourdement à travers des lieux communs d'une lamentable banalité et dans une atmosphère de contrainte fort désagréable.

Jacqueline ne comprenant rien à l'attitude étrange de la jeune fille—attitude qui révélait à la fois de l'embarras et de l'hostilité—crut devoir mettre fin à cette entrevue, en se disant qu'elle chercherait une autre fois, quand elle serait seule avec sa nièce, à obtenir l'explication du mystère.

Cependant, lorsqu'elle fut dans le vestibule, en tête-à-tête avec son amie Léonie qui la reconduisait, elle ne put s'empêcher de demander :

—Qu'a donc Alice aujourd'hui pour être aussi maussade ?

—Je me suis posé la question comme toi, sans pouvoir y répondre. Sans dou-

te quelque lubie qui lui a traversé la cervelle !

—Oh ! un esprit si pondéré !

—Exalté, tu veux dire. Ta nièce, ma chérie, est d'une sensibilité, d'une nervosité folle, que la maladie n'a fait qu'accuser et pousser au paroxysme.

—Ah ! tu m'étonnes, je ne la voyais pas sous ce jour. Il est vrai que je la connais si peu.

—C'est ainsi, je t'assure, et nous qui la connaissons bien maintenant, nous ne pouvons pas la juger autrement.

—En tout cas, la maladie n'a plus actuellement beaucoup d'influence sur son état mental : elle va très bien ?

—Oui, oui.

—Qu'en pense le docteur ?

—Lequel ?

—Tony Bryas, parbleu !... En vient-il donc un autre ?

—Bien sûr qu'il en vient un autre.

—Qui ?

—Le docteur Gaston Bressol.

—Comment ! Il ose... sachant que j'ai appelé un autre médecin, à qui j'ai donné toute ma confiance, il ose continuer à soigner Alice !

—Ah ! je pense bien qu'il ose... Il était encore ici, il y a une heure.

—Tu ne lui as pas laissé entendre que le docteur Bryas suffisait ?

—Il m'a semblé que c'était difficile... étant donné surtout qu'il a été appelé ici le premier, au moment où Alice est tombée malade.

—C'est juste.

—D'autre part, ajouta Léonie, le docteur Bressol est en possession de notre secret. Si nous l'évincions brutalement, il serait peut-être porté, pour se venger, à raconter ce qu'il sait.

—Tu as raison, ménageons-le. Mais quelle tête font-ils quand ils se rencontrent, les deux augures ?

—Ils s'entendent assez bien, en apparence du moins.

Jacqueline n'insista pas. Elle n'ignorait pas que, pendant les premiers temps de la maladie d'Alice, les deux médecins étaient venus concurremment, mais, n'ayant plus, depuis quelques semaines, soulevé cette question devant Léonie, elle s'imaginait que Bressol avait fini par se lasser en voyant un confrère investi de toute la confiance de l'entourage de la maladie, et qu'il avait disparu sans demander son reste.

Elle eût préféré, d'ailleurs, que les choses se fussent passées ainsi, car elle se rendait bien compte qu'elle seule avait créé cette situation regrettable, en introduisant Bryas dans la maison, alors que Bressol y était déjà, et qu'elle seule, par conséquent, était responsable de l'antagonisme qui eût pu éclater entre les deux praticiens.

Pendant le trajet de retour à Argence, la vicomtesse fut presque exclusivement préoccupée par cette question, qui la tracassait presque autant que l'attitude énigmatique et revêche de sa nièce.

Sur ce dernier point, elle finit même par se tranquilliser tout à fait.

—Bah ! pensa-t-elle, Léonie a raison, c'est quelque lubie qui lui a passé par la tête ! La maladie qu'elle vient de traverser l'a évidemment déprimé, la pauvre petite : la moindre contrariété lui est maintenant insupportable.

—Cette tendance atrabilaire disparaîtra dès quelle pourra aller et venir à sa guise, se distraire, s'occuper d'autres choses que de ses états d'âme. Néanmoins, à notre prochaine entrevue, j'essaierai de la confesser, c'est peut-être quelque chagrin intime après tout.

Et Mme de Morvillars s'efforça de ne plus penser à cet incident, qu'elle se reprocha même d'avoir grossi démesurément.

N'avait-elle pas assez de ses tracasseries personnelles pour la tourmenter ?

Ils lui sautèrent à la gorge dès sa rentrée au château, ses tracasseries !

Ce fut d'abord, pour commencer, une scène terrible de son mari.

Raymond était d'une humeur de chien enragé. L'absence de sa femme y était pour beaucoup. Dès qu'il la vit apparaître, il se répandit en récriminations :

—Enfin, vous voilà !... Ce n'est pas trop tôt. Je me demande un peu ce que vous avez à faire à Paris pour y passer des heures... Toutes ces visites interminables aux grands magasins ! Ces chiffons, ces fanfreluches, pour dépenser de l'argent... que nous n'avons pas !

Il est bon d'observer que Raymond de Morvillars, qui, après avoir aimé Jacqueline au point de l'épouser contre l'avis formel de son père, affectait de n'avoir plus pour elle que de l'indifférence, était furieux lorsqu'il la voyait s'absenter pendant quelques heures—ce qui n'était pas la preuve d'une très grande indifférence.

Ce soir-là, il était animé contre elle d'un ressentiment particulièrement violent, parce qu'il prétendait que son absence l'avait mis dans un cruel embarras.

Le vicomte, en effet, depuis que son père était menacé d'une ruine totale, avait manifesté des velléités de travailler. Il était, depuis quelques semaines, en correspondance avec un tas de gens qui lui offraient des situations merveilleuses, lesquelles comportaient toujours, en définitive, l'obligation préalable d'un versement plus ou moins important. Ce qui, bien entendu, ne faisait pas son affaire.

Ce jour-là,—exception surprenante,—on ne lui demandait pas d'argent et on lui offrait simplement une situation qui paraissait sérieuse.

Mais c'était extrêmement pressé : une occasion à saisir... il fallait répondre par retour du courrier.

Or, pour répondre, il fallait l'avis de madame, à qui il ne conviendrait peut-être pas d'habiter une ville de province et de voir son mari faire du commerce.

Il fallait surtout, avant de répondre, réfléchir, discuter, examiner le pour et le contre... Et, pour tout cela, la présence de Jacqueline était indispensable.

Ce qui prouve que Raymond avait, dans le jugement de cette femme indifférente ou détestée, plus de confiance qu'il ne voulait le laisser croire, plus de confiance que dans le sien propre.

Donc, dès que la vicomtesse fut entrée dans le salon où il était occupé, faute de mieux, à lire les journaux, il l'accabla de récriminations, en même temps que de questions pressantes.

Jacqueline le laissa s'expliquer et, lorsqu'il eut exposé l'affaire, se contenta de dire :

—Il faut accepter... On ne risque rien à accepter en principe... quitte à se rétracter ensuite si l'affaire paraît douteuse. Vous n'avez donc qu'à répondre tout de suite : oui, et à donner un rendez-vous pour demain à Paris, à l'endroit qu'on vous indique.

Pendant que le vicomte gagnait le cabinet de son père pour écrire, Jacqueline sortit du salon pour monter à sa chambre.

Mais, en traversant le vestibule, elle se trouva en face d'un inconnu qui parlait avec Prosper, le valet de chambre du comte.

Celui-ci paraissait fort embarrassé et faisait à son interlocuteur des réponses vagues, mystérieuses, qui semblaient dérouter et même irriter ce dernier.

—Mais enfin, répétait-il avec entêtement, M. le comte Gautier de Morvillars est bien ici... j'en suis sûr... Cherchez-le, remettez-lui ma carte... vous verrez qu'il me recevra.

—Monsieur, répliquait Prosper d'un ton nerveux, je vous répète, pour la quatrième fois, que M. le comte est en voyage et pour longtemps peut-être.

—C'est incompréhensible, je ne puis pas l'admettre. Du reste, M. le comte m'a écrit qu'il m'attendrait à Argence aujourd'hui même, et je lui ai répondu aussitôt que je viendrais... S'il n'avait pas pu me recevoir, il m'aurait donné contre-ordre.

—M. le comte n'a peut-être pas reçu votre lettre... à moins que vous n'ayez pas reçu la sienne.

—On lui fait bien suivre son courrier ?

—Oui, oui, certainement, répondit le domestique après une courte hésitation.

—Alors, vous savez où il est ?

Prosper, qui tenait toujours à la main la carte du visiteur, sentit qu'il allait s'enfermer et jugea plus prudent de se taire.

Cependant, comme l'autre insistait avec une extrême vivacité, il bredouilla à demi-voix :

—C'est-à-dire que... que... Oui, certainement, nous faisons suivre ses lettres, mais M. le comte étant en villégiature par ordre du médecin, dans le but de prendre un repos absolu, nous ne donnons pas son adresse, pour que personne ne puisse le déranger.

Jacqueline, qui était là depuis quelques secondes, entendit cette dernière phrase et crut devoir intervenir.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en s'avancant.

Tout heureux de ce secours inespéré qui lui tombait du ciel, Prosper s'empressa d'ajouter :

—Madame la vicomtesse pourra peut-être remplacer M. le comte. Si vous voulez, je vais vous remettre votre carte.

Mais le visiteur, qui venait d'apercevoir la jeune femme, eut un geste de vive contrariété.

—Non, non, s'écria-t-il, c'est inutile, madame ne peut pas remplacer M. le comte... je reviendrai un autre jour.

Ce disant, il se porta vivement en avant et tendit le bras pour reprendre sa carte.

Mais Prosper, esprit contrariant ou soupçonneux, mit tranquillement la carte dans sa poche en murmurant avec un calme parfait :

—Laissez donc, je donnerai ce carton à M. le comte quand il rentrera. Comme ça, il pourra vous répondre s'il a quelque chose à vous dire.

Le visiteur eut une minute d'hésitation.

Allait-il se jeter sur le domestique, pour lui arracher de vive force cette carte qu'il semblait désireux de ne pas voir tomber entre les mains de Mme la vicomtesse ?

Une rapide réflexion le convainquit qu'un pugilat ne servirait à rien et ne ferait que compliquer la situation.

Alors, prenant soudain son parti, il tourna les talons en lançant de loin :

—Eh bien, c'est entendu, prévenez M. le comte dès son retour. Je reviendrai d'ailleurs le voir dans quelque temps, si je ne reçois rien de lui.

—Drôle d'individu ! fit simplement Jacqueline en hochant la tête avec indifférence. Voyons tout de même comment il s'appelle.

Prosper lui tendit le carton et elle lut, non sans étonnement : "Fernand Richaud, détective privé, 5 bis, rue du Helder."

X

Le lendemain, les jours suivants, Alice Hébert, que l'impossibilité de confier ses tracasseries à qui que ce soit aigrissait de plus en plus, s'enfonça dans son hypochondrie avec une sorte de rage, et ses sentiments passèrent par des phases diverses et contradictoires.

Les révélations de Bressol lui avaient inspiré d'abord une violente indignation. Puis, la réflexion et la solitude avaient modifié ses impressions. Maintenant, les insinuations perfides du docteur lui paraissaient dignes de foi.

En même temps, donc, que son chagrin s'ensuivait, son ressentiment contre la vicomtesse de Morvillars croissait de jour en jour.

"Ma tante en qui j'avais tant de confiance !... que je chérissais comme ma mère, qui m'a témoigné—qui a eu du moins l'air de me témoigner—tant d'affection, tant de dévouement !..."

"Et j'aurais continué à croire à ses démonstrations hypocrites, si le docteur Bressol ne m'avait pas ouvert les yeux !... Quelle duplicité !... Quelle odieuse duplicité !... Oh ! jamais plus, maintenant, je ne pourrai croire en elle, la respecter, l'aimer..."

"Ne vaut-il pas mieux, dès lors, que je ne la revoie plus, que je m'éloigne d'elle pour toujours ?... Je ne veux plus rien lui devoir, d'ailleurs, et certainement elle paie pour moi ici..."

"Non, non, je ne veux plus rien devoir à personne... j'irai gagner ma vie dans un atelier, je sais coudre, avec ça on ne meurt pas de faim... Et je serai libre, libre... Oui, dès que je serai tout à fait rétabli, je partirai d'ici..."

Ces conclusions radicales et un peu hâtives, dans lesquelles la jeune fille s'affermait chaque jour davantage, ne prouvaient pas seulement son inexpérience absolue de la vie, car, pour accepter comme véridiques les accusations absurdes portées par le docteur Bessol contre Mme de Morvillars, il fallait une forte dose de crédulité.

Elles prouvaient aussi que le docteur Tony Bryas avait pris dans son cœur une place beaucoup plus grande qu'elle ne le soupçonnait.

Et si la première erreur était regrettable, le second fait en pouvait offrir que des avantages, à la condition toutefois que les résultats qu'il permettait d'espérer puisse devenir des réalités tangibles.

Néanmoins, Alice, malgré sa jeunesse et son inexpérience, était déjà trop femme pour consentir à s'avouer à elle-même qu'elle était profondément éprise de celui qui l'avait soignée avec tant de dévouement et sans doute arrachée à la mort.

Elle le lui fit bien voir la première fois qu'il se présenta.

Le docteur Bryas, qui pourtant vivait de son côté, l'esprit entièrement absorbé par la pensée d'Alice, n'osait plus venir chez les dames Guernier depuis qu'il considérait ses soins comme inutiles.

Mais Mlle Guernier alla un jour le chercher.

Alice, en effet, s'était tellement monté la tête avec ses idées folles, qu'elle avait fini par compromettre la bonne marche de sa convalescence. Insomnie, fièvre, hallucinations, délire, en un mot tout le cortège des troubles qui avaient marqué la crise à son apogée reparurent, causant à la convalescente une dépression grave, qui inquiéta vivement les deux femmes chargées de veiller sur elle.

Léonie, d'accord avec sa mère, se décida donc à aller chercher le docteur Bryas à sa pension de famille de la rue de Moscou.

Convaincu que les craintes des deux femmes étaient exagérées, qu'il s'agissait de troubles passagers sans gravité et que, par conséquent, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, mais ravi de l'occasion qui lui était offerte de revoir celle qu'il

aimait, le jeune médecin se rendit immédiatement rue Fromentin.

Là, il eut, en effet, la joie de constater que ses prévisions étaient justes, et qu'il n'y avait rien d'alarmant dans l'état de la jeune fille, attendu que les désordres existants étaient d'ordre moral plutôt que d'ordre physique.

Et cette constatation le jeta d'ailleurs dans une grande perplexité, qui le troubla profondément.

Mais il n'eut pas le loisir de s'arrêter longuement à cette première impression.

L'attitude sèche, dure, ironique, presque hostile d'Alice à son égard lui offrit de suite un autre sujet de réflexions douloureuses.

Qu'avait-il pu faire, grand dieux ! pour qu'elle le reçut ainsi !... Quel crime avait-il commis pour être traité de la sorte ?... Qu'avait-elle à lui reprocher ?

Questions angoissantes, auxquelles il lui était impossible de répondre.

Il eût fallu interroger la jeune fille pour connaître le fond de sa pensée, les raisons qui inspiraient sa conduite.

Et cela, il n'osait pas le faire.

Eût-il d'ailleurs, en l'interrogeant, obtenu le résultat qu'il désirait ?

Non, sans doute, car cette petite personne volontaire, personnelle et têtue aurait probablement refusé de livrer son secret. Et le seul résultat obtenu eût été d'accroître sa nervosité malade.

Le pauvre Tony Bryas, ahuri, désespéré, cruellement affligé, fut donc obligé de se retirer, au bout d'une demi-heure d'une conversation banale et pénible, sans avoir pu démêler les sentiments qui agitaient l'âme tourmentée d'Alice Hébert.

Il essaya bien, en prenant congé de Léonie Guernier, dans le vestibule, de lui glisser une question pour tâcher d'avoir une lueur de renseignement.

Mais la fidèle amie de Jacqueline ne put que lui répondre qu'elle ne comprenait absolument rien à l'attitude de la jeune fille et qu'elle était allée précisément chercher le docteur dans l'espoir d'avoir, par lui, l'explication du mystère.

— Vous me tranquillisez, ajouta-t-elle, en m'affirmant que le malaise est tout moral et n'indique pas une de ces complications sournoises que l'horrible fièvre typhoïde entraîne si souvent. Mais cela ne nous donne pas la clef de l'énigme.

Tony Bryas fit un geste de perplexité, d'impuissance et s'éloigna, la mort dans l'âme.

Mais à peine était-il dans la rue qu'une idée lumineuse vint soudain éclairer les ténèbres dans lesquelles se débattait son âme endeuillée.

"Il n'y a qu'une personne qui puisse calmer mes angoisses, se dit-il, c'est ma cousine Jacqueline de Morvillars, car elle, elle doit savoir ce qui se passe dans la tête de sa parente. J'espère qu'elle ne refusera pas de me dire ce qu'elle sait ou ce qu'elle soupçonne."

"Mais je ne peux pas attendre qu'une occasion de la voir se présente par hasard... je n'ai qu'un moyen de la joindre immédiatement, c'est d'aller à Argence."

Sans plus réfléchir, il hâla un taxi qui passait à vide, demanda au chauffeur s'il était libre pour deux ou trois heures et s'il voulait faire un petit voyage dans la banlieue.

Et sur la réponse affirmative de ce dernier, il expliqua qu'il désirait se rendre au château d'Argence, situé sur le territoire de Saint-Nom, au nord de la forêt de Marly, non loin de la route qui joint Versailles à Saint-Germain.

— Entendu, patron, j'ai compris, répondit le chauffeur, vous pouvez monter, je pense que nous serons là-bas dans trois quarts d'heure.

Effectivement, cinquante minutes plus tard, le taxi s'arrêtait devant le perron du château.

Et Bryas, sautant lestement à terre, demandait à Prosper, accouru pour le recevoir, si Mme la vicomtesse de Morvillars était chez elle et pouvait lui accorder un instant d'entretien.

En même temps, il tendait sa carte au domestique.

Mais Prosper était physionomiste. Il avait déjà reconnu le visiteur qu'il avait entrevu une fois quelques mois auparavant. Il s'empressa de le faire entrer au salon et s'en fut prévenir Mme la vicomtesse, qui, en jetant les yeux sur la carte, montra autant de gêne que de surprise.

Elle se rappelait, en effet, que la seule fois où son cousin d'Amérique était venu à Argence, il avait été assez mal accueilli par son beau-père et par son mari.

"Qu'advient-il, pensa-t-elle, si Raymond, absent en ce moment, rentre avant le départ du docteur ?"

Une autre inquiétude la saisit d'ailleurs aussitôt après.

"Pour que Tony se soit résigné à venir à Argence après le mauvais accueil qu'il y a reçu une première fois, il faut qu'il ait une raison grave... C'est peut-être qu'Alice est retombée malade."

Et en proie à une assez vive appréhension, elle se dirigea vers le salon pour recevoir le jeune homme.

Elle fut bientôt rassurée.

Alice n'était pas malade. Mais Alice traversait une crise morale pénible, qui la rendait dure, revêche, blessante pour ceux qui l'approchaient.

— Je m'en suis aperçue moi-même, déclara la jeune femme, je ne sais pas ce qu'elle a...

— Ah ! pour vous aussi, ma cousine, elle s'est montrée...

— Oui, franchement désagréable, vous pouvez l'affirmer ; je n'ai pas voulu m'en formaliser, je me suis dit : "Ça passera, attendons". Mais je vois que ça ne passe pas.

— Non, ça ne passe pas, et c'est dur d'être rabroué de cette façon quand... quand... Ah ! tenez, laissez-moi vous parler à cœur ouvert. Qui donc mieux

que vous pourrait recevoir mes confidences, vous qui êtes ma plus proche parente, ma seule parente même... vous qui m'avez accueilli, dès mon arrivée en France, d'une manière si charmante, qui m'avez témoigné tout de suite tant de bienveillance et de sympathie !...

—J'ai eu pitié de votre solitude, répondit la jeune femme, et supposant que vos études médicales, si acharnées, si passionnantes qu'elles fussent, ne suffisaient pas à remplir le vide de votre existence, j'ai cherché...

—Vous m'avez tout simplement arraché à une hypocondrie néfaste, interrompit le jeune docteur. Depuis que je vous connais, j'ai repris goût à l'existence, j'ai l'impression d'avoir retrouvé une famille... Combien je vous suis reconnaissant !

—Grâce à vous, enfin, — et c'est là l'objet de ma confiance, — grâce à vous, je peux faire des projets d'avenir, assigner à ma vie un but... qui ne soit pas exclusivement scientifique... Vous me comprenez ?

—Non... je ne sais pas... je ne suis pas sûre... Voulez-vous, en tous cas, vous expliquer plus clairement ?

—C'est vrai, les réticences sont inutiles. Pourquoi, d'ailleurs, retarder un aveu... que je vous dois ?... Et bien, voici :

« Depuis que vous m'avez appelé au chevet de votre jeune parente, Mlle Alice Hébert, pour que j'unisse mes efforts à ceux de son médecin habituel et que nous nous efforcions de l'arracher aux griffes de cette redoutable maladie, une grande transformation s'est opérée dans mon cœur.

« Doucement, insensiblement, j'ai été conquis par le charme qui se dégage de toute la personne de cette délicieuse jeune fille.

« Depuis qu'elle est guérie surtout et que sa personnalité s'affirme de nouveau, sa vive intelligence, ses hautes qualités morales ajoutent un charme de plus à sa beauté presque entièrement reconquise.

« Pour tout dire en un mot, je l'aime... Jusqu'à présent, je n'ai confié mon secret à personne, vous êtes la première à recevoir cet aveu... Mais je peux ajouter que je l'aime d'autant plus que j'ai cru remarquer... comprendre... deviner...

—Que vous êtes payé de retour... acheva la jeune femme.

—Je n'ose pas me prononcer, être aussi catégorique... C'est un sujet si délicat... je craindrais d'être accusé de présomption... Mais enfin peut-être y a-t-il chez elle un peu de sympathie pour moi... de sympathie inspirée par la reconnaissance.

—Pour que vous formuliez cette hypothèse, mon cher cousin, murmura Jacqueline, il faut que vous soyez convaincu qu'elle répond à une réalité. Et ainsi s'expliquent maintenant pour moi beaucoup de choses, qui jusqu'à présent s'expliquent fort mal.

—Ah !

—Oui, Alice est fantasque, capricieuse, revêche, troublée, incohérente, comme une amoureuse qui n'a pas encore réussi à se faire comprendre.

—Oh ! je ne demande pourtant qu'à la comprendre, fit Bryas avec conviction.

—Vous savez bien que les malentendus sont nécessaires d'abord pour que les explications fassent ensuite naître l'entente. Par conséquent, ne vous plaignez pas trop de ce qui arrive. De même qu'après la pluie vient le beau temps, de même après vous être chamaillés, vous vous raccommodez avec plus de plaisir...

—Hélas ! A quoi bon me leurrer ?

—Il est évident que nous pouvons nous tromper sur les causes de la mauvaise humeur d'Alice.

—Nous nous trompons très probablement, approuva Bryas. Dès lors, ce que nous disons en ce moment ne signifie rien. Il faut attendre pour savoir, pour juger.

—Parfaitement, l'avenir seul peut nous éclairer... Mais n'allez pas voir Alice trop souvent.

—Pourquoi ?

—D'abord, parce que ce serait lui donner l'éveil sur vos sentiments.

—Je ne demande que cela.

—Et ce serait ensuite la compromettre.

—C'est juste ; à cause de cela, je dois montrer une grande réserve... Eh bien ! soyez tranquille, ma cousine, je tiendrai compte de vos conseils toujours judicieux, amicaux et pratiques... Mais vous, vous, il vous est bien permis de voir votre parente sans la compromettre. Ne pourriez-vous pas profiter d'un tête-à-tête pour lui faire entendre ?...

—Je n'ai pas beaucoup d'influence sur elle, objecta Jacqueline avec un moue de regret. Je l'ai bien vu lors de notre dernière entrevue, pendant laquelle elle a été pour moi aussi désagréable que possible.

—Essayez toujours.

—Je veux bien. Mais que faudra-t-il lui faire entendre ?

—Eh bien... ce que je viens de vous dire.

—C'est délicat et bien scabreux. Enfin, je ferai de mon mieux pour vous rendre service..., vous rendre service à tous les deux..., à elle surtout, car vous seriez pour elle ce que l'on appelle un parti brillant.

Bryas riposta avec une ardeur contenue :

—Je me considérais, au contraire, comme tout particulièrement favorisé. Mais nous n'en sommes pas là, hélas !

Et, se levant pour prendre congé, il ajouta :

—Pardonnez-moi, je vous prie, ma cousine, d'être venu vous déranger en votre "home" lointain et d'avoir osé pénétrer jusqu'à vous, sinon par violence, du moins par surprise. Mais j'étais tellement tourmenté que je ne pouvais plus contenir mon impatience.

—Soyez en paix, vous êtes tout excusé. Mais tâchez à l'avenir de ne plus vous laisser dominer à ce point par vos nerfs. C'est indigne d'un homme.

—Vous avez raison, je l'avoue. Pardonnez-moi ! soyez indulgente.

Il baisa respectueusement la main que la jeune femme lui tendait et regagna son taxi qui l'emporta rapidement vers Paris.

Mais la voiture n'était pas à cinquante mètres du château que Raymond de Morvillars, qui était allé se promener dans la campagne, rentrait par un autre côté.

Il aperçut de loin l'auto de louage qui filait et n'eut rien de plus pressé que de demander au valet de chambre qui était venu.

Prosper répondit :

—C'est un monsieur qui a demandé à parler à Mme la vicomtesse.

—Un monsieur que vous ne connaissez pas ?

—Si..., si...

—Qui est-ce, voyons ?

C'est..., je crois que c'est M. le docteur Tony Bryas.

—Ah ! très bien. Merci, Prosper.

Le vicomte monta aussitôt jusqu'à la chambre de sa femme et, entrant brusquement, lui dit sans préambule, d'un ton rogue :

—Il paraît que votre cousin Tony Bryas est venu vous faire une visite.

—Oui... Pourquoi ?

—Je suis surpris que vous choisissiez, pour le recevoir, le jour où je suis absent.

Jacqueline ne put contenir un haussement d'épaule et répondit aigrement :

—Je vous ferai remarquer que j'ignorais, il y a deux heures, que mon cousin viendrait me voir et aussi qu'il vous plairait d'aller vous promener.

« Il m'était donc difficile d'établir une corrélation entre les deux faits et de prendre des mesures en conséquence.

« D'autre part, je ne vois pas pourquoi — à moins que vous m'interdisiez formellement de voir mon cousin — je ne vois pas pourquoi je fermerais ma porte à ce parent, qui est un homme charmant et dont l'isolement est bien digne de provoquer ma sollicitude.

—C'est justement parce que ce parent est trop charmant et que vous lui témoignez une sollicitude peut-être excessive que...

—Là n'est pas la question, interrompit la jeune femme. M'interdissez-vous, oui ou non, de le recevoir ?

—Mon interdiction ne servirait pas à grand'chose, grogna sourdement le vicomte. Vous vous absteniez peut-être de le recevoir ici, mais vous continuerez à le voir à Paris, à lui donner au besoin rendez-vous dans... la rue.

Jacqueline rougit, non de trouble, mais d'indignation.

—Il est possible, répliqua-t-elle sèchement, qu'un jour, par hasard, j'aie rencontré Tony Bryas dans la rue et que nous ayons échangé quelques mots : je

n'avais aucune raison de lui tourner le dos.

— Mais rien ne légitime l'insinuation désobligeante que laisse deviner votre allusion malveillante.

Raymond, sentant que le terrain sur lequel il attaquait n'était pas très solide, chercha une échappatoire.

— Dans tous les cas, reprit-il, si mon père avait été là, il eût été extrêmement froissé de vous voir recevoir votre cousin, après les explications pénibles qui ont suivi sa première visite.

— Je sais que votre père a une instinctive aversion contre Tony Bryas. Je me demande pourquoi, d'ailleurs. Mais puisqu'il n'est pas ici et qu'il n'y a aucune chance qu'il y revienne, tout au moins de quelque temps, je n'ai pas cru commettre un grand crime en accueillant mon cousin, car je ne pouvais pas supposer que, si vous le rencontriez, vous éprouveriez un aussi violent mécontentement. Vous n'avez pas les mêmes raisons que votre père de le haïr.

— Qu'en savez-vous ? Il me semble que les sujets de griefs ne me manquent pas.

Jacqueline esquissa un geste de lassitude.

— Allons, conclut-elle, il est inutile de continuer cette discussion, nous ne parviendrons pas à nous convaincre.

Et pour couper court, elle sonna la femme de chambre à qui elle dit :

— Vous prierez la cuisinière d'avancer un peu le dîner, Julie, car j'ai la migraine et je désire me coucher de bonne heure.

XI

Les jours passaient... Alice était maintenant tout à fait guérie. Ses forces étaient revenues, sa belle santé d'autrefois était complètement rétablie.

Mais son état moral ne faisait qu'empirer.

Jacqueline, ne sachant trop quelle attitude adopter à l'égard de la jeune fille ni comment s'y prendre pour jouer le rôle infiniment délicat que Tony Bryas attendait d'elle, ne se pressa pas d'aller la voir aussitôt après la visite de l'Américain.

Et lorsqu'elle s'y décida après bien des hésitations, elle se trouva seule avec sa nièce pendant si peu de temps qu'elle ne put faire qu'une courte et vague allusion au sujet scabreux.

A cette allusion, qui lui causa une émotion violente, Alice n'eut pas même, d'ailleurs, le temps de répondre. Et l'explication qui eût dissipé sans doute le malentendu ne put pas avoir lieu.

Quant au docteur Bryas, ne sachant pas non plus de quelle façon se comporter envers la jeune fille, timoré et craignant de compromettre celle qu'il aimait, il s'abstint complètement de paraître chez Mme Guernier.

Bien que cette abstention lui coûtât un gros effort et lui imposât un vrai tourment, il estimait qu'il n'avait plus aucun

prétexte pour reparaitre dans cette maison.

Seul, le docteur Bressol, qui pourtant n'avait pas plus de prétexte d'y revenir, ne se gênait pas pour y faire de courtes mais fréquentes apparitions.

— Ces dames ne peuvent rien dire, pensait-il, elles savent que j'ai assisté Mme Hébert lors de sa dernière maladie, elles savent que je possède le secret qu'elles ont ordre de ne divulguer à personne, elles ont donc intérêt à me ménager.

Et, avec un manque de tact parfait, il abusait cyniquement de la situation.

Chose étrange, il était bien accueilli, sinon des dames Geurnier, du moins d'Alice.

Celle-ci, après s'être révoltée—on l'a vu—contre les révélations du docteur, envisageait maintenant les choses sous un tout autre aspect. Ne soupçonnant pas que Gaston Bressol pût l'aimer au point de vouloir écarter d'elle tout rival hypothétique, elle ne voyait plus en lui qu'un protecteur, un conseiller au jugement droit et sûr.

— Il a connu ma mère, se répétait-elle, il sait dans quel affreux isolement je vis, il ne peut vouloir que mon bien.

Et cet étrange raisonnement lui faisait une loi d'accueillir avec une foi aveugle tout ce que disait Bressol.

Le docteur profitait de ces dispositions nouvelles avec une habileté consommée. A chacune de ses visites, il prenait un peu plus d'empire sur ce cœur candide et, tantôt par un conseil "paternel", tantôt par une révélation perfide, dirigeait plus sûrement ses résolutions vers le but qu'il s'était assigné.

Son principal objectif—on le sait—était de convaincre Alice que Mme de Morvillars et le docteur Bryas jouaient à son égard un double jeu ; la première, en lui faisant croire qu'elle lui était entièrement dévouée ; la seconde, en lui laissant entendre qu'il l'aimait.

— En réalité, insinuait-il chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, votre tante est jalouse de vous, votre présence la gêne, car vous êtes pour elle une rivale, sans compter que vous êtes aussi pour elle une charge—d'autant plus lourde que ses ressources sont de plus en plus médiocres.

Tout cela tombait dans un terrain admirablement préparé, et ainsi, chaque jour, se fortifiait dans l'esprit de la jeune fille cette conviction que la plus élémentaire délicatesse lui faisait une obligation de "débarrasser" sa tante et de ne plus rien lui devoir.

Une fois que Gaston insistait sur la médiocrité de la fortune des Morvillars et laissait même entendre qu'ils allaient à une débâcle inévitable et prochaine, Alice demanda des explications qui, naturellement, lui furent données avec empressement.

— Vous ne lisez pas les journaux, mademoiselle, sans quoi vous sauriez qu'un drame a éclaté, il y a quelque temps, au

château d'Argence, qui a causé un gros émoi aux alentours.

— Un drame !... auquel ma tante a été mêlée ?...

— Non, c'est son beau-père, le comte Gautier de Morvillars, qui a été le triste acteur. Au cours d'une discussion avec son intendant, Julien Herbignac, qu'il accusait de malversations, le comte s'est emporté au point de perdre toute mesure : il a tiré des coups de revolver sur l'intendant et lui a cassé le bras droit.

— Pas passible !... Mais c'est une horreur !... Me voilà la petite-fille d'un assassin !

— A la suite de quoi, acheva Bressol, une plainte ayant été portée par Julien Herbignac, le comte a été arrêté et écroué à prison de Versailles.

— Quelle horreur ! Quel horreur ! répéta Alice. Et ma tante ne m'a rien dit de tout cela !

— Elle a pensé sans doute qu'il était préférable de ne pas vous en parler.

— Peut-être. Mais cela prouve que, tout en m'accablant de témoignages de confiance et d'affection, elle ne me dit pas tout... tout ce qui intéresse ma famille pourtant.

— Il y a des choses sur lesquelles il n'est pas mauvais de jeter un voile, même entre parents.

— Non, ne cherchez pas à excuser cette discrétion excessive et inadmissible. Ma tante, en me cachant ce drame qui a cependant une si grande importance pour moi comme pour elle, a montré, une fois de plus, qu'elle manque absolument de confiance en moi.

— Il est donc assez naturel que je lui rende la pareille.

— Du reste, de ce qu'elle ne m'a pas dit la vérité dans ce cas-là, j'ai le droit de conclure qu'elle ne me l'a pas dite non plus dans bien d'autres, que peut-être même elle ne me la dit jamais.

— Là, je crois que vous exagérez, mademoiselle. Parce que Mme de Morvillars n'a pas jugé à propos de vous parler du drame que je viens de vous révéler, elle n'a pas commis pour cela un mensonge.

— Elle n'est pas tenue, vous l'avouerez, de vous apprendre l'acte de violence commis par votre grand-père et son arrestation. D'ailleurs, si elle vous eût fait connaître ce drame, elle aurait dû vous faire connaître aussi les causes qui l'ont provoqué, et ces causes, il y a pour elle un souci de délicatesse à les cacher.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est une discussion d'argent, je le répète, qui a fait éclater le drame, parce que le comte de Morvillars, se voyant menacé d'une ruine totale, est particulièrement susceptible et irritable sur cette question.

— Quand je dis : menacé, j'atténue. Je devrais dire : certain... Car, avant un an, sans doute, toute la famille sera sur le pavé, sans ressources.

— Votre tante n'a pas voulu, c'est assez naturel, vous révéler cette situation lamentable, de peur de vous faire sentir

que vous étiez pour elle une charge trop lourde. C'est donc, en fin de compte, un scrupule de délicatesse qui l'a fait agir.

—Peut-être, mais maintenant que je connais cette triste situation, c'est pour moi un devoir de débarrasser ma tante de la charge que je suis pour elle. C'est bien votre avis, n'est-ce pas ?

—Evidemment, ce serait délicat de votre part...

—Ah! continua la jeune fille en s'animant, si j'avais quelques sous devant moi, ou si je pouvais trouver immédiatement un abri et un moyen de gagner ma vie...

—Eh bien ! qu'est-ce que vous feriez ?

—Je partirais d'ici immédiatement.

—Oh! fit Bressol après avoir fait semblant d'hésiter, si vous êtes bien décidée à quitter cette maison, je me fais fort de vous procurer sur l'heure un refuge et des moyens d'existence.

—Comment cela ?

—Je connais une vieille dame, veuve, sans enfant, riche et du meilleur monde, qui vient de perdre sa demoiselle de compagnie et qui en cherche une autre. S'il ne vous déplaît pas de remplir ces fonctions, je peux vous faire entrer chez elle quand vous voudrez.

—Ça ne me déplaît pas du tout. D'ailleurs, on n'a pas le droit de se montrer difficile quand on n'a pas le sou. Comment s'appelle cette dame ?

—Mme Surgères.

—Et où habite-t-elle ?

—Rue d'Assas, 32 bis, près du Luxembourg. C'est un quartier tranquille. Lorsque vous serez décidée, je vous donnerai un mot de recommandation qui vous introduira auprès d'elle.

—Bah ! Cela ne me servirait à rien. Je sors difficilement seule. Je ne peux pas non plus recevoir sans que ces dames s'en aperçoivent. Je suis donc dans l'impossibilité de négocier moi-même cette affaire. Voulez-vous vous en charger à ma place ? Et quant tout sera convenu, réglé, je filerai.

—Ce sera une fugue bien scabreuse. Est-ce que, en la favorisant, je ne vais pas compromettre ma réputation d'homme sérieux ?

—Que risquez-vous ? Ce n'est pas vous qui m'enlevez, c'est une vieille dame très respectable.

—Oh ! tout ce qu'il y a de plus respectable, il n'y a pas de doute sur ce point. Mais comme cette vieille dame ne peut vous connaître que par mon intermédiaire, j'endosse tout de même une grosse part de responsabilité dans l'affaire.

—Enfin, pour vous être agréable, pour vous rendre service, puisque vous me paraissez bien résolue à gagner votre vie pour n'être plus à la charge de votre tante, je ferai l'impossible... je me compromettrai... j'assumerai les plus graves responsabilités... Que ne ferais-je pas pour vous ?

La jeune fille regarda son interlocuteur d'un air étonné et il sembla qu'à son

étonnement était mêlée une nuance de soupçon, qu'indiqua une moue légère.

Mais un geste du docteur la rassura tout de suite.

—Soyez en paix, ajouta-t-il après un court silence. Vous serez chez Mme Surgères aussi bien, en aussi bonne compagnie que chez Mme Guernier. Cette excellente femme, qui est une vieille amie de ma famille, offre toutes les garanties d'honorabilité.

—Seulement, vous ferez mieux de ne pas lui révéler votre situation exacte et de ne pas lui avouer que vous entrez chez elle à l'insu de vos parents. Cela me mettrait en mauvaise posture, car je vais vous présenter comme une cousine éloignée à moi, orpheline et sans ressources, qui m'a prié de lui procurer une place de tout repos.

Alice esquissa une nouvelle grimace.

La réserve que sa moue avait manifestée un instant auparavant, ne s'adressait pas, en effet, à la personnalité de Mme Surgères, mais bien plutôt à l'attitude du docteur qui avait soudain, par un mot excessif, éveillé des défiances.

Or, au lieu de calmer ces défiances, l'explication, les avertissements bizarres et équivoques du médecin ne faisaient que les augmenter.

Gaston Bressol comprit qu'il faisait fausse route. Il coupa court.

—Enfin, nous reparlerons de tout cela un autre jour, dit-il, rien ne presse... sans doute. Pour l'instant, je vais simplement pressentir ma vieille amie, poser votre candidature éventuelle et j'attendrai, pour terminer l'affaire, que vous me fassiez signe. C'est convenu, n'est-ce pas ?

Alice fit de la tête un signe affirmatif, et le docteur prit congé, sans avoir reçu d'autres encouragements, ce qui le laissa perplexe et grognon.

* * *

Alice, lorsqu'elle fut seule, se plongea dans d'amères réflexions.

—C'est fou, ce que je projette là, songea-t-elle. Ma tante ne m'a pas donné les sujets de griefs que prétend le docteur Bressol, du moins je n'en suis pas sûre, et je vais, en disparaissant l'affoler.

—Cependant, si je ne disparaissais pas, je reste à sa charge, et cela, je ne le veux pas... Pauvre tante, il est possible qu'elle joue avec moi un double jeu, inconsciemment sans doute... Cela n'empêche pas que, sans elle, je serais sur le pavé... Puis-je l'oublier ?...

—Non, je ne l'oublie pas, je ne l'oublierai jamais... Mais la situation est tout de même épouvantable et ne peut pas se prolonger indéfiniment.

—Le serment qu'elle a fait à maman lui interdisant de révéler mon existence à qui que ce soit, elle doit prélever la pauvre femme, sur ses ressources personnelles déjà si modiques, l'argent que coûte mon entretien ici... Et cela est

une honte... une honte que je puis pas subir plus longtemps.

—Il faut donc que je parte, c'est plus digne, plus noble... Sans doute, il en résultera d'abord un peu d'affolement, des pleurs peut-être. Mais, ensuite, tout s'expliquera et s'arrangera... Et l'on ne pourra pas, dans tous les cas, incriminer mes intentions... Il me sera facile de démontrer que j'ai agi pour le mieux... pour le plus grand avantage de tous..."

Bien pénétrée maintenant de la nécessité de son départ, la jeune fille conclut qu'elle n'avait plus désormais qu'à attendre l'occasion qui lui permettrait d'exécuter sa décision sans éclat et sans heurt.

Et lorsque, quelques jours plus tard, cette occasion se présenta, elle se jeta dans l'inconnu sans sourciller, sans soupçonner non plus quelle série de complications son coup de tête allait créer.

Profitant d'un moment où Mme Guernier somnolait dans son fauteuil après le déjeuner, tandis que sa fille était descendue faire des commissions, Alice réunit à la hâte dans un petit sac un peu de linge et ses objets de toilette, et se faufila à pas de loup hors de l'appartement.

Aucune rencontre fâcheuse, soit dans l'escalier, soit aux abords immédiats de la maison, n'ayant contrarié son équipée, elle put gagner sans encombre la plus proche station du métro.

Trois quarts d'heure plus tard, elle arrivait, rue d'Assas, chez Mme Octave Surgères. Car elle s'était arrêtée auparavant dans un bureau de poste où elle avait rédigé et expédié à l'adresse de Léonie Guernier un long message pneumatique, dans lequel elle priait l'excellente fille d'accepter d'abord ses plus cordiaux remerciements pour les soins empressés qu'elle avait reçus de sa mère et d'elle, et ensuite de ne pas s'inquiéter de son absence.

Elle expliquait alors qu'elle allait gagner sa vie pour n'être plus à la charge de personne, et, comme elle craignait qu'on ne voulut l'en empêcher, elle avait jugé préférable de ne pas prévenir d'avance, de même qu'elle estimait inutile, pour les mêmes raisons de donner son adresse.

Après quoi, la pauvre orpheline, croyant avoir satisfait à toutes les exigences de la situation, se présenta, la conscience tranquille peut-être, mais cependant dans une attitude morne et découragée, chez la vieille dame qui l'attendait vaguement depuis quelque jours.

XII

Lorsque Mlle Léonie Guernier, ses commissions faites, rentra chez elle et ne trouva plus sa pensionnaire, elle fut plongée dans la désolation, car elle tout de suite l'intuition qu'il s'agissait d'une fugue mystérieuse.

Alice, en effet, n'avait personne à voir, n'ayant aucune relation, et rien à ache-

ter, étant défrayée de tout. D'ailleurs, ses ressources étaient fort modiques.

Au surplus, dans l'hypothèse où elle eût eu besoin de sortir pour quelques heures ou quelques instants, elle eût prévenu.

Puisqu'elle avait caché son départ, c'était qu'elle avait une arrière-pensée ténébreuse.

Après avoir interrogé sa mère qui n'avait rien entendu, puis la concierge qui avait bien vu passer Mlle Alice mais ne s'en était pas dérangée, et enfin les voisins qui ne savaient rien, Mlle Léonie estima qu'avant de se mettre à la recherche de la jeune fille le plus sage était d'attendre quelques heures.

Et, en effet, le pneumatique arriva bientôt, qui lui montra que ses pressentiments étaient justes, mais qui n'éclairait le mystère que d'une façon très incomplète.

Car le fait qu'Alice, en disparaissant, avait suivi un plan bien arrêté d'avance et pris toutes ses précautions pour dépister les gens qui voudraient la chercher, s'il écartait l'hypothèse d'un accident, n'écartait pas tout motif d'inquiétude.

Au contraire.

Cette résolution de gagner sa vie pour n'être plus à la charge de personne, qui la lui avait suggérée ? Qui lui avait procuré les moyens de l'exécuter ?

N'y avait-il pas lieu de craindre, par exemple, que la pauvre petite ne se fût fourvoyée dans quelque aventure louche, à l'instigation de quelque beau parleur ?

Qui donc, cependant, aurait pu lui fourrer dans la tête cette idée baroque puisqu'elle ne voyait personne, ne fréquentait aucun étranger ?... Personne ?... Si : le docteur Bressol et le docteur Bryas.

La résolution de Mlle Guernier fut aussitôt prise. Elle mit son chapeau, son manteau et courut chez le docteur Bressol, rue de Constantinople.

Mais là elle apprit avec un véritable désappointement que le docteur était parti en voyage le matin même et qu'il resterait absent au moins quinze jours.

Ce départ lui sembla cacher un mystère. Elle garda cependant son impression pour elle et s'en fut, navrée.

Elle aurait pu alors passer rue de Moscou chez le docteur Bryas ; c'eût été logique. Mais elle fut prise soudain d'un scrupule.

"Non, ce n'est pas lui", se dit-elle.

Et elle rentra chez elle, complètement découragée.

Il fallait pourtant aviser, prévenir tout d'abord Mme de Morvillars qui avait la charge de sa nièce et à qui il appartenait de prendre une décision. Elle se résigna donc à écrire et, pour ne pas avoir à entrer dans de longues explications, elle résuma le fait en deux lignes, puis joignit à sa lettre le pneumatique que la jeune fille lui avait adressé.

En recevant cette communication, à laquelle elle était si loin de s'attendre, Mme de Morvillars éprouva une vraie

stupeur, puis une émotion profonde et un réel chagrin.

"Elle est folle, la pauvre petite, pensa-t-elle tout haut, mais elle n'a pas eu toute seule l'idée de cette fugue abraca-brante, quelqu'un lui a monté la tête, lui a inspiré, contre les deux excellentes femmes qui prenaient soin d'elle et contre moi-même aussi sans doute, de la défiance et de l'hostilité ; et, pour ne rien devoir à personne, elle a voulu se rendre indépendante par le travail.

"Pauvre petite Alice ! Que peut-elle faire toute seule dans ce grand Paris, sans expérience, sans appui ?... Non, vraiment, c'est un coup de folie... mais qui a pu lui en suggérer l'idée ?... J'ai des soupçons... Il faudra que je m'assure dès que possible s'ils correspondent à la réalité.

"Dans tous les cas, la première chose à faire est de remettre la main sur elle et de la ramener au bercail, qu'elle regrette peut-être déjà d'avoir quitté... Ah ! si je pouvais partir tout de suite !... Mais non, il faut que je dissimule... Je ne pourrai sortir qu'après le déjeuner, sous le prétexte de visite ou de courses à Paris."

Tout en monologuant, Jacqueline avait repris la lettre, la relisait.

"Quelle imprudence ! s'avisa-t-elle soudain. M'avoir écrit ici des choses si précises et si graves ! Si cette lettre était tombée entre les mains de mon mari et qu'il eût ouverte... par mégarde !... Enfin, ce sont des craintes rétrospectives. Néanmoins, pour plus de sûreté, voilà ! Au feu !..."

Elle froissa le papier et le jeta dans le foyer, puis commença ses préparatifs pour être prête à partir immédiatement après le déjeuner.

Lorsqu'elle annonça qu'elle allait à Paris, Raymond lui offrit de la conduire lui-même en auto, à la gare tout au moins, car depuis que le comte Gautier était en villégiature forcée à Versailles, le chauffeur, par mesure d'économie, avait été congédié et c'était le vicomte qui faisait le mécanicien.

Mais Jacqueline refusa, sous prétexte que ce n'était pas la peine de salir la voiture pour une si petite course, et elle partit à pieds, allégrement, pressée par le désir de faire cesser au plus vite ses inquiétudes.

Hélas ! Elle n'était pas près de les voir disparaître.

Dès qu'elle fut en présence de ses bonnes amies, la jeune femme ne perdit pas son temps à récriminer.

—Les lamentations ne servent à rien, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle après avoir embrassé les deux femmes, qui avaient pris en la voyant une mine toute déconfite. Un fait est là, indéniable : Alice a disparu. Il faut la retrouver, la retrouver tout de suite, pour l'empêcher de commettre quelque irréparable bêtise, ou de tomber dans quelque traquenard.

"Peut-être est-il même déjà trop tard. Enfin, en agissant immédiatement, nous n'aurons rien à nous reprocher.

—C'est très joli de vouloir agir, riposta vivement Léonie, mais veux-tu me dire comment tu vas t'y prendre ? De quel côté vas-tu diriger tes recherches, sans posséder le moindre indice qui puisse te guider ? Et, enfin, à qui vas-tu confier le soin d'effectuer ces recherches ?

—A la police, parbleu !

—La police ne marchera pas si tu ne lui fournis pas la preuve qu'Alice Hébert est ta nièce, que sa mère, en mourant, te l'a confiée, et que c'est toi maintenant qui est chargée de veiller sur elle.

"Or, pour fournir cette preuve, il faut dire la vérité, et voilà dès lors le mystère dévoilé, que tu as pris tant de peine à cacher jusqu'à présent.

—Eh bien, je m'adresserai à un policier privé. Je n'aurai pas de preuve à fournir, pas d'explications à donner. Je paierai et j'en aurai pour mon argent.

"Mais, d'ailleurs, avant de confier un mandat quelconque à la police, officielle ou privée, il faut s'occuper d'abord de savoir qui a pu suggérer à cette pauvre petite une résolution aussi baroque.

—C'est ce à quoi j'ai pensé tout de suite, répondit Léonie, et j'ai supposé que peut-être l'un ou l'autre des deux médecins qui l'ont soignée et qui sont restés parfois assez longtemps en tête-à-tête avec elle pendant que ma mère était dans son lit—ce qui lui arrive si souvent—et que moi je m'occupais des soins du ménage... j'ai supposé, dis-je, que M. Bressol ou M. Bryas...

—Je crois pouvoir affirmer, interrompit Jacqueline vivement, que le docteur Bryas est incapable d'avoir suggéré à Alice une idée aussi folle, et cela pour des raisons... que je t'expliquerai plus tard, ajouta-t-elle à demi-voix. Quant à Gaston Bressol, je ne peux rien dire.

—J'ai eu la même impression que toi, fit Léonie gravement. Aussi, dès hier soir, j'ai passé chez le docteur Bressol, pour tâcher d'obtenir de sa bouche quelques indications qui m'eussent mise sur la voie. Mais le docteur, m'a-t-on dit, était parti en voyage le matin même et doit rester absent une quinzaine de jours.

—Voilà une absence qui me paraît louche, observa Jacqueline.

Puis, après un court silence :

—Et tu n'es pas allé chez le docteur Bryas ?

—Non, je n'ai pas osé. Vas-y, toi, si tu veux.

—Allons-y toutes les deux, cela vaudra mieux.

—Soit !

Les deux amies partirent aussitôt. Mais, quand elles arrivèrent rue de Moscou, elles eurent l'ennui d'apprendre que M. le docteur Bryas venait de sortir et ne rentrerait que vers six heures.

—Quelle déveine ! s'écria la jeune femme, je ne pourrai pas le voir aujourd'hui, cela me ferait manquer mon dernier train. Pourtant, j'aurais été très contente de m'entretenir avec lui, il me semble que ses conseils n'auraient four-

ni des données précises sur la marche à suivre : c'est un esprit si pondéré et, en même temps, si averti...

— Ah! ma foi, tant pis! j'aime mieux risquer de manquer mon dernier train, je reviendrai à six heures.

Retournant sur leurs pas, les deux femmes se dirigeaient vers le carrefour formé par les rues de Turin, Clapeyron et de Pétrograd, lorsqu'elles virent venir à elles le docteur Bryas en personne; il avait reçu contre-ordre pour un rendez-vous donné au café Terminus, et rentrait tout simplement à sa pension.

Jacqueline estima qu'il était inutile de monter à sa chambre ou au salon de l'hôtel, pour lui expliquer le cas qu'elle voulait lui soumettre.

Elle le fit, séance tenante, dans la rue. Elle insista sur ce fait qu'Alice avait disparu en s'entourant du plus grand mystère, et fit remarquer que la chose était si extraordinaire, vu que la jeune fille n'avait aucune relation, que l'intervention, que la suggestion d'une volonté étrangère paraissait plus que probable.

Une douloureuse stupeur se peignit sur le visage du jeune médecin en écoutant ce récit.

— Mais, objecta-t-il, si Mlle Alice n'a aucune relation, comment la suggestion dont vous parlez aurait-elle pu se produire ?...

— Je veux dire : pas de relation extérieure... Mais dans son entourage immédiat... Voyons ! A vous, par exemple, n'a-t-elle jamais parlé de ce projet ?

— Jamais, ma cousine, jamais, protesta Bryas avec véhémence. Vous pensez bien d'ailleurs que si Mlle Alice m'avait entretenu de ce projet baroque, je l'en aurais d'abord détournée, et ensuite, je vous aurais mise au courant.

Et il y avait, dans la protestation du jeune Américain, un tel accent de sincérité, qu'il était impossible de ne pas le croire complètement étranger à cette folie.

— Eh bien, conclut Jacqueline, puisque vous ne pouvez nous fournir aucun renseignement sur l'objectif qu'a visé notre fugitive et sur la direction qu'elle a prise, j'espère que vous voudrez bien du moins nous aider à la chercher.

— Ça, avec le plus grand plaisir, répondit Bryas, ravi qu'on voulût bien l'admettre à jouer ce rôle de confiance. Disposez de moi, je suis à vos ordres. Mais je redoute que tout seuls nous obtenions de brillants résultats. Ne croyez-vous pas qu'il voudrait mieux mettre la police en mouvement ?...

— Non, interrompit Léonie Guernier, Mme de Morvillars, pour diverses raisons, préfère ne pas mêler la police officielle à cette affaire.

— Alors... alors, il y a la police privée, fit Bryas. Tenez, j'y pense tout à coup, j'ai d'assez bonnes relations avec un de mes compatriotes, M. William Harper, policier distingué, qui est venu, en même temps que les troupes américaines, avec une mission officielle de notre gouvernement, et qui, séduit par la douce

vie de Paris, est resté comme moi en France, où il se propose d'exercer sa profession pour son compte personnel.

— Je pourrais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, lui confier cette affaire. Il est très habile.

— Mais oui, si vous voulez, approuva Jacqueline. Priez-le seulement d'agir pour votre compte. Ça ne m'empêchera pas d'avoir recours, de mon côté, aux lumières d'un autre policier, car moi aussi j'ai sous la main un détective privé dont j'ai fait connaissance d'une drôle de façon et dont je voudrais éprouver la perspicacité.

— Soit ! Deux lumières valent mieux qu'une, opina Léonie. Alors, nous allons tout de suite chez ton policier.

— Oui. Je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre. M. Bryas nous accompagne ?

— Avec plaisir.

Un taxi passait. L'Américain lui fit signe, invita les deux femmes à monter et, avant de prendre place sur le strapontin, demanda :

— Quelle adresse ?

— Rue du Helder, No 5 bis.

Il transmit l'indication au chauffeur et monta dans la voiture, qui fila aussitôt dans la direction des grands boulevards.

(A suivre)

GRATIS - POUR VOUS, MESDAMES! - GRATIS

Embellissez votre poitrine en 25 jours, grâce au

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Toutes les femmes doivent être belles et toutes peuvent l'être. avoir une belle poitrine, être grasses, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies ou qui n'était pas développée.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue en même temps à chasser la nervosité, neurasthénie.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: jeudi et samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 2

Boîte postale 2353





GRAND ROMAN POPULAIRE

LES DEUX ORPHELINES

Par A. d'ENNERY



RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Le ménage Gérard est réduit à la misère. Le père de la petite Henriette afin que son enfant ne meurt pas de faim va la déposer sur les marches du perron de Notre-Dame, où il trouve également un autre bébé... Alors il revient chez lui avec deux enfants au lieu d'un. Ce fut son salut, la petite avait des rouleaux d'or dans ses langes. L'enfant se nommait Louise.

Pendant qu'on adoptait sa fille, Diane de Vaudrey, veuve d'un premier mariage secrètement contracté, se remariait selon la volonté de son père, avec le comte de Linières.

Quinze années se passent, Louise et Henriette sont maintenant seules dans la vie. Louise est aveugle, toutes deux viennent gagner leur vie à Paris, quand Henriette est remarquée par un jeune seigneur débauché, le comte de Presles, qui complot de la faire enlever.

Pendant que le comte réussissait son complot audacieux, la petite aveugle tombait entre les mains de la Frochard qui se promet d'exploiter son infirmité en la faisant mendier pour elle.

Louise après avoir cru à la bonté de la Frochard découvre enfin entre quelles mains elle est tombée.

No 12

(Suite)

LA FROCHARD

VI

Tous deux parcouraient la ville couverts de hardes qui tombaient en guenilles.

Le pauvre petit bonhomme s'accommodait de sa misère, mais Jacques voulait de beaux habits.

— Je saurai m'en procurer, dit-il un jour à sa mère j'ai mon idée pour cela.

Et afin d'exécuter son projet, le garnement obligea son frère à l'accompagner.

Il allait en expédition bien décidé à ne pas grelotter plus longtemps, disait-il, sous sa veste légère.

Les deux frères se mirent à parcourir les rues, Jacques s'arrêtant à la porte des fripiers, cherchant parmi les objets étalés aux devantures le vêtement qui lui conviendrait le mieux.

Un manteau avait particulièrement attiré son regard. Il passa et repassa devant la boutique, jeant un coup d'œil dans l'intérieur pour s'assurer que le marchand était suffisamment occupé et ne le remarquerait pas.

L'aîné des Frochards possédait déjà toutes les roueries des voleurs de profession.

— Tu vois ce manteau, dit-il à son frère, il est simplement accroché pour l'enlever, il suffirait de le soulever par le bas. Le crochet quitterait le triangle... et...

— Eh bien, qu'est-ce que ça peut nous faire ? riposta le jeune garçon.

— J'ai besoin de ce manteau...

— Tu veux l'acheter ?... Avec quoi ?

— Acheter ?... Ah ! que tu es naïf ! Le prendre c'est bien meilleur marché...

Pierre ne répondant pas :

— Eh bien ! t'auras beau me regarder avec ton air bête, ça n'empêche que c'est toi qui vas me décrocher ce manteau.

— Moi ?

— Oui, toi !... Ça ne sera pas bien malin... Ecoute ; je vais entrer dans la boutique comme pour demander un renseignement ; je boucherai la porte avec mon corps ; alors tu travailleras comme je t'ai dit de le faire.

— Jamais !

Jacques saisit son frère par le bras qu'il serra avec violence.

— Tu me fais mal, Jacques, pleurnicha le petit.

— Obéis alors.

— Non... Je ne suis pas un voleur.

— Tu feras ton apprentissage.

— Laisse-moi, Jacques, je veux m'en aller.

— Tu vas rester là que je te dis : et tu décrocheras le manteau.

Pierre vit qu'il fallait agir de ruse. Il feignit de se résigner à obéir ; mais à peine son frère lui eut-il lâché le bras, que le pauvre garçon se mit à fuir à toutes jambes.

Jacques s'était élancé, furieux, à sa poursuite.

Il ne l'atteignit qu'au bout de la rue, dans un carrefour désert.

Et là, abusant de sa force contre le malheureux Pierre qui, essoufflé par la course, ne pouvait faire résistance, il l'accabla de coups.

Pierre s'affaissa, suppliant, demandant grâce, n'osant crier de peur d'irriter le forcené.

Jacques empoigna sa victime par une jambe et le traîna sur le pavé, tout en lui envoyant des ruades par derrière.

D'un violent coup de pied, il atteignit son frère à l'autre jambe.

Pierre poussa un cri terrible, et s'évanouit.

Alors seulement Jacques cessa de frapper.

— Lève-toi, feignant, dit-il, t'as ton compte pour aujourd'hui, mais ça continuera comme ça, jusqu'à ce que tu aies décroché le manteau.

Mais Pierre ne bougeait plus.

— Est-ce que t'es mort ? ricana le vaurien.

Et il voulut soulever son frère. Celui-ci avait retrouvé ses sens ; il poussait des gémissements lamentables.

— J'suis blessé ! fit-il d'une voix brisée par les sanglots ; tu m'as cassé la jambe !

C'était la vérité. Et force fut au jeune bandit de charger sa victime sur ses épaules et de la porter chez un apothicaire.

Et en route, il lui faisait la leçon :

— Tu diras que t'es tombé en courant, je le veux, tu sais !...

Pierre ne songeait guère à accuser le coupable. Il se laissa bander la jambe et attendit, dans la boutique que Jacques allât chercher sa mère.

Celle-ci fut promptement consolée du malheureux accident survenu à son fils.

Mal soigné par le chirurgien qu'on appela trop tard, Pierre devait rester boiteux pendant toute sa vie.

Après tout, dit cyniquement la Frochard, c'est un malheur qui a son bon côté ; avec sa figure de papier mâché et ses yeux qui vous ont toujours l'air d'implorer la pitié, Pierre aura, maintenant, un fameux gagne-pain.

Bien souvent, en effet, ému de compassion à l'aspect de sa souffrance, un passant glissait discrètement quelques deniers dans la main du boiteux que celui-ci refusait, en disant :

— Je ne demande pas la charité, Monsieur !

Mais cela ne faisait pas le compte de la Frochard qui tenait à son nouveau gagne-pain.

Elle emmena Pierre dans ses courses, obligeant le blessé à faire de longues étapes, malgré la difficulté qu'il éprouvait à marcher.

— Et en route elle lui recommandait de bien accentuer son air de souffrance.

Tu vas m'entraîner c'te jambe un peu mieux que ça ! grommelait-elle. C'est pas la peine d'avoir une bonne infirmité si l'on n'doit pas gagner sa vie avec.

Et rudoyant Pierre, elle lui reprochait d'avoir été à sa charge depuis sa naissance, et déclarait qu'à son tour il devait pourvoir à ses besoins à elle.

— Je veux travailler ! répondit le jeune garçon avec fermeté ; je ne mendierai pas.

— Mais puisque t'es infirme.

— J'ai mes deux bras mère !

— Tu n'voudrais peut-être pas que ce soit Jacques qui se mette à demander l'aumône.

La Frochard était convaincue qu'elle en arriverait à dompter l'énergique résistance de Pierre, tôt ou tard.

Elle employa dans ce but les moyens les plus cruels.

Le pauvre boiteux fut enfermé, privé de nourriture.

Il résista quand même.

Alors Jacques se mit de la partie et gifflait son frère comme il eût fait d'un enfant... Et Pierre ne bronchait pas.

Il se contentait de dire :

— Tu me frappes parce que je suis plus faible que toi ; mais c'est lâche, voilà tout.

Alors, furieuse, la Frochard le jeta dehors en lui disant d'aller chercher sa vie où il pourrait.

Pierre avait réussi à devenir rémouleur. A force d'économiser quelques sous gagnés au service de l'homme qui avait bien voulu devenir son patron, il était parvenu à réaliser le prix d'une "boutique", avec sa meule et son petit baquet.

Ce fut le premier jour heureux qu'il vit luire depuis bien longtemps ! Et, le soir, il était rentré dans la taudis de la famille, portant avec orgueil sa "boutique" sur le dos.

— Je ne mendierai pas, dit-il fièrement à son frère et à sa mère, je ne mendierai pas, et je vous rapporterai cependant, à la fin de chaque journée, autant d'argent, je l'espère, qu'aurait pu en produire le dégradant métier que j'ai refusé de prendre.

Le temps avait marché.

Dix années s'étaient écoulées depuis la mort du supplicié. La Frochard était devenue le type le plus complet des mendiants de profession.

A force de simuler la souffrance, son visage s'était profondément ridé avant l'âge, sa bouche s'était contractée, ses yeux s'étaient abêtis par l'ivresse et sa taille, longtemps courbée à dessein, ne pouvait plus se redresser.

Jacques s'était amplement développé ; ses défauts et ses vices avaient grandi en même temps qu'il avait grandi lui-même. Sa mère avait reporté sur ce fils préféré toute l'adoration qu'elle avait, jadis, ressentie pour son cimetier époux.

Pierre était devenu leur principal pourvoyeur à tous deux. L'infatigable travailleur osait à peine distraire quelques sous de sa recette, pour les appliquer à ses besoins personnels.

Le fruit de son travail qu'il versait, chaque soir, entre les mains de la Frochard passait dans la bourse de Jacques et alimentait ses débauches.

On sait, maintenant, au pouvoir de quels misérables était tombée la pauvre Louise.

Mais ce qu'on n'a pu imaginer encore, ce sont les épouvantables épreuves qu'allait subir la malheureuse enfant.

VII

Ainsi que l'avait pensé Pierre, la Frochard ne devait pas tarder à utiliser son nouveau "gagne-pain."

Elle avait résolu de faire "travailler", dès le lendemain, la malheureuse petite aveugle.

Après une nuit d'insomnie, pendant laquelle étaient venus l'assaillir les plus tristes pressentiments, le rémouleur s'était levé dès l'aube.

Il voulait parler à la jeune fille et la préparer aux cruelles déceptions et au dur traitement dont elle ne devait pas tarder à être victime.

Profitant de ce que la Frochard paraissait dormir profondément, il avait gravi déjà les marches du petit escalier, pour venir coller son oreille contre la porte du grenier, afin d'écouter si Louise ne se serait pas éveillée...

Mais, tout à coup, la mégère lui avait crié :

— Veux-tu bien dégringoler de là, feignant ? C'est l'heure d'aller gagner ta journée !

Et Pierre était redescendu piteusement, accueilli par cette phrase qui ne souffrait pas de réplique :

— Tu vas m'ficher le camp tout de suite, et, tu sais, faut de la recette aujourd'hui... Nous avons du monde !

Au mauvais sourire de sa mère, le rémouleur a compris ce qui se passe dans l'esprit de cette créature.

D'ailleurs, alors même qu'il eût pu douter des intentions de la mendiante à l'égard de l'aveugle, le souvenir de la scène à laquelle il avait assisté, la veille, suffisait à le plonger dans les plus cruelles appréhensions.

Et cependant, il ne pouvait rien pour prévenir le malheur qui menace la jeune fille, rien pour épargner à la pauvre enfant une seule des douleurs qu'on lui préparait.

— Tu vas déguerpir plus vite que ça ! lui crie la mégère furieuse, ou bien c'est Jacques qui se chargera de te donner du courage aux jambes, paresseux !

Et elle ajouta en toisant son fils :

— Y va pas tarder à venir le "chérubin", et s'il te trouve encore ici, gare les calottes, ça te donnera des couleurs pour toute la journée, pâlot !

Ce n'est pas la peur de recevoir des coups qui a fait tressaillir Pierre. C'est la pensée que Jacques va venir ; qu'il verra Louise...

Cette pensée lui met la mort dans l'âme.

Il connaît tous les mauvais instincts, toutes les coupables fantaisies de son frère, il sait que, pour les assouvir, il ne reculerait pas devant le plus odieux attentat...

Et c'est en face de cet ignoble gredin que va se trouver l'innocente créature que le hasard a placé sur le chemin de la mendiante ! A peine a-t-il entrevu la possibilité d'un pareil crime, que Pierre a senti tout son sang se figer dans ses veines, et timidement il a balbutié :

—Mère, il ne faut pas oublier... que cette jeune fille est...

—Aveugle?... pardié, ça se voit en plein sur son visage.

—Est... honnête!... articula Pierre en baissant la voix.

—Honnête?... Eh ben, tant pis pour elle!... Je les hais moi, les honnêtes gens!...

Et dardant un regard féroce sur la porte du grenier :

—J'vas la faire travailler, l'honnête fille! Ça nous donnera de la gaieté à moi et au chérubin!

Cette fois, Pierre, en entendant parler de Jacques, sentit un bouillonnement dans ses artères. Le sang lui monta au cerveau et il eut des éclairs dans les yeux. Mais ce mouvement passager de colère s'évanouit.

—Allons, feignant, dit la Frochard, prend ta boutique et défile. J'ai besoin d'être seule!

Le rémouleur courba la tête et obéit docilement, comme il avait l'habitude de la faire.

Et, en s'éloignant, il murmurait :

—Je suis lâche!... lâche... lâche... Et puis, qu'est-ce que je pourrais faire? Nous serons maintenant deux à souffrir?...

Au moment où Pierre, la mort dans l'âme, se disposait à sortir, Jacques poussait d'un violent coup de poing la porte du taudis, en s'écriant :

—Eh bien! la mère, me voilà veuf! J'ai "égare" la Marianne!

—Qu'est-ce qu'elle est devenue? interrogea la Frochard.

—Elle a voulu s'échapper de mes griffes, qu'elle a dit!

—J'ai toujours pensé qu'elle finirait mal, répondit la Frochard. Faut-y qu'elle ait de mauvais sentiments! Elle qui aurait dû être fière d'être la femme d'un bel homme comme toi!

—Elle aime mieux coucher à la Salpêtrière.

—Et peut-être bien finir par laisser ses os à la Guyane. Une si belle fille, à ce que tu me disais! Mais, vois-tu, Jacques, quand on a la bosse de l'honnêteté, n'y a pas de remède, c'est un vice dans le sang!

—Enfin, la v'là retranchée, faut plus qu'on m'en parle!

—Pardienne, mon chérubin, puisqu'elle est en cage, faut l'remettre en chasse pour en trouver une autre! N'en manque pas qui seront bien heureuses.

—J'te crois; mais la première qui me tombera sous la main, je la dresserai solidement! J'avais des faiblesses pour cette ingrate de Mariane; elle en a abusé, c'est bien fait pour moi; mais si je la tenais!...

Et d'un coup de poing Jacques failli démolir la table sur laquelle il s'était accoudé.

—Bon! ricana la Frochard, v'là que tu vas réveiller ma pensionnaire.

—Qui ça, ta pensionnaire? Qu'est-ce que t'as encore ramassé dans la rue? Un caniche perdu? Faut le vendre tout de suite au tanneur. Il en fera de la peau de chevreau.

—La peau de mon caniche est blanche et rose, mon gars, et fine comme du satin.

Et indiquant le grenier :

—Ma pensionnaire est là!

—Dans le grenier aux chiffes?

—L'endroit n'est pas rupin, mais n'importe; elle a dû s'y trouver aussi bien que dans un palais, et elle y a dormi comme une princesse de sang.

Jacques s'était levé et allait se diriger vers l'escalier.

La Frochard le retint par le bras :

Fais doucement, en cas qu'elle dorme encore. Mais tu peux risquer un oeil, ça ne l'effarouchera pas. Elle ne te regardera pas pour sûr.

—Pourquoi ça la mère, j'suis bon à contempler.

—Elle est aveugle, mon chérubin!

—Pour lors, j'ai tout le temps de la voir. Une aveugle, c'est pas mon affaire. V'là donc que, maintenant, tu vas fonder une hospice pour les incurables. Avec l'brancroche

et l'aveugle, n'y a plus que des infirmes dans la maison, ricana Jacques en allant se jeter dans le vieux fauteuil du supplicié.

—Eh! prends donc garde, chérubin, tu vas chiffonner ma toilette des dimanches.

Et prenant le paquet qu'elle avait fait des hardes de Louise, elle le présenta à son fils, en disant :

—Ça sera le trousseau de celle qui remplacera la Marianne.

—V'là des affûtiaux qui valent leur pesant d'or et qui seront toujours bons...

—A vendre! interrompit Jacques en soupesant les objets.

T'as le goût du commerce, toi! fit en riant la Frochard... Mais faut garder ces babioles. Nous allons gagner assez d'argent, maintenant, pour n'avoir pas besoin de nous défaire de nos "joyaux". Je les aime, moi les joyaux, ajouta-t-elle en plaçant contre ses joues flétries les boucles d'oreilles de Louise. Regarde un peu, mon Jacques, ça me va t'y bien?

Mais une idée venait de surgir dans l'esprit du "chérubin."

—Si t'as une pensionnaire, dit-il, qu'est-ce que ça va nous rapporter?

—De quoi donner de jolies pièces blanches à mon Jacques, autant qu'il en voudra. Mais d'abord, faut que je t'explique...

Et la Frochard s'étant assise sur la première marche de l'escalier, fit à son fils le récit de tout ce qui s'était passé depuis qu'elle l'avait quitté, la veille au soir, au cabaret.

—Mais c'est une vraie bonne fortune, ça, la mère! Seulement si la donzelle retrouvait l'autre, sa soeur?

—Faut pas qu'elle la retrouve!

—Alors tu te charges de la faire piailler?

—Comme un vrai rossignol.

—Au fait, ça doit roucouler une aveugle. Puisqu'on érève les yeux aux chardonnerets pour leur donner le goût de la musique! Mais je suis éreinté, la mère, bonsoir, je vais dormir sur mes deux oreilles.

—C'est vrai, mon chérubin, tu dois être bien fatigué, tu t'es tant amusé c't' nuit!... Tiens, jete-toi sur mon lit et dors. Pendant ce temps-là, j'vais apprivoiser mon chardonneret.

Au bout de quelques minutes, Jacques dormait à poings fermés, exhalant, par intervalles, un ronflement sonore.

La Frochard gravit le petit escalier, et poussant brusquement la porte, elle pénétra dans le grenier.

Louise, agenouillée sur son grabat, priait en pleurant.

—Qu'est-ce que vous faites là, ma p'tite? demanda la mégère de sa voix aigre. Si c'est comme ça que vous dormez, vous aurez des jambes en coton, lorsqu'y faudra que vous marchiez.

—Je prie Dieu, Madame, pour qu'il me donne la force de marcher autant qu'il le faudra, afin de retrouver celle dont le souvenir me fait verser ces larmes.

Et avec une explosion de sanglots :

—Ne me défendez pas de pleurer, Madame. Mon coeur m'étouffe; ma douleur est de celles qui ne demandent pas de consolations.

Pour lors, ma p'tite, je me retire dans mes appartements; je reviendrai quand vous aurez arrêté les robinets; moi, j'peux pas voir pleurer les gens, depuis la mort de mon cher défunt mari, un brave homme, allez!

—Ah! vous êtes veuve, Madame? soupira Louise. Alors, vous avez souffert aussi, et vous compatissez à ma douleur! C'est pour cela que vous avez eu pitié de moi, et que vous m'avez recueillie.

—Parbleu! j'me suis dit: "V'là une pauvre jeunesse qui a besoin qu'une brave mère de famille lui vienne en aide, et..."

—Vous avez tendu la main à la malheureuse, perdue dans cette ville et qui se livrait au désespoir. Oh! je vous

remercie, Madame, et Dieu vous bénira pour cette bonne action.

Puis avec animation :

—Henriette aussi vous remerciera de m'avoir ramenée auprès d'elle.

—Oui, oui, répondit la Frochard, dont le visage prit une expression de froide cruauté, quand nous l'aurons retrouvée, c'tte demoiselle !

—Mais, fit l'aveugle d'une voix tremblante ; ne m'avez-vous pas dit, ne m'avez-vous pas promis ?

—Quoi ? ... Qu'est-ce que je vous ai promis ? Que nous chercherions vot' soeur ? Eh bien ! vous pouvez compter là-dessus !

L'aveugle ne saisit pas l'intonation de la Frochard en prononçant ces dernières paroles et, pleine de reconnaissance, elle lui tendit les mains et murmura :

—Vous êtes bonne, madame ; dans mon malheur, je ne pouvais rencontrer une âme plus charitable.

—Quand on est mère de famille, voyez-vous, ma p'tite, on sait compatir aux chagrins des autres. Mais j'ai assez compati comme ça, faut sécher vos pleurs qui m'agacent les "nerfes".

—Oui, Madame, oui, je veux vous épargner le spectacle de ma douleur. Tenez, je ne pleure plus ! Je ne veux plus pleurer !

Et contenant les sanglots qui lui montaient à la gorge, la malheureuse enfant essuyait, du revers de ses mains, ses yeux remplis de larmes.

Puis, tournant son visage attristé vers la vieille femme :

—J'aurai du courage maintenant, madame, de la force pour marcher ! Allons-nous bientôt partir ?

Et s'animant à l'idée des efforts qu'elle se sentait capable de faire pour retrouver Henriette :

—Nous marcherons du matin au soir ; je vous suivrai dans tous les quartiers ! Et, chaque fois que nous changerons de rue j'appellerai ma soeur ! Vous voudrez bien, n'est-ce pas, que j'appelle, et elle m'entendra. Je crierai de toutes mes forces : "Henriette ! C'est moi ! C'est ta soeur, c'est Louise ! Henriette ! mon Henriette ! réponds-moi !

Et comme la mégère gardait le silence :

—Est-ce que vous ne me permettez pas d'appeler ? s'informa-t-elle avec anxiété.

—Vous appellerez tant que vous voudrez ! grommela la Frochard, je ne vois pas de mal à ça !

Puis d'un ton caffard :

—Eh bien ! maintenant que vous v'là disposée à sortir, je vas vous mener dans quelques quartiers. Alors, faut vous habiller ! J'vas vous servir de femme de chambre.

—J'ai l'habitude de m'habiller toute seule, madame, et depuis que je suis aveugle, je reconais très bien les objets au toucher.

—Hein ? pensa la Frochard, j'avais pas songé à ça !

Et, sans répondre, elle alla prendre dans la pièce du rez-de-chaussée les hardes qu'elle avait préparées la veille, pour remplacer les vêtements de la jeune fille.

—Voyons, ma p'tite, dit-elle mielleusement, je vais vous aider tout de même, pour que nous n'perdions pas de temps.

Mais au moment où elle allait passer la jupe, Louise tâta l'étoffe et avec surprise :

Vous vous trompez, madame, fit-elle, ce n'est pas là ma robe !

—C'en est une que je vous prête, riposta la Frochard sans hésitation.

—Pourquoi ? Je suis encore en demi-deuil de ma bienfaitrice, madame !

—C'est qu'en vous trémoussant, hier soir, dans votre chagrin vous avez accroché vot' jupe à un banc de la place, et elle est déchirée, en loques ! Faudra une bonne journée pour la raccommoder. C'est à vous de voir, insinua la mégère, si vous préférez ne pas sortir ed deux jours ?

—De deux jours ? s'exclama Louise.

—Faudra bien ça et encore en tirant ferme l'aiguille.

—Alors, madame, j'accepte de porter la robe que vous voulez bien me prêter.

D'un rapide mouvement la Frochard avait passé la jupe. Et sans permettre à Louise de s'agrafer, elle l'attifa le plus promptement possible.

Puis, lui mettant aux pieds les bas rapiécés et les savates qu'elle avait, on se le rappelle, fendillées, elle lui dit, d'un ton décidé cette fois :

—Pour ce qu'est de vot' chaussure, faut pas y penser ; les semelles seraient usées en un rien de temps sur le pavé de Paris, vous ne pourriez plus me suivre. C'est pourquoi j'veux bien vous prêter des chaussures. C'est doux au pied comme des mules de duchesse. Vous m'en direz des nouvelles.

—Maintenant faut descendre, dit-elle, donnez-moi la main, je vais vous guider.

Louise prit la main qu'on lui tendait et suivit la Frochard.

Au moment où la jeune fille arrivait au bas de l'escalier un ronflement sonore la fit sursauter.

—Faites pas attention, dit tout bas la Frochard, c'est mon chérubin qui sommeille. Il a travaillé toute la nuit, ce pauvre adoré.

—C'est votre fils, madame ! Celui qui m'a sauvée ?

—Non, pas celui-là, l'autre, le bel homme, un fier gars, allez. Et si vous pouviez le voir.

Elle s'interrompit.

Jacques avait entr'ouvert les yeux et jetait un vague regard autour de lui.

—Ah ! c'est la pensionnaire ! balbutia-t-il.

Et il se rendormit aussitôt.

—Pauvre chérubin, marmotta la Frochard, vous aurez le temps de faire connaissance avec lui. Il est gai comme "poinçon".

—Le temps ? murmura Louise. Mais vous n'espérez donc pas, madame...

—Quoi ? Que nous allons tomber tout de suite nez à nez avec vot'soeur ? C'est des hasards ! Ça peut se faire, mais Paris est grand. Enfin faudra de la patience, ma p'tite. On fera son possible.

—Attendez, ajouta-t-elle en plantant la jeune fille au milieu de la chambre. Avant de partir faut déjeuner légèrement.

Elle avait pris, dans le buffet, un morceau de pain qu'elle partagea en deux, donnant une croûte à Louise.

—Je n'ai pas faim, Madame ! dit l'aveugle en tournant le morceau de pain dans ses doigts...

—Prenez toujours, le grand air vous ouvrira l'appétit...

Et sans laisser à la jeune fille le temps de se reconnaître, elle l'entraîna dehors.

Louise poussa un soupir de soulagement en se sentant dans la rue.

Elle avait accepté le bras de sa compagne, et, pleine de reconnaissance elle lui dit : Vous êtes bonne, Madame, et je vous devrai le bonheur d'avoir retrouvé ma soeur.

—Faut bien s'entraider, dans ce monde.

Puis changeant de ton :

—Seulement, ma p'tite, faut presser le pas, nous allons trotter ferme.

La malheureuse aveugle activa sa marche afin de suivre sa compagne qui avait hâte de quitter au plutôt son quartier. Elle craignait que ses voisins eussent la curiosité de savoir qui était cette jeune fille qu'ils ne connaissaient pas...

Après un instant de silence, Louise se hasarda enfin à demander où l'on allait, et par quel quartier on commencerait les recherches.

—Pour ça, grommela la Frochard sèchement, je me permettrai de faire comme je voudrai... Vous ne connaissez pas Paris, et puis... vous n'y voyez goutte ! Et, d'habi-

tude, ricana-t-elle avec aigreur, c'est pas l'aveugle qui doit guider la caniche.

Louise baissa la tête, croyant à un reproche... Mais elle était bien trop anxieuse pour pouvoir se contenir longtemps...

Après avoir marché pendant quelques minutes...

—Madame, fit-elle, il me semble que le plus pressé serait de retourner à l'endroit où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, hier. Il est probable que si ma soeur me cherche, elle sera revenue à la station du coche;... elle se sera informée au bureau des messageries..., et qui sait, peut-être même y sera-t-elle revenue quand nous y arriverons nous-mêmes.

Et, dans son impatience, voulant activer la marche:

—Je vous en prie, Madame, allons vite... au bureau du coche de Normandie... Quelque chose me dit que j'y retrouverai Henriette...

—Eh! ben, eh! ben, est-ce que nous n'y allons pas? Mais c'est inutile de galoper comme des biches... Nous arrivons que le bureau ne sera pas encore ouvert...

Force fut à la jeune fille de dévorer son impatience.

Elle régla son pas sur celui de la Frochard qui, mentalement, ruminait:

—Plus souvent, ma p'tite, que j'aurais l'innocence de retourner sur la Pont-Neuf... Pardie oui!... ce serait bien là peine d'avoir trouvé son gagne-pain pour qu'on vous l'enlève tout de suite...

Et, tout en réfléchissant ainsi, elle avait fait prendre à l'aveugle une direction absolument opposée à celle qui conduisait à la station du coche d'Evreux.

Elle l'emmenait dans les quartiers du Marais, comptant y arriver à l'heure où les commerçants ouvriraient leurs boutiques...

C'était le moment où il y avait chance de récolter une bonne recette...

Les rues commençaient à se peupler de toute la gent travailleuse se rendant à l'ouvrage, et des bourgeois qui allaient aspirer l'air dans les jardins publics et sur les quais, bravant la bise matinale.

Malgré le froid, Louise était tellement dévorée d'impatience qu'elle offrait bravement son visage au vent qui sifflait à ses oreilles.

Il lui semblait qu'elle marchait plus longtemps que la veille pour parcourir la même distance...

Elle se hasarda à demander doucement à la Frochard:

—Est-ce que nous serons bientôt arrivées Madame?

—Dans un petit bout de temps! Faut pas être si pressée... j'suis plus jeune, et j'ai des "rhumatiques"...

—Excusez-moi, Madame, j'abuse certainement de votre bonté, mais... c'est qu'il me semble...

—Quoi?... Parlez!... Expliquez-vous!...

—Il me semble que nous avons traversé deux ponts...

—Hein?... Comment savez-vous ça, puisque vous n'y voyez goutte... à c'que vous dites?

—Je l'ai senti!

—Comment que vous avez senti ça?

—Comme nous savons sentir, nous autres aveugles, par l'impression... La Providence nous a donné, à nous autres déshérités, une impressionnabilité plus grande...

—Qui vous fait savoir que vous passez sur les ponts?...

—Oui, Madame; et, par deux fois, j'ai entendu le clapotage de l'eau contre les piles des arches... Deux fois!...

—Eh ben, c'est vrai tout de même... Qu'est-ce que ça prouve?... Que je vous ai fait prendre par un autre chemin, pour raccourcir la distance! marmotta la mendiante en serrant sous son bras celui de Louise, comme si elle eût craint qu'il prit fantaisie à l'aveugle de ne pas aller plus loin, ou d'appeler les passants à son secours, si elle avait deviné les projets de sa prétendue bienfaitrice.

Mais l'infortunée ne songeait guère, en ce moment, à opposer aucune résistance aux volontés de la mendiante.

N'avait-elle pas une entière confiance en celle qui l'avait recueillie?

N'avait-elle pas présentes à la mémoire les promesses que lui avait faites la Frochard?

N'entendait-elle pas ces mots qui lui revenaient sans cesse à l'esprit: "Nous la chercherons ensemble"?...

Comment aurait-elle pu supposer que cette femme qui lui avait parlé avec tant de bonté, qui avait tout de suite témoigné d'une si grande compassion, cachât sous cette pitié feinte, la plus noire infamie?

Aussi Louise s'excusa-t-elle du mouvement de surprise qu'elle venait de manifester.

—J'ai tellement hâte d'arriver, murmura-t-elle, que je croyais que... nous avions mis plus de temps qu'hier...

Et, avec une excessive douceur, elle ajouta:

—Il ne faut pas m'en vouloir de cette impatience, Madame. Si vous saviez ce qui se pèse en moi! Ce que je souffre depuis hier!...

—On dirait vraiment que vous avez été mal soignée chez moi! Y me semble pourtant?

—Je n'ai qu'à me louer de vos bontés... Madame!... Que serais-je devenue sans vous?

—C'est bon! c'est bon! grommela la mégère, je ne demande pas tant de remerciements pour le quart d'heure. Le principal est que vous preniez du courage, et que vous obéissiez, puisque vous ne pouvez pas faire différemment.

Ces derniers mots avaient été prononcés d'un ton si étrange que l'aveugle se sentit prise d'un frisson.

Cependant, elle garda le silence, se résignant à marcher aussi longtemps que le voudrait son guide.

On était déjà en route depuis plus de deux heures, et l'on n'arrivait pas au bureau des messageries...

Louise était maintenant plus que jamais tenaillée au coeur par l'anxiété...

Elle écoutait tous les bruits de la rue...

Parfois un passant la frôlait, et la Frochard s'arrêtait.

Louise n'avait pas, tout d'abord, fait attention à ce détail. Elle croyait à quelque encombrement sur la voie publique, et, instinctivement, elle se serrait contre sa compagne...

—Si vous avez peur, ma p'tite, lui avait dit la mendiante, faut pas vous gêner, serrez-vous contre moi... y a des gens si maladroits... On vous bousculerait sans prendre garde que vous êtes aveugle!

Mais on s'arrêtait beaucoup plus souvent, et même assez longtemps en certains endroits...

Louise avait cru entendre que la Frochard murmurait quelques mots, prononcés avec tant de volubilité qu'elle n'avait pu en saisir le sens...

Et, maintenant, le même fait se reproduisait à chaque pas.

Quelquefois même, la Frochard rebroussait chemin, comme si elle eût suivi une personne qu'elle cherchait à rattraper...

Puis on se remettait en marche, dans une autre direction.

Et toujours l'aveugle percevait ce vague murmure qui sortait des lèvres de sa compagne.

Enfin, excitée par la surprise qu'elle éprouvait, Louise hasarda timidement cette question:

—Est-ce que vous me parlez, Madame?

—Moi? Allons donc, ma p'tite, quand je parle aux gens, je sais me faire entendre, allez! Vous verrez ça!

—C'est que... il m'avait semblé...

—Oui!... oui!... je grognais, pas vrai? C'est ce que vous voulez dire... C'est contre ce tas de feignants qui n'ont rien à faire qu'à se promener, et qui écraseraient le pauvre monde si on les laissait faire...

—C'est donc... pour ça que... nous nous arrêtons?

—Pour qu'on ne vous bouscule pas, pardie! Aussi je vous montre à tous ces maladroits-là, et je leur dit que vous êtes aveugle...

—Hélas! ne le voit-on pas, Madame?

—Pas assez ! Faut que vous leviez la tête pour montrer vos yeux, ça fera bien !

Puis, s'arrêtant en face de l'aveugle, elle lui saisit le bras, la força de l'étendre et de tenir la main ouverte, ainsi que font les mendiants qui implorent la charité.

—Restez comme ça, lui dit-elle, Madame ?

—Pourquoi ?

—Parce que... parce que... ça fera voir que vous êtes aveugle, et... qu'y faut pas vous bousculer...

Louise eut une velléité de résistance aux désirs de sa compagne...

—Mais, Madame, fit Louise d'une voix que l'émotion faisait trembler... personne, jusqu'ici, ne m'a heurtée, et... je vous assure...

—Moi j'vous assure qu'il faut que vous m'écoutez.

Ces paroles avaient été prononcées avec un sentiment de colère contenue et de sourde menace qui fit tressaillir l'aveugle. Elle redoutait d'avoir blessé la Frochard, et timidement :

—Je serai obéissante, madame, de grâce veuillez excuser mon trouble et l'angoisse qui me suffoque... Oh!... j'ai tant de hâte de retrouver ma soeur!...

—C'est pas une raison pour critiquer c'que je dis...

Et entraînant la jeune fille :

—Allons, en route!... Si vous voulez que nous arrivions, faut marcher...

Louise était partie, le matin, l'âme remplie d'espérance... Il lui semblait qu'en arrivant au bureau des messageries, elle y trouverait des nouvelles d'Henriette et que celle-ci aurait laissé son adresse.

Il lui paraissait impossible qu'il en fût autrement. Et elle avait marché avec courage.

Mais elle était maintenant à bout de forces.

L'énergie qui l'avait soutenue jusque-là s'évanouit pour faire place à des transes mortelles.

Tout à coup la mendiante s'arrêta. On se trouvait sur la Place Royale, et Louise sentit un obstacle qui se dressait devant elle.

—Un banc ! dit-elle, ah ! nous sommes arrivés, n'est-ce pas?... Ce banc, c'est sans doute celui sur lequel, ma soeur et moi, nous nous sommes assises lorsque nous attendions l'arrivée de M. Martin.

—Juste, ma petite, vous avez deviné ça comme si vous y voyiez!... Pour lors, vous allez vous reposer...

Et elle obligea la jeune fille à s'asseoir sur le banc.

—Pourquoi n'irions-nous pas tout de suite, au bureau, madame ? demanda Louise. Je ne sens plus de fatigue, depuis que je sais où nous sommes. Venez, conduisez-moi auprès de l'employé ; je veux lui parler, je suis sûre qu'il aura une bonne nouvelle à m'annoncer... Venez, je vous en supplie, chaque minute me semble si longue depuis que j'ai l'espoir de retrouver ma soeur. Peut-être est-elle près d'ici, anxieuse, désespérée, me cherchant comme je la cherche moi-même.

Et, se levant, elle se mit à crier :

—Henriette!... me voilà!... Moi, ta soeur ! M'entends-tu... Henriette... m'entends-tu ?

—Que'st-ce que vous faites là ? s'écria la Frochard, saisissant l'aveugle par le bras et la serrant avec force.

—J'appelle ma soeur, madame ; si elle est par ici, elle entendra ma voix... Elle viendra!... Elle viendra...

—Taisez-vous, dit la mendiante, vous allez assembler autour de nous un tas d'monde et on nous prendra pour des folles... D'ailleurs c'est défendu de crier dans les rues ; les agents vous ont bientôt fait de coffrer les braillards... Et puis, j'veux pas me compromettre... J'ai ma dignité, moi ! faut pas qu'on y touche...

Et obligeant de nouveau, l'aveugle à s'asseoir :

—Vous allez rester sur ce banc, fit-elle sèchement, et c'est moi qui irai au bureau...

—Laissez-moi vous accompagner, madame.

—Non.

—Cependant c'est à moi de m'informer.

—Je veux que vous restiez là ! Vous êtes trop agitée. Vous n'pourriez pas expliquer vot' affaire.

Et, sans plus attendre la Frochard se retira laissant l'aveugle en proie au désespoir.

Louise l'entendit s'éloigner et elle dut se résigner à attendre son retour.

La mendiante eût bien voulu trainer "son aveugle" après elle, dans la tournée qu'elle allait opérer tout autour de la place ; l'exhibition de cette malheureuse enfant, vêtue de haillons et dont les yeux rougis par les larmes témoignaient d'une profonde misère et d'une bien réelle souffrance eût certainement apitoyé les âmes charitables ; mais la mégère avait pensé que Louise s'étonnerait sans doute des stations qu'elle allait faire de porte en porte, en débitant son boniment, qu'elle pourrait, alors, se révolter et se soustraire à son autorité.

Elle remettait à plus tard le véritable début de l'infortunée dans le misérable rôle qu'elle lui destinait.

Elle alla donc mendier seule, de boutique en boutique sans toutefois perdre de vue sa victime et prête à retourner auprès d'elle si quelqu'un s'en approchait.

Et elle marmottait, en tendant la main :

—Ayez pitié d'une pauvre mère de famille qu'a une fille aveugle.

Puis elle ajoutait en désignant Louise :

—Tenez, vous la voyez là-bas, elle s repose sur ce banc parce que nous avons marché d'puis ce matin, sans manger ! Ayez pitié d'elle, mes bonnes âmes charitables, et le bon Dieu vous le rendra !"

Malgré cette supplication débitée d'une voix dolente et accompagnée du jeu de physionomie traditionnel, la mendiante faisait maigre recette, et c'est à peine si elle avait récolté quelques sous lorsqu'elle se décida à revenir auprès de l'aveugle.

Elle rejoignit Louise en grommelant tout bas :

—Nous allons changer tout ça ma p'tite ; ça n'peut pas continuer de c'te façon-là. J'ai trouvé un gagne-pain, faut qu'il me rapporte.

LA PETITE AVEUGLE

I

Furieuse, l'ignoble créature aborda sa victime avec un air de dureté qui plongea Louise dans de mortelles angoisses.

La malheureuse, depuis qu'on l'avait laissée seule, était en proie aux plus douloureuses émotions.

Tout d'abord elle s'était laissée aller à croire que la Frochard reviendrait promptement et lui apporterait une bonne nouvelle.

Il lui semblait impossible qu'Henriette fût à jamais perdue pour elle, et qu'elle ne fût pas venue aux renseignements auprès de l'employé du bureau des messageries.

Mais au bout de quelques minutes d'attente Louise sentit succéder un sentiment nouveau à la vive impatience qui l'avait agité jusqu'à ce moment ; c'était une appréhension douloureuse et toujours croissante.

Elle reportait sa pensée en arrière, se retrouvait dans la maison où on l'avait recueillie et elle se demandait pourquoi la Frochard lui avait fait revêtir d'autres vêtements que les siens ; elle se rappelait avec quelle obstination elle avait insisté pour qu'elle consentit à cet échange.

Son esprit se troublait. Il lui venait des idées étranges sur le compte de la personne dont elle avait accepté l'hospitalité.

Elle en arrivait à redouter que la disparition d'Henriette ne fût que le résultat d'un crime, et elle tombait ainsi, de

UN FOYER ET DES REVENUS

pour vous dans la Floride ensoleillée



Soyez indépendant. — Possédez un verger de pamplemousses et d'orangers. — Une ferme maraîchère ou avicole. — Augmentez vos revenus.

Vous pouvez ouvrir un verger aujourd'hui d'après notre nouveau système

Exploitez une ferme fruitière de rapport sans laisser votre position actuelle — assurez votre avenir. Un paiement maintenant et quelques dollars chaque mois devraient rapporter des dividendes considérables et croissants d'année en année. Vous pouvez maintenant vous procurer le terrain qu'il vous faut en ne versant que \$1 l'acre par mois.

Un verger profitable est un placement permanent et constitue une assurance pour les vieux jours.

**LE TERRAIN VOULU
DANS L'ENDROIT VOULU
AU PRIX VOULU**

NOUS L'AVONS — FERME DE TAMPORA

Ces splendides terres sont dans les environs de Tampa, la métropole de la Floride-Sud. Ici vous trouverez le climat le plus salubre et le plus délicieux de l'Amérique du Nord et des maisons à louer d'hiver. Il y a dix ans que nous sommes ici même, aidant au développement de Hillsboro — le comté agricole par excellence de la Floride, et nous sommes encore ici prêts à vous servir et à vous aider à obtenir la ferme qu'il vous faut. Qu'il s'agisse de 10 ou de 50 acres, pour un verger, une ferme maraîchère ou avicole, ou de 80 à 540 acres pour la culture générale, nous pouvons vous la faire avoir à des paiements très faciles.

Vergers exploités pour non-résidents

Si vous désirez garder votre position actuelle pendant quelques années, nous pouvons exploiter pour vous un verger de pamplemousses et d'orangers. Quand vous serez prêt, nous défricherons votre terre, fournirons les arbres fruitiers, ferons la plantation et aurons soin de votre verger jusqu'à ce que vous soyez prêt à vous en occuper.

Nous cultivons nous-mêmes nos arbres garantis dans nos propres pépinières

Ceci assure à tout acheteur les meilleurs arbres fruitiers qui puissent se cultiver. Ceci est aussi un gage de succès pour vos vergers.

Découpez et expédiez-nous le coupon aujourd'hui et recevez notre gros livre descriptif **GRATIS!**

NORTH TAMPA LAND CO.

Suite 503, Monon Bldg., CHICAGO, ILL.

\$300 à \$500 de profit par acre

peuvent se faire en faisant la culture maraîchère. Ce n'est pas un revenu extraordinaire pour les fermiers maraîchers dans le fameux district de Tampa. Toutes les sortes de légumes y poussent. Les premières patates, les choux d'hiver, les oignons, les tomates, le céleri et nombreux autres légumes se vendent à des prix élevés durant l'hiver et au début du printemps, lorsque le nord est recouvert de glace et de neige. Les fraises, les melons et autres petits fruits rapportent aussi de gros profits.

Les volailles rapportent beaucoup d'argent

Le comté Hillsboro est sans contredit une des localités les mieux favorisées aux Etats-Unis pour l'élevage des volailles. Tampa offre un marché illimité pour les poulets, les oeufs et les canards. Les maisons à commission ici, dans la ville de Tampa, font un énorme commerce d'exportation de volailles et d'oeufs et la demande locale est aussi très forte. Ceci assure un marché comptant permanent à de bons prix.

Ecrivez pour renseignements sur la Floride ensoleillée

ÇA NE VOUS COUTE RIEN POUR NOUS LAISSER VOUS PROUVER que nous avons le terrain que vous désirez — dans la localité que vous voulez — à un prix que vous pouvez payer et aux conditions les plus faciles que vous puissiez vous imaginer. Permettez-nous de vous le démontrer.

**COUPON POUR BROCHURE
GRATIS SUR LA FLORIDE**

North Tampa Land Co.,
Suite 503, Monon Bldg., CHICAGO

Veuillez m'envoyer votre grand livre illustré "The Call of the Southland", traitant du choix des terres fruitières et à culture maraîchère aux environs de Tampa, Floride, et des renseignements sur la manière de développer un verger d'après le mode de paiements mensuels.

Nom
No de la rue
Ville
Comté

LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE,
SUR CE CONTINENT, CONSACRE
AU CINEMA

LE FILM

POIRIER, BESSETTE & CIE, édit-props
181, rue Cadieux,
Montréal

L'espérance qui l'avait soutenue jusque-là, dans un terrible désespoir et, sans tenir compte des recommandations de la Frochard, elle se mit à crier de nouveau : "Henriette. C'est moi, Louise m'entends-tu Henriette ! m'entends-tu ?

D'un bond la Frochard se trouva auprès de Louise :

— Qu'est-ce que vous avez encore à crier comme ça ? lui dit-elle en l'obligeant à se rasseoir.

Et grommelant :

— En voilà une habitude qu'elle prend là maintenant !

— C'est vous, madame, fit l'aveugle d'une voix tremblante, j'avais hâte de vous demander... d'apprendre...

— Quoi ? que j'avais pas de bonnes nouvelles ? C'était pas le peine d'être si pressée et de vous égossiller.

Cette réponse, prononcée d'une voix dure, fit tressaillir la jeune fille qui porta la main à son coeur comme pour en contenir les battements.

Elle balbutia ces quelques paroles :

— Henriette ! ma soeur n'est donc pas retournée au bureau des messageries ?

— Elle n'y a pas seulement paru, articula sèchement la mendicante.

— Oh ! madame... madame... que dites-vous là ?

— C'est-y que vous supposez que je vous en impose alors ?

Et avec aigreur :

— Si cette jeunesse avait été si pressée de...

— De me retrouver ? interrompit vivement Louise. En doutez-vous, madame ?

— Alors pourquoi qu'elle n'est pas venue aux renseignements ?...

Puis après un silence :

— A moins que...

L'aveugle avait tendu l'oreille.

— Oh ! parlez !... fit-elle... vous disiez ?...

— A moins qu'elle ne soit pas libre, pardi... Ça s'est vu, ajouta-t-elle d'un ton sec, ça se voit même souvent qu'on ne puisse pas sortir quand on veut...

— Que supposez-vous donc, madame ?

— De grâce, madame, dites toute votre pensée, fit l'aveugle en joignant les mains... Je vous en conjure !... Si vous soupçonnez quelque chose, ne me le cachez pas... Depuis hier j'ai déjà tant souffert... que je puis, désormais, tout entendre !...

Elle s'était rapprochée et ses mains cherchaient celles de la Frochard.

Elle suppliait :

— Madame, parlez... dites-moi ce que vous supposez...

— Eh ! ben, quoi ?... Si vot' soeur était prisonnière ? prononça la mendicante.

— Prisonnière ?... Pourquoi ?... Pour quel motif aurait-on arrêté Henriette ?

— Qui vous a dit qu'on l'ait arrêté ?... Ne vous rappelez-vous pas que vous m'avez dit, vous-même, quand nous vous avons rencontrée, qu'on avait enlevé vot' soeur !

— Enlevée ! s'exclama Louise, c'est vrai, il m'avait semblé... Mais je me suis souvenue, depuis, que nous ne connaissons personne à Paris, et un rapt m'a semblé impossible.

La Frochard poussa un ricanement.

— Impossible ! Pourquoi donc ? ça peut arriver à toutes les jeunes gens qui ont de beaux yeux et un joli minois !... Elle est enlevée, que je vous dis, et nous aurons du mal à la retrouver.

Louise, qui s'était contenue jusque-là, éclata tout à coup en sanglots...

A la vue des larmes qui inondaient le visage de la jeune fille, la Frochard avait fait quelques pas pour courir après les passants, et, la main tendue vers eux, elle se disait en elle-même :

— Faut profiter de ce chagrin-là !...

Puis elle répétait du ton le plus lamentable :

—Ayez pitié d'une pauvre aveugle qui n'a pas mangé de puis hier !... Regardez-la, mes bonnes âmes charitables, elle pleure ! Ayez pitié !...

Et, de sa main décharnée qu'elle savait faire trembler à volonté, elle indiquait Louise qui continuait à verser des larmes en prononçant des phrases entrecoupées de sanglots.

Mais en dépit de tout le mal qui se donnait la mégère, les eumônes étaient rares.

—Ça n' pleut pas comme grêle ! ronchonnait-elle... C'est-y pas malheureux que je ne puisse pas la trainer avec moi et y faire tendre la main !...

Puis, grimaçant ce sourire froid qui d'ordinaire plissait ses lèvres et ridait ses joues, lorsqu'elle méditait quelque combinaison diabolique :

—Ça n'pourra pas durer comme ça, la belle !... Je vas casser les vitres en rentrant et je te jure que tu travailleras comme y faut, l'aveugle !

Tout en maugréant contre la malchance, la mendiante était revenue s'asseoir sur le banc pour compter la recette.

—Douze sous, trois deniers ! C'est pas payé pour des larmes d'c'tte qualité-là ! marmottait-elle, sans s'occuper du voisinage de Louise.

Celle-ci s'était arrêtée de pleurer.

—Vous me parlez, madame ? interrogea-t-elle, supposant que la phrase prononcée lui avait été adressée.

—Je dis... que voilà l'heure de manger... et que je n'ai pas compte d'argent !

—Ne vous inquiétez pas de moi, madame, dit la jeune fille, je n'ai pas faim.

—Tant mieux pour vous, riposta la mégère ; mais moi, j'ai l'estomac dans les talons !... Sans compter que nous n'avons pas fini de circuler...

Louise avait craint le contraire.

Elle poussa un soupir de soulagement en entendant qu'on allait poursuivre les recherches.

—Où irons-nous, madame ? demanda-t-elle avec anxiété... Si Henriette n'est pas encore venue au bureau du coche, elle pourra peut-être faire cette démarche plus tard... dans la journée... Ne pensez-vous pas qu'il serait prudent... de ne pas nous éloigner de cette place ?... Oh ! je passerais bien toute la journée sur ce banc à l'attendre.

—Oui-dà ! s'exclama la Frochard... Faut pas compter là-dessus... sur ce banc !... Moi, faut que je grouille !... En voilà une idée, continua-t-elle en se levant... sur ce banc !... comme si nous n'avions pas autre chose à faire !

Puis sans ménagement :

—Si vot' soeur n'est pas venue, acheva-t-elle, c'est qu'elle ne peut pas sortir, pardié... Elle n'est pas libre, quoi ! ça va de soi...

—Que dites-vous là ?

—Je dis ce que je pense !... Et j'ajoute... que je ne veux pas perdre mon temps !

Elle avait obligé l'aveugle à se lever, et, la prenant par le bras, elle l'emmena, tout en continuant à marmoter :

—Rester là ? comme si je n'avais pas autre chose à faire... et comme si les alouettes étaient en train de rôti, pour venir ensuite nous inviter à souper !

Louise continuait de pleurer silencieusement, trainée au bras de la Frochard, par les rues, les avenues, les places, les carrefours.

Elle n'eût eu garde, après les manifestations de mauvaise humeur de sa compagne, de se plaindre de la fatigue qui commençait à envahir ses jambes si peu habituées à des marches forcées.

Ces interminables marches étaient interrompues par de fréquentes haltes.

Et Louise entendait de nouveau la vieille femme marmoter quelque chose qui ressemblait à une prière...

Le jour commençait à baisser...

Le Samedi

magazine hebdomadaire illustré,
humoristique et sentimental

10 cents l'exemplaire

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au Samedi.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. Poirier, Bessette & Cie., 131, rue Cadieux, Montréal

LA REVUE POPULAIRE

Magazine mensuel illustré — 15 cents l'exemplaire

MAGAZINE DE FAMILLE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. Poirier, Bessette & Cie., 131, rue Cadieux, Montréal

LE FILM

Journal officiel des grandes compagnies de cinéma

15 c. L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESETTE & C^{ie}, 131 rue Cadieux, MONTREAL

BOVRIL

prévient cette sensation de faiblesse

Toilet Laundries

La Toilet Laundries est sans contredit le meilleur établissement de la ville pour **LE**

NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE.

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfaction à sa nombreuse clientèle comme la Toilet Laundries. On fait également la

TEINTURERIE des HABITS et TOILETTES

et ce département est un des meilleurs de Montréal. Ecrivez ou téléphonez maintenant.

TOILET LAUNDRIES Limited

Uptown 7640.

Beauté de la Poitrine

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES
ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY

en 30 jours

Le Traitement Denise Roy développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable et durable, sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la Santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix du Traitement Denise Roy, de 30 jours, au comptant \$1

Mme DENISE ROY, département 1, Boîte postale 2740, Montréal.
Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Toutes correspondances strictement confidentielle.



Véritable Protecteur de la Beauté
de la Femme—Le

LAIT DES DAMES ROMAINES

devrait être sur la table de toilette de toute femme soucieuse de sa beauté. Il rehausse la blancheur et la finesse de la peau, éclaircit le teint, empêche et fait disparaître: Rougeurs, Boutons, Dardres, Points Noirs, etc. Préviennent les rides.

En vente partout, Rose ou blanc, 50c
60c par la malle

EXIGEZ LE NOUVEL EMPAQUETAGE

Envoyez 10c pour Echantillon généreux

COOPER & Co., CH. 104, 55, RUE DES COMMISSAIRES, O., MONTREAL

Un brouillard humide, pénétrant, faisait frissonner la jeune fille sous la jupe d'étoffe légère dont elle était revêtue.

Le pavé, qui devenait visqueux et glissant, obligeait l'aveugle à se cramponner au bras de son guide.

La Frochard, depuis longtemps, ne s'occupait plus de celle qu'elle entraînait maintenant avec précipitation.

Elle paraissait avoir hâte d'arriver.

Tout à coup, elle lâcha le bras de Louise, en disant d'un ton sec :

—Faut m'attendre ici... sans bouger !

Et l'aveugle l'entendit prononcer, en s'éloignant :

—“ Me voici, mon chérubin...”

Et le colloque suivant s'était engagé entre la mère et son fils préféré :

—Eh bien ! la mère, la recette a-t-elle été bonne aujourd'hui ?...

—Pas grasse ! mon chérubin ; ça n'a pas donné fort !

—Alors à quoi est-elle bonne cette petite ?

Louise n'entendit pas la fin de la phrase. Elle comprit toutefois que la femme qui l'accompagnait avait dû imposer silence à son interlocuteur.

Au bout d'un instant elle se sentit, de nouveau, saisir par le bras.

Cette fois on l'entraînait dans une autre direction.

Et la Frochard lui parut être sous l'influence d'une grande agitation, car elle grommelait, de nouveau :

—Nous allons changer de système !

Ce fut dans la pensée que la phrase qu'elle venait d'entendre se rapportait aux recherches à faire encore pour retrouver Henriette, que la jeune fille se hasarda à dire :

—Vous allez donc essayer... d'un autre moyen, Madame ?

—Ah ! mais oui, ma p'tite !

—Si vous croyez que cela vaudra mieux que de continuer...

—Continueur ? glapit la mégère... Alors je n'aurais plus qu'à entrer tout de suite au dépôt de mendicité !

Louise, à ces mots, ne put retenir un mouvement de surprise et d'effroi.

Que signifiaient ces paroles ?

En y réfléchissant, elle crut y voir un reproche à son adresse pour le temps qu'elle faisait perdre à son guide, dans le but de retrouver la compagne disparue.

—Soyez persuadée, Madame, reprit-elle après un instant de silence, que ma soeur vous prouvera sa reconnaissance, et qu'elle saura reconnaître...

—Ah ! c'est donc ça que vous avez trouvé toute seule !... Une récompense honnête, pas vrai ? Comme quand on rapporte un caniche perdu ?

—Oh ! Madame, bégaya l'aveugle, je n'ai pas voulu vous offenser ! En vous parlant de reconnaissance qu'aurait ma soeur pour vous qui m'avez recueillie... j'espérais...

—Et moi je veux autre chose que des promesses !

La Frochard avait été, en commençant sur son ton aigre, sur le point de brusquer la situation.

Furieuse de n'avoir pu apporter à Jacques la somme d'au moins qu'elle avait espéré récolter en exploitant l'infirmité de Louise, elle avait été sur le point de lui déclarer avec cynisme quel genre de service elle entendait lui imposer à l'avenir.

Mais elle réfléchit que l'explosion de sa colère serait une imprudence qui pourrait tourner à mal.

Il suffisait, en effet, pour cela, que l'aveugle révoltée se mit à crier, à implorer le secours des passants pour qu'on l'arrachât de ses mains.

Elle se résigna donc à se contraindre, momentanément du moins.

Et, sans répondre à la dernière phrase de l'aveugle, elle continua à marcher plus vivement encore. Louise haletait à la suivre.

Les rues qu'on traversait devenaient de plus en plus boueuses...

L'aveugle reconnut l'air nauséabond qu'elle avait respiré, le matin, lorsqu'elle s'était mise en route, au bras de la Frochard.

Et la pensée lui vint qu'on la ramenait au logis où elle avait reçu, la veille, une si triste hospitalité.

Si cela était, il lui faudrait donc renoncer à l'espoir de retrouver Henriette ce jour-là ?

Il lui faudrait passer encore une nuit loin de sa soeur qu'elle n'avait jamais quittée depuis son enfance ?

Cette idée la torturait, et de sa voix tremblante :

— Où allons-nous, maintenant, Madame ? demanda-t-elle. ... Dans quel quartier espérez-vous que nous pourrions retrouver.

— Retrouver quoi ? riposta la mendicante avec emportement. ...

... Vous ne supposez pas que j'vas trotter... comme une gazelle pour vous faire plaisir ?

— Cependant, Madame. ...

— Faudrait encore marcher, n'est-ce pas ?

Si vos quinquets n'étaient pas éteints, vous verriez qu'y fait noir comme chez le diable !

Et puis, une femme comme il faut ne trotte pas dans les rues pendant la nuit !

Et, se redressant, elle ajouta :

— Nous retournons dans mes appartements, si ça vous contrarie, j'en suis fâchée pour vous, mais nous y retournerons tout de même !

Louise tressaillit douloureusement.

Et comme si la mégère eût voulu donner raison aux alarmes de la malheureuse créature, elle interrompit le silence par ces mots pleins de menace :

— Nous aurons à causer tout à l'heure, mam'zelle ! Faut vous préparer à écouter docilement ce que j'ai à vous dire !

Puis, avant que l'aveugle eût eu le temps de formuler une réponse, la Frochard ajouta :

— Voilà l'avorton ! Je l'y conseille d'avoir usé sa pierre à repasser, ou sinon y pleuvra des gifles, ce soir !

Elle s'interrompit pour crier au rémouleur qui arrivait, en même temps qu'elle à la porte du taudis :

— Y a-t-il gros dans ta poche, l'honnête homme ?

Dis-moi tout de suite quoi t'as gagné ! Mam'zelle n'est pas de trop... tu peux roucouler !...

Silencieusement Pierre avait rendu une poignée de monnaie à sa mère, et Louise entendit que celle-ci comptait les pièces, tout en pénétrant dans la mesure.

Le rémouleur avait profité de ce moment pour s'approcher de l'aveugle dont il avait remarqué le trouble.

Et timidement il allait adresser quelques mots à sa "protégée", lorsque, du seuil du taudis, la Frochard s'écria :

— Hé ! l'avorton... offre ton aile à la colombe, pour l'aider à monter au perchoir !

II

Sur l'ordre de sa mère, le rémouleur avait pris, en tremblant, la main de l'aveugle et disait doucement :

— Vous êtes bien fatiguée, mam'zelle. Il faut vous reposer un peu avant de souper !

— Oh ! je n'ai pas faim ! dit Louise en suivant son guide qui lui fit monter les deux marches usées qui séparaient le seuil de la mesure du pavé de la rue.

L'arrivée de Pierre fut un soulagement pour le cœur de la jeune fille.

Après cette journée stérile, au bout de laquelle la désespoir était venu remplacer ses espérances déçues, la pauvre Louise avait gardé le souvenir de l'homme qui, l'ayant arrachée à un danger de mort, avait eu pour elle de douces et consolantes paroles.

(A suivre)

Bonne nouvelle pour les Canadiens-français

LE SPECIALISTE D'HYGIENE SPROULE

Le grand spécialiste du catarrhe explique

SA METHODE DE TRAITEMENT



UN SPECIALISTE ANGLAIS

Gradué en médecine et chirurgie de l'Université de Dublin, ancien chirurgien du service des postes de la marine royale britannique.

Traitement domestique du Catarrhe

Il y a trente-cinq ans un jeune chirurgien au service naval de la marine Royale anglaise étudia ses amis en quittant soudainement le service pour se livrer à la pratique privée. Ce chirurgien est maintenant connu comme le spécialiste Sproule contre le Catarrhe. Son cerveau subtil eut vite fait de découvrir dans le nouveau mal le Catarrhe, un sujet qui méritait étude. Lui, et ses assistants, ont étudié la nature du Catarrhe et son traitement depuis de nombreuses années.

Comme l'avait prévu le spécialiste Sproule, le Catarrhe se répandit avec rapidité. Il y a quarante ans, le Catarrhe était pratiquement inconnu. Aujourd'hui, ni âge, ni sexe n'est exempt, ni climat, ni localité ne peut l'éviter.

Le spécialiste Sproule contre le Catarrhe, le premier à faire une spécialité du Catarrhe, a une méthode scientifique domestique qui consiste en un traitement individuel, constitutionnel, avec en plus, des conseils personnels précieux sur la vie saine. Les résultats furent tels que plusieurs centaines de Canadiens-français dans toutes les provinces bénéficièrent le jour où ils ont entendu parler de la méthode par un ami ou les journaux. Il y a quinze, vingt ou trente ans.

Le Catarrhe est une maladie de la membrane muqueuse et devrait se traiter par le sang et par des remèdes préparés pour chaque cas. La méthode de traitement du spécialiste Sproule est établie pour dégager la tête, arrêter les crachements et grâillonements, adoucir l'haleine et restaurer l'ouïe.

Elle purifie et enrichit le sang. Elle raffermie et tonifie tout l'organisme. Elle confère une vie, une énergie et une ambition nouvelles. Les fardeaux de la vie sont allégés. Le travail devient un plaisir. L'homme ou la femme se sentent refaits. Le nom du spécialiste Sproule est révéré comme celui d'un bienfaiteur dans un nombre incalculable de foyers au Canada et aux Etats-Unis. Si vous avez quelques symptômes du Catarrhe, le spécialiste vous invite vivement à écrire et à parler de votre cas, ça ne vous coûtera rien. Vous recevrez un

CONSEIL MEDICAL GRATUIT

Il diagnostiquera votre cas gratuitement et vous dira ce que vous devez faire pour vous guérir. Ne tardez pas. Dans ces cas tous les moments sont précieux. Ne vous négligez pas vous-même. Surtout ne vous servez pas d'un traitement faux. Répondez aux questions ci-dessous aujourd'hui et envoyez votre lettre.

CATARRHE DE LA TETE ET DE LA GORGE

La forme la plus répandue du catarrhe résulte des rhumes négligés.

1. Votre nez coule-t-il ?
2. Éternuez-vous souvent ?
3. Des croûtes se forment-elles dans vos narines ?
4. Avez-vous des douleurs au-dessus des yeux ?
5. Avez-vous le nez bouché ?
6. Vos yeux pleurent-ils ?
7. Avez-vous des douleurs au front ?
8. Votre sens olfactif s'émousse-t-il ?
9. Votre entendement commence-t-il à faiblir ?
10. Avez-vous des bourdonnements dans les oreilles ?

Répondez aux questions oui ou non, écrivez votre nom au complet et votre adresse soigneusement sur les lignes pointillées, découpez et envoyez au SPECIALISTE DU CATARRHE SPROULE, 409 Trade Building, Boston. Ecrivez dès aujourd'hui, en français ou en anglais.

Quand le catarrhe de la tête et de la gorge n'est pas arrêté, il peut s'étendre.

1. Y a-t-il écoulement dans l'arrière-gorge ?
2. Expectorez-vous du phlegme le matin ?
3. Rejetez-vous de la matière écumeuse ?
4. Votre voix est-elle rude et enrouée ?
5. Avez-vous une toux sèche et saccadée ?
6. Sentez-vous de l'obstruction à l'intérieur de vous-même ?
7. Toussez-vous plus le matin et le soir ?
8. Votre respiration est-elle trop rapide ?
9. Prenez-vous facilement le rhume ?
10. Vous sentez-vous fatigué en vous levant ?

Nom au complet

Adresse



Les cancans DU "Samedi"



AVIS. — Nous recevons les cancans de partout, mais nous nous réservons le droit de ne pas publier ceux qui seraient contre la morale ou nuiraient à la réputation des gens. Les personnes envoyant des cancans de différents endroits doivent mettre chaque endroit sur une feuille **SEPARÉE**. Adressez comme suit: "Le Samedi", 131, rue Cadieux, Montréal, Canada (Département spécial).

MONTREAL — BLVD ST-DENIS
Evangeline P., tu engraisse toujours! Tu n'es pas découragée?

On peut dire que René T. aime sa chère petite Irène.

Aurore B. vit de ses rentes maintenant.

POINTE ST-CHARLES

Eva M., les veufs ne veulent pas de toi, plante-toi pour les vieux garçons enragés.

Antoinette C. et Roméo G. s'aiment en silence et s'adorent en secret.

On annonce pour le 30 février le mariage de Noëlla M. à O. D. L'heureux couple partira pour un voyage à l'île Ste-Hélène.

SAINT-HENRI

Laurent B., avec qui étais-tu au coin de la rue le soir du 18.

On dit qu'Eugène se marie; je ne sais pas si B. va être poignée.

Bébé D., il y en a une qui te trouve de son goût avec ton petit prince.

Roméo G., prends garde, un de tes amis a les yeux sur ta blonde.

Fernande B., est-ce vrai que tu as marié de 30 livres depuis que Tit-Bert t'a laissée?

Lionel B. se croit un phénomène depuis que son nom a paru dans *La Presse*. Pour compléter ta popularité te voilà dans *Le Samedi*.

NOTRE-DAME DE GRACE

Gabrielle L., fais-toi donc maigrir les pattes tu auras peut-être plus de chance à courir après les garçons.

On annonce le mariage de Fernande P. avec Rodolphe P. pour le 32 novembre.

Alma L., comment vont les amours avec Adrien D.

Antoine D., comment aimes-tu ça manger de l'avoine? Tu as l'air à prendre bien ça.

René A., tu as l'air d'un petit sport à ponneaux.

SAINT-HUBERT

Catherine L., je crois que l'on va être obligé de te faire venir un cavalier de chez Eaton.

Régina L., prends courage, la mère des garçons n'est pas morte.

VILLE ST-PIERRE

Antoinette D., tu peux perdre espérance pour M. P. car il se fiche de toi.

A qui Freddy?

Aurore S., quelle est la demoiselle du central qui t'appelle si souvent?

L'ASSOMPTION

Elisabeth P. a bien peur de perdre Albeny.

Wilfrid A., chacun son tour la galette au beurre.

Martine A., quand ton manteau brun aura des petits garde le plus blond pour Paul B.

Blanche R. se peigne avec une toque; elle a fini de grandir.

Philippe P. et Eddy L., avez-vous fait un bon voyage?

Rita B. se tortille comme une anguille le dimanche soir.

Gabrielle S., laisse donc le petit écolier tranquille.

Elisabeth P., je crois que tu as une rivale en Rita B.

Marguerite O., avec qui sors-tu depuis que tes deux cousines n'y sont plus?

Albert, remue-toi ou bien je vais te donner une poussee.

C. Auguste A. a mal au bloc.

Gaston, Wilfrid, C. E., Rémi et Arthur il faut que vous m'écriviez de ce temps-ci.

Emmanuel P., pourquoi ne vas-tu plus au restaurant d'en bas, le haut et le bas du village ne s'accordent pas, c'est la raison, hein?

Alice C., prends garde il y en a une qui te fait manger de l'avoine.

ST-EUSTACHE

Elvina, Antoinette, Léontine B., ne courez pas tant après les garçons!

Bernadette F. est tellement contente d'avoir un manteau neuf qu'elle se croit la maîtresse de St-Eustache.

Isabelle L., tu es trop âgée pour mettre une tourmaline; va mettre ta capine.

Yvonne G., tu cours trop après les garçons, c'est pour ça que tu es si maigre!

Elzéar C., on dit que tu étais bien à la soirée d'Emile L.?

Lucienne C. ne peut pas flirter de ce temps-ci. Quel malheur!

N. S. marche comme une petite marionnette.

Lela St-L. dit que si Garçon R. ne l'avait pas laissée elle n'aurait pas tant de trouble.

Gaëtan L., maintenant tu fais ton petit bourgeois.

Ubaldo L. perd ses blondes; il ne sait plus où se brancher.

Yvonne G., tu dois coiffer sainte Catherine, cette année.

LAPRAIRIE

Lucia L. dit qu'elle peut se passer d'Armand P., il y en a d'autres qui l'aiment.

Alexandrine R., est-ce vrai que tu as peur que les jeunes filles de Laprairie te ravissent ton cher Emery F.?

Irène L. se lamente et pleure; elle dit que les froids de l'hiver arrivent et qu'elle n'est pas encore mariée. Voyons, Albéric, plante-toi!

Florida M. aime tellement à courir après les garçons qu'elle ne sait plus quel côté prendre, le soir.

Blanche E., as-tu reçu ta boîte de mentheries?

Aldée C. est fâchée contre Laurianna F. à cause qu'elle lui a refusé le voyage de la côte Ste-Catherine, un dimanche après-midi.

BEAUHARNOIS

Florence A., si M. revenait avec un diamant, tu le recevrais bien encore?

Anita L., à quand ton mariage avec Dumbard H., tu m'inviieras?

Léonilda F. n'est plus capable de se trouver de garçons à Verdun, elle est obligée de prendre ceux de la campagne.

Marie-Louise B. s'est achetée un manteau très pâle pour paraître de loin et pour trouver à se marier.

Marie-Louise M., tu es aussi bien de sortir avec Albert B. parce que tu es certaine de ne jamais t'en trouver d'autres.

Léontine F. a l'air à aimer beaucoup les garçons; mais rallonge tes robes car ils te prendront pour une enfant d'école.

Enlisse D., comment aimes-tu cela faire le poisson de Lucienne M.?

Hector C., que fais-tu on ne te voit que rarement avec Irène L.?

Laurette F., est-ce du vinaigre de toilette ou du jus de betteraves que tu emploies pour tes belles joues rouges?

Marie-Anne F., quand ton manteau aura des petits tu m'en garderas un?

Eveline M., dépêche-toi à te marier.

Léonilda F. fait le tour du parc pour rencontrer les garçons.

"Tit-Loup A., de Melocheville, depuis qu'Arthur T. t'a laissée elle a écrit chez Eaton pour avoir un cavalier. Ils lui ont envoyé un en papier, ça ne fait pas l'affaire.

Pourquoi tant de jeunes gens se rendent-ils au train, le soir?

Pauvre Ida B., crois-tu que l'on ne s'aperçoit pas que tu aimes Adjutor St-D.?

Madeleine D., tu t'ennuies, c'est malheureux; mais ne pleure pas.

Crois-tu, Florida C., que l'on ne t'a pas vu, l'autre soir, avec ce jeune garçon? Mais il est gentil.

LA TUQUE

Géraldine L., lorsque ton manteau aura des petits tu m'en garderas un.

QUEBEC

Henri L., si ton chapeau brun rapporte, j'en retiens un.

Lucien J., pour qui arpentent-tu dans St-Sauveur?

Edgar D., ta présence rehausse le set; je t'en prie, ne les laisses pas.

Irep., pourquoi n'es-tu pas capable de te garder de blondes?

Lucien B., ne regarde pas tant les jeunes filles, elles ne veulent pas de toi.

Jean D., où donc es-tu?

On annonce le mariage de Marie-Ange P. avec Wilfrid P. pour le 35 août.

Bertha L., Blanche T., Noëlla G. et Marie-Ange P. peuvent passer leurs soirées sur la rue St-Valier afin de se trouver des cavaliers. Bonne chance.

ST-SAUVEUR

Charles B. et Georges M., avez-vous hâte à cet hiver pour aller à une partie de raquettes, comme l'en dernier?

ST-ROCH

J.-L. H., ton chapeau est-il direct de New-York?

B.-L. H., quand pourrais-tu te posséder pour fox-trotter?

Dédé, est-ce l'ennemi qui te fait maigrir?

Emmercienne G., à quand ton mariage?

Jol. C., à qui les belles jambes?

Albert G. remporte sur la mascotte pour ses beaux yeux noirs.

Jol. B., où donc es-tu?

LIMOULOU

Depuis que Marguerite S. sort avec Donat G. elle aime tellement à Fox-trotter qu'elle en maigrit.

Alfred V., combien as-tu passé de jeunes filles depuis que tu fais ton homme?

ST-HENRI DE LEVIS

Emilia B. aime beaucoup Ernest T. S. L., n'enfonces pas tant ton chapeau afin qu'on te voit les yeux.

Albertine L. voudrait bien se faire un ami.

Roméo L., tâche de t'acheter une paire de bottines, la saison des souliers est finie.

Ephrem B. a la tête que sur un bord.

CHICOUTIMI

Laurette P., ton chapeau avec duvet blanc et ta rose rouge semblent fatigués; veux-tu les faire reposer?

Alida B. est toujours à la recherche d'un amoureux; elle ne se lasse de se promener.

Henri M. est un beau grand garçon brun.

Ti-Thur, est-ce vrai que tu n'aimes plus les jeunes filles?

Alida B. a envoyé une commande à Montréal pour avoir une petite jupe très courte.

Annette, pourquoi n'es-tu pas aussi enjouée que M.-J. N.?

Julia S., avec ta belle mine tu n'as pas besoin de chercher à te marier.

Marie-Louise G., est-ce l'amour qui t'empêche de grandir?

Jeannot se cherche une amie.

Hervé L., attends que le mariage soit à 25 cents pour se marier.

Stanislas G., comment trouves-tu l'avoine que Pitou B. te fait manger? Excellente, n'est-ce pas, mais difficile à digérer!

Les amours d'Yvonne T. et de Petit T. sont ca-ca-cassés et elles sont re-re-reprises avec Alice S., pour ne plus jamais re-re-reconnaître.

Blanche P. et Antoinette P., deux petites difficiles: elles souhaitent des commis de banque. Jeunes gens, plantez-vous donc.

Hélène S. et Urick St-P. ont lancé des invitations pour leur mariage le 54 oct.; il y aura au moins des tartes, des sardines, des croûtes et heureux les invités s'ils ne changent pas d'idée.

Jean-Joseph P. a fait des cadeaux; ça lui a coûté 90 cents.

Une généreuse récompense sera donnée à ceux ou à celles qui diront le prix du chapeau rouge à Déla M.

Marie-Jeanne G., es-tu en discorde avec ton Bébé P., il ne vient plus aussi souvent que d'habitude.

Théo. B., tu es un beau petit garçon; je connais plusieurs jeunes filles qui voudraient sortir avec toi; tu es trop indépendant, c'est pour cela qu'elle ne te font pas de l'œil.

Eugénie T. aime tellement les garçons que lorsqu'elle passe dans la rue elle a le cœur comme un pétard.

Léonard S. est à la veille d'emporter sa paillasson pour veiller plus tard chez Bertha B.

Charles Q., si cela continue tu vas payer cher pour tes taxes de vieux garçons, car plus on est vieux plus ça coûte cher.

Julia L., le toupet te retrousses quand tu penses que tu ne trouves pas à te marier.

Alma D. s'est fait un nouveau cavalier; nous lui souhaitons de se marier.

Marie-Louise D. a toujours deux aides de camp avec elles; c'est parce qu'elle a peur que les garçons l'accrochent.

Blanche G. et Antoinette B., aimez-vous bien cela aller voir les comités de banque?

Adjutor D., tu vas reprendre ta canne bien vite car les chemins commencent à être vilains.

Yvonne G., cela a l'air à te faire de la peine quand tu vois passer Eugène L.

Jeanette B. a beaucoup de vogue avec les garçons de Jonquière.

STE-ANNE DE CHICOUTIMI

Glauber S. est le plus populaire de Ste-Anne.

Alice C. se recommande au *Samedi* pour avoir un autre ami que Bébé G.

Bébé B. dit que Bernadette T. est toute petite mais qu'elle aime bien quand même.

M.-A. M., pourquoi es-tu toujours si maigre?

Tit-N'Homme B., à quand ton mariage avec ta belle blanche noire?

Marie, du troisième rang, à qui le beau pétard blanc?

Simone L. et Juliette P. sont deux petits pétards indépendants.

Simone J., les amours avec B. J. me rappellent l'automne: trois jours de beau temps et trois jours d'orages.

Georges D., rame pas tant quand tu marches.

Julie S., à quand ton mariage avec H. B.?

Ros. G., ça te sert à rien de courir Bébé B., il en a cinquante.

Lucie-Anna et Rose-Alba T., qu'êtes-vous allés faire à Jonquière?

Cécile T., belle grosse bacaise.

Charles-E. T., Léon-G. S. et Antonio L., trois beaux garçons.

Lucie B. a toujours l'humeur égale: toujours de mauvaise humeur.

M.-L. G., aimes-tu bien encore Bébé?

B. B., où prends-tu cette belle couleur?

Ovide T., comme elle t'aime ta Laure!

Fais attention, je puis bien te l'ôter.

George G., tu fais des beaux yeux à Regina G.

René T., tu as le nez comme un perroquet, c'est peut-être la vieillesse qui te cause cela.

Ant. C., tu as un beau cheval et une belle voiture mais ce n'est pas avec cela que tu charmeras les jeunes filles.

Julius-Emile B., que vas-tu faire à St-Honoré?

Annette G., tu es bien changée depuis quelque temps.

Roland D., tu sors avec une belle petite fille, tâche de la garder car elle me tente beaucoup; je crois qu'elle se nomme Jeanette.

Gustave G., tu es comme comme un pic-bou.

Albert B., se croit bien fort, il a des bons bras mais il n'a pas de jambes ni poigne.

Rose-G. C., le plus beau pétard après Lucile T.

R.-A. T., comment vont tes amours avec ton petit monsieur de Chicoutimi?

Lionel G. se recommande au *Samedi* pour se trouver une amie.

Yvonne Y., à qui donneras-tu tes belles jupes roses à présent que Léopold G. trouve les chemins trop vilains pour te rendre visite?

William G., qu'as-tu donc on ne te voit plus sortir avec les jeunes filles?

Joseph B., on ne te voit pas sortir avec les jeunes filles, as-tu dessein de rester célibataire?

Eugène D., à quand ton mariage avec Pétroline S.?

René M., recommence à faire sa jeunesse. Avis aux petites filles de l'arrêter.

Léon-George G., quand ta petite moustache aura des petits tu m'en garderas un.

Simone T., quand auras-tu fini de courir Simon G.?

Flora G., belle enfant!

Camille B., elle est gentille ta grosse Julia. Comme tu parais l'aimer!

Gracia D. et Simone D., pourquoi aimez-vous à l'arrivée du train si souvent. Que cherchez-vous donc: un mari peut-être?

Simon G. et Albert G., les plus beaux garçons du village.

Rolande G., belle petite!

Juliette P., la plus petite biche du village.

Joséphine G. se recommande au *Samedi* pour avoir un cavalier.

Emilienne A., le plus beau pétard du milieu du village.

George B., le plus indépendant du village.

Philippe G., tu dois peser 300 livres au moins! Que manges-tu, des pommes?

Laure F., tu sais que la poudre a baissé de 2 cents; dépêche-toi de t'en précautionner pour l'hiver.

Yvonne F. a pris une agence de poudres, comme cela elle va pouvoir se fourrir au prix du gros.

Rose-Anna G. et Hermine G., où prenez-vous vos chapeaux?

Quel gentil couple ai-je rencontré jeudi trois semaines. Serait-ce Lucie B. et Georges B.?

Une récompense de 15 cents à celui qui trouvera une blonde à Gesonne T.

Alice D., à quand le mariage avec ton voyageur de Montréal? Mes félicitations.

Juliette P., tu es une charmante brune aux petites fesses et aux oreilles molles.

Adam D. aime tant le one step et le fox-trot qu'il saute dans ses tablettes.

Jolette P., quand vas-tu ôter ta jupe collée?

Simonne T. trouve qu'elle a les pattes assez grosses mais pas assez longues pour pouvoir rejoindre un notaire.

Patrick D., à qui la belle moustache? Albert G., dépêche-toi à te marier on commence à voir ton toupet à travers ton chapeau.

Ludger D., te rappelles-tu ta descente à pieds le soir qu'il pleuvait, le printemps dernier, avec le berlot de François? Hélène M., à qui le beau pétard... à Bébé G.?

Clodia G. se mord les pouces en disant: "Que c'est donc difficile de se trouver un mari!"

Estelle D., tu as maigri depuis qu'Alphonse L. t'a abandonnée; tu feras mieux de manger l'avoine qu'il t'a donnée.

René T., tu ne t'aperçois pas qu'il y a une jeune fille... qui te fait des beaux yeux? Tâche donc de la regarder!

Rose-Alice D., à qui la belle grande brune?

Annette G. se mord les pouces en disant: "Que c'est donc difficile de se trouver un cavalier!"

CHICOUTIMI-OUEST

Raoul F., ne cours donc pas Jeannette O., elle se sauve tous les soirs pour ne pas te rencontrer.

Jeannette D., es-tu venue au monde dans l'année de la grande noieure?

Yvonne F., comment vont tes amours avec Albert C.? Il est si beau que ça doit aller à la perfection.

Jeannette D., à quand ton mariage avec ton petit Raoul? Tu m'inviteras.

Juliette G., qu'as-tu fait d'Adjutor G., serait-il à l'herbe pour une couple de mois?

Lauretta G. est presque affolée du petit G. parce qu'il a une auto. Mes sympathies.

Jeanne S., comment vont tes amours avec William F.? J'ai entendu dire que ça pliait. Prenez garde de casser.

Hélène L. et Cécile L., quand vous aurez besoin de garçons adressez-vous chez G. et Frères; ils vous en feront venir chacun un.

Lucie St-M., à quand ton mariage avec celui qui doit venir? Tu m'avertiras.

Rose-Anna G., oh! la belle petite fille! Si j'étais près d'elle je la croquerai!

ST-HENRI DE CHICOUTIMI

Alphonse L., fais attention à ta petite brune, Rose-Aimée L., car il n'y a pas que toi qui l'aime!

Antoine C., comment vont tes amours avec Marie-Blanche L.?

Lionel D. a commencé son million pour son mariage avec Alma S. Il finira en l'année 1997.

Marie G., Marie D., Albiane D., dépêchez-vous de vous marier!

Rosane S., à qui la belle grande brune?

Albert B., comment as-tu payé ton capot neuf? Denise B. et Estelle B., deux gentilles blondes aux yeux bleus.

Geo. G., quelle malchance, tu es né pour rester dans la vaillante armée des vieux garçons.

Juliette V., où prends-tu tes grands mots? Est-ce dans un almanach?

Jos. B., joli garçon, mais pas beau chapeau.

ST-HONORE DE CHICOUTIMI

Georges F., prétend avoir une grande influence sur les jeunes filles mais malheureusement personne en a d'indigestion.

Tit-Bé C., tâche de ne pas emporter le baril de farine quand tu descends au village.

Albiane D., vis-tu dans l'espérance de te marier, un jour?

Jeannette T. aime bien la visite de Raoul G.

PORT ARNAUL — CHICOUTIMI

Blanche M., à qui les belles grosses jambes? C'est à Octave R. qui les aime bien.

ST-FELICIEN

Henri M., c'est la dernière année que ta petite Jeanne D. va à la classe. Attends encore.

Jules P. doit se marier prochainement avec Jeanne ou Camille.

Louis-H. P., tu n'as pas besoin d'être jaloux il y en a beaucoup comme B.

François T. nous dit qu'il va voir Blanche T. les lundis, mercredis et vendredis; il se réserve les autres soirs pour la chasse aux canards.

Albertine F., on va te laisser essouffler cette semaine.

Alfred D., depuis que tu nous a quittés pour le Lac à la Truite, tu es avantageusement remplacé auprès de ta chère A. G.

Edmond D. et Henri T. sont toujours à se chicaner pour leur grandeur.

Blanche T. attend son commercant avec patience.

Alma G., à qui la belle, à René H.?

Claire B. croit bien importante mais c'est tout le contraire.

Léonard P., comme tu as l'air à abandonner d'aller chez Eliane T.! As-tu eu ton billet d'aller et retour? Donne-nous une réponse.

Wilfrid T. lance un défi à n'importe qui pour manger une pomme.

Yvonne G., comme tu as l'air d'aller souvent dans les magasins; achètes-tu ton trousseau de noces?

Lucia L., quand on court deux lièvres à la fois on les perd tous les deux; toi,

tu en cours trois tu vas les perdre tous les trois.

Marie-Louise T. a cessé d'aller chez les syriens. Tu en prends des airs.

Alida G. a donné son nom dans le régiment des vieilles filles; c'est une bonne affaire. Qu'en pensez-vous, jeunes gens?

Louis B. voudrait se marier. Jeunes filles, qui en veut?

François T., tu n'as pas besoin de te faire mal pour essayer à faire de la peine à B. car il y a deux ou trois messieurs pour te remplacer.

Albertine, bois tu vinaigre si tu ne veux pas peser 375 livres.

Hélène G. et Wilfrid P., quand vous vous rencontrerez pourquoi ne pas vous parler.

Lucia L., donne-moi l'adresse de ton débiteur de poudre?

Yvonne G., belle poupée tu attires les regards quand, à la pluie, t'es joues se décolorent.

Bernadette G. pleure et gémît sur la perte de son ami Jules P.

Gonzague T. ne pourrait mettre son cœur dans une chaudière tant il est gros depuis que Mlle G. est partie.

Mlles Marie et Bernadette D. aimeraient bien à avoir des cavaliers, qu'ils soient bruns, blonds ou cailles.

On annonce le mariage d'Annette L. pour les premières neiges.

Yvonne G. a manqué de se noyer dans le baril de Lilsels de rose.

On annonce pour la fonte des neiges une grande partie de boxe entre Edmond T. et Jack Dempsey.

Blanche T., sers donc ta petite calotte rouge car la saison est passée.

René L. est en train de s'exercer pour remplacer Alphonse P.

Henri H., quelle réponse t'a rendue ta petite Juliette à la grande demande d'une soirée d'octobre?

Jeanne B. passe pour la plus belle fille de St-Felicien.

Blanche G. est bien volage. Avis à Jos. G., chauffeur d'auto.

Henri M., Andrien L., deux beaux frais du village.

Annette S., ne sors pas trop tard, le soir, car tu peux tomber et te dépondrer.

Yvonne G., je crois que tu fais erreur en employant le *Deus dans Un* au lieu de la poudre lilsels de Rigaud.

Qui veut de Bertha G.?

Blanche C., à qui les grosses pattes? Annette S. dit qu'elle veut se matcher.

Blanche R. veut se faire venir un cavalier de chez Eaton.

Isola D. se laisse pousser le nez pour faire un poignard.

Léon R. fait son frais depuis qu'il porte des grandes culottes.

Victor G. ne reconnaît plus personne depuis qu'il est arrivé de l'Ouest.

JONQUIERE

Albert C., à quand ton mariage? Marie-toi au plus vite, ta petite Marie-Louise n'attend que ça.

Marie-Jeanne F., quand ta calotte brune aura des petits garde-moi le plus brun.

Horace B., laisse-toi pousser un peu avant de sortir avec les jeunes filles.

Elvia B., tu n'as pas encore d'amoureux, mais tu es bien lente!

Marie et Alice G. suivent la mode; elles portent leurs robes courtes pour montrer leurs belles pattes.

Hortense, ne te fais donc pas mourir à pleurer quand Tit-Bé t'abandonne, tu le sais bien qu'il reviendra, il t'aime tant!

Alida B., si tu savais comme je t'aime.

Philomène L. se cherche un futur mais elle ne peut pas en trouver; je crois qu'elle va coiffer sainte Catherine.

Alice M., ne cours plus après J. C. il va voir Emélie B.

Anne N. et Alida L., vous êtes fines comme des mouches.

Andresia B. voudrait bien se marier mais elle ne peut pas trouver de cavalier.

TROIS-PISTOLES

Antonio M. se mord les deux pouces en disant: "Que c'est donc difficile de se trouver une blonde!"

Régina P., laisse-toi grandir avant de penser aux garçons.

Estelle B., ne te pousse pas tant pour Lemon B. il en a une autre.

Anais B., belle épinglette! Jeunes gens, achetez la poir mettre sur vos cravates.

Philippe C. demande aux marchands de gros de baisser l'eau de Floride.

Marie-Berthe D. s'ennuie beaucoup de Jos. M. Jeunes gens, consolez donc les jeunes veuves.

On dit qu'Hormisdas avait l'intention de s'acheter un aéroplane pour surveiller d'en haut ce qui se passe en ville.

Armand B., Alice B. à l'œil sur toi; coupe-toi le toupet si tu ne veux pas te le faire arracher.

Yvonne à Naz. D. se croit la plus belle et la plus fine de Trois-Pistoles.

Yvonne D., on dit que ton manteau a un collet en opessum.

Marguerite F., à qui les belles pattes?

LA MALBAIE

Rosario L. est bien indifférent, il a personne à plaire dans la Malbaie et au Cap à l'Aigle.

Marie T., à quand ton mariage avec Wilfrid E. j'ai hâte aux noces?

Richard D., pourquoi ne payes-tu pas les vus de Marie T.? Pas fin, va!

Rita B., à qui le beau petit pétard... à Louis-Joseph S., hein?

Rosa S., à qui le petit cœur?

Lorenzo D., le champion des hommes forts qui fait mourir les hommes morts.

Adjutor L. s'est mis des ressorts dans les jarrets pour faire son frais.

Albert C., voilà dix ans que tu cherches à te marier et tu n'as pas encore trouvé.

Henri C., ne frotte pas tant tes bottines pour Anita.

On annonce pour le 32 octobre le mariage d'Emma O. avec Tit-Cha G.

Laurette T., un beau pétard!

Lydie D. a été se promener au Saguenay en espérant se trouver un petit mari mais elle est revenue seule.

Joseph B., quand vas-tu ôter tes culottes peg-top et ton petit chandail rouge?

M. Jeanne V. et Régina V. sont de plus en plus jolies.

Quand Simon V. va à Chicoutimi elle arrive très chic. Aussi elle sait le fox-trot!

Emma O., tu as cru faire ta fine en laissant Pitre T. mais espérons qu'il trouvera mieux.

S. D. est revenue toute enchantée de son voyage à Chicoutimi.

Berthe D., que ton petit chapeau rouge te va bien! Tu es belle à ravir, mais nous t'en prions, baisse tes beaux yeux enjoliveurs, tu t'épargneras bien des douleurs.

Ludger B., pourquoi ne sors-tu pas avec Berthe D.? J'ai constaté que vous étiez le plus chic couple.

Thérèse M. parle souvent de Paul R. ainsi que Germaine T. Je crois qu'elles l'aiment beaucoup.

On disait que Aristide M. ne se marierait pas, mais enfin il s'est décidé.

On annonce pour le 52 novembre le mariage de Rosa avec Philippe C.

Rosa aime Philippe C. comme une puce à l'agonie.

THETFORD MINES

Laurea G. veut se marier pour ne pas payer la taxe des vieux garçons.

Léonie D., beaucoup de passants, mais peu d'amoureux.

Irène T., ne refuse pas Jules L. car tu ne pourras pas en trouver d'autres.

Adéard P. et William M., quel est le motif d'aller voir Alice et Marie-Anne tous les soirs; est-ce que vous avez peur de vous les faire voler?

Marie-Louise B. se recommande au Samedi pour avoir un cavalier.

Alphonse D., comment aimes-tu les coups d'épingles d'Yvonne J.?

Yvonne C. dit qu'elle a encore espéré pour Lucien B.

Welfie C., si tu continues à dompter des tigres tu pourras t'engager dans les cirques.

Alexandre B. aime beaucoup les jeunes filles?

Eugène G. va porter bientôt son collet de castor qu'il a emprunté de Mériilda A.

On annonce le mariage de Blanche H. pour le 12 juin 2003 avec Alphonse R. de Black Lake.

Hélène C., Yvonne F., sont deux pétards de seconde main.

Rose-Aimée V., inutile de m'aimer je ne t'aime pas.

Alma C. sort avec Antonio F. seulement depuis qu'il a une auto.

William D., ne t'excite pas tant, tu te connais.

Joseph L., à quand ton mariage avec Exilia P.?

Aimé D. dit qu'il a hâte de se trouver une jeune fille qui veuille de lui.

Antoinette H., ne cours pas tant après les garçons.

Mimi R. cherche à se marier. Plantez-vous les garçons.

Tit-Blanc L., quand vas-tu travailler?

Marie-Anna M. aime Quetton F. comme une puce à l'agonie.

Simone L., comment Doss D. et Hercules L. ont-ils trouvé ta coilerette de laine blanche que tu as empruntée pour aller entendre chanter Clément à Québec?

Blanche N., si tu ne maries pas ton vieux garçon tu retourneras tes yeux vers Thomas B. Dernière espérance.

Noëlla O., tu fais bien de garder Pit M. car si tu l'échappes tu n'en auras pas d'autres.

Géraldine H., garde donc tes bœcs pour le jour de l'an.

Rose-Aimée V. ne peut pas avoir de grand garçon, alors elle prend les mains.

Irène R., la belle aux yeux verts.

Mary L., beau pétard, n'est-ce pas?

Tit-Mé R., ne fais pas tant fâcher Virginie C. car tu sais qu'elle ne patiente pas toujours.

Lionel L. dit qu'il digère bien l'avoine que Rose-Aimée V. lui fait manger.

Antonio J., est-ce parce que ta casquette est neuve que tu n'oses pas y toucher lorsque tu sautes?

Virginie C. se mord les pouces en disant: "Que c'est donc difficile de trouver à se marier!"

Joséphine G. est une amoureuxse de 25 printemps et son cœur toque comme une patate dans une botte.

THETFORD OUEST

Almarie D., dépêche-toi à te marier.

B. B., comment ça va depuis que tu es revenu de Québec.

Arthur S., est-ce que c'est quand tu as du temps de reste que tu vas voir les jeunes filles de St-Maurice?

Paul L., prends tes précautions pour ne pas te faire geler la tête, il est mieux pour toi de te coiffer car le temps froid s'en vient.

Ludger R., que fais-tu on ne te voit plus à la salle de pool? Je crois que tu passes ton temps à St-Maurice, hein?

Albert L., quand va avoir lieu ton mariage avec Lydia L.?

Jos. L., dépêche-toi de choisir, car si ça continue tu vas rester vieux garçon.

Marie-Ange M., quand ta calotte rose aura des petits tu m'en garderas un, le plus rose je me le réserve.

ST-MAURICE — THETFORD

Clara T., où as-tu pris ta jolie calotte? Pitou L. va voir les jeunes filles de St-Joseph parce qu'il ne trouve pas à Thetford.

Lucienne C., à qui le beau Pitou P.?

MATANE

Tit-Noir T., comment as-tu aimé ton voyage à Sayabec? Il paraît que les jeunes filles t'ont bien reçu!

Cécile T., t'ennuies-tu bien de Lucien L.? Prend espérance, il attend que les neiges promettent pour venir avec ton petit bœuf.

A. M., plante-toi pas tant avec Cécile. H. se recommande au Samedi pour se trouver un garçon de Montréal.

Gérard D., je voudrais pouvoir rivaliser avec Alice G., dis, chéri, m'aimes-tu?

Antoine P., il est temps que tu penses au mariage.

Armand T., pense donc un peu à moi. Berthe B. s'excite assez pour Robert qu'elle n'a pas le temps de grandir.

Béa. V. et George-Henri L. s'aiment. Laura D., son cœur tremble comme une patate dans un sabot quand elle pense à J.-Bte A.

Déclaration entendue l'autre jour: "Antoinette T., je t'aime et n'ose te le dire, mais dans mes yeux tu devrais le lire!"

Roméo V. se mord les pouces en se disant: "Que c'est donc difficile de se trouver une épouse!"

MASSON

Sylvio L. et Charles-Auguste C. font rire d'eux.

Roméo C., sois pas si lent quand Irène va à Masson!

Arthur R., sais-tu qu'en venant à Buckingham tu fais rire de toi par A. C.

BUCKINGHAM

Nous annonçons pour le 32 octobre 1999 une grande vente de jeunes filles: Flora D., Lucia P., Edna L., Rose-Ella L., Blanche P., Fleur-Ange C. Garçons, pressez-vous car ce sera la dernière vente.

Willie G. vient de faire une déclaration d'amour à Violette C.: "Chère adorée, mon cœur s'échappe vers toi!"

KENOGAMI

Marie-Anne G., j'aime à t'avertir: je trouve des pouttes trop grosses.

Eugène B., fais-toi une blonde au plus tôt possible si tu veux te marier.

Elizabeth A., à qui les grands yeux bleus?

Laura H. dit qu'elle n'est plus la même depuis qu'elle a trouvé la recette pour avoir des belles joues rouges. Donne-moi la donc cette recette!

Mary F., tu es belle lorsque tu fais ton beau bœ pincé.

Alex. L., un cataplasme de graine de lin sur ton cœur brisé le guérira certainement.

Pit. L., à qui le beau garçon?

Eugène G. est à la veille d'emporter sa pailasse chez sa blonde pour pouvoir veiller plus tard.

Désireux B., comme je vois que tu n'as pas de cavalier, je te conseillerais de t'en faire venir un de chez Eaton.

Jos. L., combien paierais-tu pour avoir une blonde aux yeux bleus?

Thoms F. dit qu'il va s'acheter un cheval et une aleigh cet hiver pour promener les jeunes filles.

THURSO

E. R. aime Amédée C. à la folie, mais quel malheur, il ne vent pas d'elle!

Laura S. aime Ferdinand B. à la folie... et lui l'aime aussi!

Dorina F., comment dépenses-tu de glace par semaine pour te tenir fraîche?

Marie-J. C. aime Alfred S. à la folie, par chance Alfred l'aime aussi.

Victorine S. attend toujours pour son cher Lionel G.

Hélène R., quand ton manteau jaune et ta casquette verte auront des petits j'en réserve un.

Isidore C., charmant beau pétard à marier; hâtez-vous, jeunes filles!

A Thurso il y aura une vente de vieux garçons: F. D., Lionel F., Isidore C. en vente

Yvonne D. attend un cavalier. Avis aux intéressés.

Joseph C., va maintenant voir les jeunes filles.

Que c'est long d'attendre, hein, Juliette? Depuis qu'Ulric M. travaille à Québec il porte toujours la canne.

BEAUCE JONCTION

D. J. doit se marier; ça va être beau, hein?

Amédée C., est-ce l'amour qui te fait maigrir?

Rose-A. F. est en amour avec Alfred R., dit-on.

C. S. est charmante blonde.

S. P. se croit la plus jolie.

Joseph B. est toujours endormi.

E. G. passe ses veillées à courir après la lune, il croit que c'est une galette.

Adrienne C. voudrait bien se marier mais elle ne peut pas se trouver de cavalier. Les garçons, au secours, elle se meurt d'amour!

Amédée C., attends-tu que le mariage soit à 25 cents pour te décider?

Cécile L. se mord les pouces en disant: "Que c'est donc difficile d'avoir un cavalier."

Jeanne L., que tu es donc charmante avec ton petit tailleur bleu!

ST-MARIE — BEAUCE

Jean L. s'ennuie beaucoup depuis que Marguerite V. l'a quitté. Que c'est donc triste de perdre sa blonde!

Définum F. est sur les ressorts d'une Ford de ce temps-ci.

Arcadius F., lorsque ton chapeau gris aura des petits je r'tiens le plus gris.

Rosa St-H., on dit que tu es venu au monde l'année de la grande noirceur est-ce vrai?

Marguerite V., dit que Jean L. va lui revenir car il l'aime beaucoup.

On annonce pour le 32 novembre 1860 le mariage de Poldine avec Jean-Louis.

Aimée G., quand ta calotte carrautée aura des petits je r'tiens le plus noir?

Tit-Jos. P. aimait beaucoup que Willie L. serait engagé serré-frein.

Marguerite V. prétend que Jean-Nazaire est préférable à bien d'autres.

Cécile H. se recommande au Samedi pour avoir un cavalier.

Cécile B., que j'aime donc ta jupe accordéon; il me semble entendre un air de fox trot.

Marguerite L., c'est donc triste de perdre son cavalier, hein?

Antonio G. se servira de son nez comme cigare. Qu'en pensez-vous, les gars?

C. B., à qui le bel oiseau?

ST-GEORGES — BEAUCE

Une grande réduction de jeunes filles, en vente au kiosque: Cora B., M-Lse B., Ant. G., Alice G., Octavie B., Blanche V., Emma M. Premier arrivé, premier servi.

Emile L., comment as-tu aimé ton voyage à Québec?

Edmond P., quand vas-tu trouver une jeune fille à ton goût?

ST-JOSEPH — BEAUCE

Jean-Thomas P., comment trouves-tu Marie-Louise B.? De ton goût, n'est-ce pas?

Wilfred G. se recommande au Samedi pour se trouver une amie. Plantez-vous, jeunes filles.

Wilfrid V., ne t'en fais pas trop accroire, parce qu'Agné P. dit que ça la gêne de sortir avec un manche de balai.

Antoine D., fais bien attention de laisser sortir Marie-Rose P. à la pluie car les joues vont lui déteindre.

Yvon R. prétend se passer de dîner pour aller rencontrer Gertrude D.

Henriette G., t'ennuies-tu bien de ton petit Tit-Gille D.?

Marie-Anne D. se recommande au Samedi pour avoir un cavalier.

Irel V. a retardé son voyage pour attendre Léon G.

Adrienne A., je crains que ton mariage ne soit encore célébré cet hiver.

Lili se recommande au Samedi pour avoir un cavalier.

Alfreda V., depuis que le tennis est fermé les admirateurs se font rares.

Jules V., t'ennuies-tu bien de Gilberte? Sois tranquille, elle va revenir au jour de l'an.

Cécile L., n'est-ce pas qu'il est chic ton Tit-Georges?

Marie-Anne D., comment as-tu aimé ta veillée, dimanche?

Jeanne V., tâche donc de te faire engraisser les garçons pourront te voir!

Cécile B. ne te pousse pas tant pour Stanislas car tu ne l'auras pas, il aime mieux petite rouquette.

Antoinette J., ne te tortille pas tant car j'ai peur que tu te brises quelque chose.

HULL

Albertine J., Lorenza doit être à la veille de faire la grande demande?

R. J., tu n'es pas fatigué de casser avec J. C.?

LAC-AU-SAUMON

On annonce pour le 7 novembre 1944 le mariage de Lucia V. avec Emile.

On annonce pour le 40 juin 1942 le mariage d'Yvonne C. avec Wilfrid D.

On annonce pour le 15 juin 1923 le mariage de Charles L. et d'Ida V. L'heureux

couple partira pour trois mois dans les bois.

On annonce qu'Yvonne D. fera sa veillée de danses la semaine prochaine; elle s'est fait un beau costume cette semaine, ce n'est pas de valeur. Présentez-vous, jeunes.

BAGOTVILLE

George-Henri L., va donc voir Julia C., elle qui s'ennuie tant.

Jeannette B., si tu continues à te tenir la tête dans les airs tu vas venir à te prendre dans les fils téléphoniques.

Pour moi, dans Bagotville, je ne désire qu'une personne; c'est G. R.

Georgette G., c'est triste la séparation, hein?

Maria G., que prends-tu donc pour avoir l'air si endormi?

Blanche D., engraisse-toi si tu veux trouver à te marier.

Laurette T., quand tu aides à A. N. à mettre son pardessus tu dois certainement monter sur un petit banc.

On nous prie d'annoncer que les amours d'Ernest A. avec Gracia D. de Port-Alfred sont comme un élastique étiré.

Hector, pourquoi vas-tu si souvent à P. A., qu'est-ce qui t'attire tant que ça?

Baby D., comment l'as-tu trouvée la petite Alida de P. A., l'aimas-tu beaucoup?

H. B. et D. C. forment un joli duo en grandeur, hein la Puce?

Blanche T. dit qu'elle est un beau patron. A toi de te planter, Edgar B.!

Elianne E. est après s'exercer pour donner un nouveau concert.

Bébé B., je crois que tu as usé une paire de chaussures à courir avec Mlle D.

Louis-Philippe D., tâche d'ôter ta grosse chique, tu en es fatiguant!

Marie-Anne L., un beau pétard!

Catherina F., vraiment j'crois que la semaine dernière tu es tombée dans le sac de farine. Quel malheur!

Alida F. se recommande pour avoir des cavaliers.

Ernest G., comment trouves-tu Laura?

LAC MEGANTIC

Bernadette R., va chercher ta taxe de vieille fille!

Alma V. part pour un long voyage; je crois que beaucoup vont pleurer son départ.

Lucien F. dit que c'est malcommode de n'avoir que douze pouces de jambes.

Yvonne P., quand te marieras-tu avec Jos. P.? J'ai hâte d'aller aux noces!

MONT-JOLI

Ang. D., est-ce vrai que tu as cassé avec ta petite irlandaise?

Y. T., t'ennuies-tu bien de A. H., A. F., N. F. et de G. G.? Ne perds pas tes espérances car il te reste Coûne H. et Albert P. qui te reviendront aux fêtes!

Angela et Germaine B., comment trouvez-vous cela vous promener avec Albert D.A.?

L. B. se recommande au Samedi pour avoir un ami.

COATICOOK

Armand P., c'est donc soudé avec Rose-Anne P.? C'est à toi, Armand, de ne pas trop approcher de la chaudière si tu veux que ça tienne.

Quel est l'homme le plus charitable pour marier les demoiselles dont voici les noms: Angelina G., Bertha G., Winney B., ainsi que Denise B.

Aurore M. ne sois donc pas si jalouse quand les autres jeunes filles parlent aux garçons.

GRANBY

Marguerite D., fais attention à toi car R. L. est bien timide, tu peux le perdre.

AMQUI

Amphilet T., tu vas payer la taxe de vieux garçon!

Emmanuel B., quand tu tousses ta moustache en retousse.

LACHUTE

Sardine C., veux-tu me donner la recette pour devenir grosse comme toi?

RICHMOND

Florena F., ne prends pas de chagrin, chère, tu viendras à t'en trouver un sport.

Paul T., tu as l'air d'une marionnette quand tu danses.

Mabel B. n'a pas besoin de glace pour se tenir fraîche.

On annonce pour le 16 novembre une grande vente de vieux garçons. La vente aura lieu chez Alfred G.: Antonio D., Willie D., Jos. A., Raymond D., Oliva F., Emile B. et Léon B. Nous donnons, Ovide G.

ST-EDWIDGE

Yvonne P., cela doit te coûter cher de peindre par amée?

Piton P., tu sembles bien t'ennuyer de Marie G.

Edmond S., comment aimes-tu ta petite Simonne G.? N'y va pas trop souvent pour que cela dure plus longtemps.

Ludovic R., à qui le beau petit cœur?

Gertrude C. a assez de cavaliers qu'elle ne sait pas lequel choisir, ça l'embête beaucoup.

GRANDE BAIE

Eva M., qui préfères-tu: Vincent T. ou J.-Bte P.?

Gustave T., comment trouves-tu Mlle Q.? Un gentil pétard n'est-ce pas, mais un peu indépendant, hein?

B., enfin, tu as lâché la queue du chat?

FRAIS

Pour être bon le thé doit être frais

LE THÉ "SALADA"

6335F

est toujours frais et possède cet arôme unique, cette saveur qui à juste titre l'a rendu célèbre.

R.-M. T., qui occupe la première place dans ton cœur? Est-ce Mr F. qui est favorisé?

Rodrigue L., tu vas geler tes petites pattes avec tes bas de soie dans un automne pareil!

Jeannette T., vas-tu coiffer sainte Catherine encore cette année?

Odile R., pourquoi ne portes-tu pas un costume dans le genre de celui de Jeanne G.?

M.-B. B., es-tu encore en pénitence pour être sortie en auto dimanche le 30 octobre?

VALLEYFIELD

On annonce pour le 68 janvier le mariage d'Oscar F. avec Mériola H.

Alice L. est la plus chic de Bellerive avec son petit chapeau; elle est à la mode des États.

La saison de danse est commencée pour D. L., C. C., F. L., P. B., R. P., L. M., F. E., A. C., M. P.

Laurica M., s'il est vrai que tu es si en peine pour te trouver un garçon prends mon conseil: écris chez Eaton.

Eddy F., tu ne penses donc plus à D. V.?

Nous sommes inquiet de savoir si Virginie G. va nous inviter à ses noces avec Lionel B. Depuis si longtemps que tu es engagée avec ton cher!

Germaine G., aimes-tu encore Francis C. de Rockland? Il est si gros!

Où as-tu été Manda M., il y a si longtemps que l'on ne t'a pas vu te promener?

Venetta S., on annonce pour le 1er novembre une grande vente de vieux garçons, bon marché mais pas de crédit. Il y en a pour tous les goûts.

Marie-Louise P., on dirait que tu as un ressort quand tu marches. Est-ce l'amour qui t'émoustille.

LA DORE

Eugène B. a déclaré un amour enflammé à Laura L.: "Belle bouche rose, si tu voulais m'épouser le printemps prochain on ferait des noces!"

Un gros accident est arrivé au coin de la route, la semaine passée, Rosa T. s'est enfargée dans la clôture.

Ernestine C., lequel préfères-tu: Paul B., Rosaire B., Thomas T., Louis D., Simon M., Eugène P., Fortunat L., C. D., Arthur L., ou Euclide D.? Si tu préfères Honoré L., dis-moi-le. Maries-les pas tous, garde-nous en un.

Edmond C. et Fortunat L. sont à la veille d'emporter leur paillasse pour veiller plus tard chez leurs blondes.

Pierre H. a mis ses pantalons d'étoffe. Je crois que les froids arrivent.

Odilon M. dit que les cigarettes sont chères, il fume des feuilles de bette dans sa pipe.

Thomas T., tu n'as pas peur de sortir avec une chatte, tu risques de te faire grigner?

NOTRE-DAME DE LA DORE

J. S. se recommande au Samedi pour se trouver une blonde qui lui ressemble; ce qu'il n'a pu faire lui-même à venir jusqu'à aujourd'hui.

Tit-Jules S. a en vain parcouru toutes les paroisses du lac pour se trouver une blonde.

Lorsque Thérèse rencontre Emilien son cœur fortifie.

Deux cents de récompense seront données à celui qui sera assez généreux pour trouver une blonde à S. O.

Rosaire B. est un sport de la haute ligne.

Rose-Anne T. est peinée, elle a perdu son cher Tit-Noir.

Il est arrivé un grand malheur: Aurore est tombée dans un sac de fleur.

Tit-Blanc B. dit qu'il ne va pas voir les jeunes filles parce qu'il est dans l'embarras du choix.

RIVIERE AU DORE

Judith A. se recommande au Samedi pour avoir un cavalier ayant un camion Ford garanti pour une tonne.

Ernestine C., quand ton caluron à trois étages aura des petits, garde-les pour l'année prochaine.

Après Thomas T. c'est Simon O. qui a le plus beau record pour manger de l'avoine.

ST-RAYMOND

Alexandre P. se dit bien malheureux d'être abandonné de sa bien-aimée.

Juliette A. aime tant Tit-Noir qu'elle ne voit pas les autres.

Angèle P., joli petit nez retroussé.

Eulalie P., te maries-tu le 60 septembre l'an 2000?

Florestine P., fais attention à ton petit chapeau, avec une plume c'est très fragile.

Germaine T., ne fais pas tant ta fraîche.

FITZPATRICK

G., à qui les grosses pattes: à Tit-Rouge?

CABANO

Alphonse B., tâche de te marier au plus vite car tu vas payer la taxe de vieux garçon.

Alfred B., comment vont tes amours avec Mary O.?

Léonard N., quand montes-tu dans le bout d'en haut?

Nelly O. a manqué d'étouffer, devinez où, dans le baril à fleur!

Alfred B., regrettes-tu Adèle L.?

Félix B. a déclaré un amour enflammé à Bertha T., il dit: "Je t'aime à la folie comme une puce à l'agonie."

Ludger B. et Midas B. sont des bons chasseurs. Ils chassent l'original attelé.

ST-MATHIAS DE CABANO

Philida B. dit qu'elle va faire poser son portrait pour en donner à tous les garçons; elle dit qu'ils vont l'aimer davantage.

Lana L. est un joli pétard de 15 printemps.

Léon D. passe son temps avec sa petite poulette, il a peur de se la faire ôter.

Arché St-A., quand vas-tu mettre ton grand chapeau jaune?

WINDSOR MILLS

Arthur T., es-tu bien satisfait de ta puce?

Berthe C. se recommande au Samedi pour avoir un cavalier. Qui la veut?

Germaine C. trouve qu'elle a les jambes assez grosses mais pas assez longues pour rejoindre un commis, elle court après un habitant.

Victor R., donne des leçons de bombards; allez-y en foule!

Parmélie B. aime tellement les garçons que lorsqu'elle passe près d'eux elle a le cœur comme un pétard.

Laura R. dit qu'elle est trop jeune pour parler du mariage.

Eveline B., quel est le beau vieux jeune homme avec qui tu étais; est-ce un vieux garçon ou un veuf? Est-ce qu'il va encore te voir depuis qu'il a un auto.

Albertine G., ne t'en fais pas tant accroire à cause qu'ils t'ont dit que tu étais la plus belle poupée du village.

Rose-Eva C., tous les garçons veulent t'avoir. Garde-moi au moins une petite place dans ton cœur.

Rosario B. tu vas voir une jolie fille, elle a un joli nez retroussé.

Manda T., quand tu sors après souper, est-ce pour ta digestion?

Oscar T. s'en fait accroire quand il fait ses pas de fantaisies; il se tortille comme une anguille prise à la petite ligne.

Grande récompense est offerte à quiconque trouvera un cavalier aux demoiselles Laura R. et Eveline B.

Eva St-H., tandis que tu as un cavalier dépêche-toi de te marier si tu ne veux pas entrer dans la congrégation des vieilles filles.

Eugénie St-H., que tu as des belles jambes, pourquoi ne portes-tu pas des bas courts?

Angelina B., as-tu calculé combien de chapeaux tu auras cet hiver?

Armand N., porteras-tu ton chapeau de paille tout l'hiver?

Marie-Anne V., avec tes robes courtes tu parais très bien.

Rose-Eva C. paraît une petite baine à côté de D. R.

TROIS-RIVIERES

Rose D., si tu continues à te balancer tu pourrais tomber et te casser ton nez, ça serait de valeur.

JOLIETTE

On annonce pour le 10 novembre 1921 une vente de vieux garçons et de veufs. La vente aura lieu chez C. B. et A. T.: Arthur T., André B., Albert L., Gédéon T., Johnny G. et Tit-Jos L. Venez en foule à cette vente. Bon marché mais pas de crédit. Il y en a pour tous les goûts.

S. D. passe les veillées à courir après la lune il croit que c'est une galette.

BERTHERVILLE

Piton L., à quand la noce?

Laurette G., attention à tes jambes car elles sont enflées.

Florence T., à qui les beaux bas verts?

T. A., à qui la belle bacchante?

Laurette P., tu as les yeux doux pour P. B.

Alain L. est toujours de belle humeur.

Grégoire G. a un bon métier pour conter des blagues et il en profite.

Charles G. fait de la vitesse avec son automobile neuve: cinq milles par jour.

VAL BRILLANT

Arthur B. s'est mis un crochet sur la tête pour accrocher les jeunes filles, mais son crochet échappe toujours.

Germaine S. aime tellement Wilfrid B. qu'elle ne sait comment marcher.

Alphée P., à qui le beau rouget?

Cléopâtre D. sort encore avec sa petite chérie!

ST-GEDEON

Emma H., Fortunat T. te fait dire que si tu te faisais un chignon qu'il t'aimerait.

George B., est-ce que tu te changes de costume quand tu vas chez L. P.?

Léonidas T. aime assez Hélène L. qu'il n'en voit pas clair.

Blandine B., pourquoi ne mets-tu pas ton gland rose après ta collerette? Si tu le mettais j'irais te voir.

Wilhelmine, depuis que tu as ton chapeau bien avec plumes, Jos. veut te manger.

Annie et Flore D. annoncent pour le 44 novembre la rafle de leurs cavaliers Ernest B. et Albert R.

Eugénie N., quand vas-tu t'acheter un autre chapeau?

Juliette B., où sera-tu ta petite calotte bleue?

Philippe B., où prends-tu ta couleur pour être si rouge?

ST-DAVID

Lucien H., comment as-tu aimé ton excursion dans l'ouest?

THURSO

Amédée C. se laisse allonger le nez pour faire un roulet à la pâte.

Lionel F., comment as-tu passé ta veillée auprès de Mina L.?

Rhéo H., fais donc pas tant ton frais depuis que tu as des petits souliers noirs, tu n'as pas l'air si fin!

Georgianna P. n'a plus d'amis depuis que René P. l'a laissée?

Hélène R. s'ennuie beaucoup. Elle a bien hâte aux fêtes pour voir son Ernest M.

Victorine S. sort avec Lionel G. seulement qu'en attendant son ami de Detroit, Mich.

Eva L., depuis qu'elle a tué un coq elle s'est fait un chapeau.

Laura S. demande Ferdinand B. pour venir le dimanche, seulement que pour passer le temps... mais elle l'aime un peu aussi!

SAYABEC

Déphis M. et Yvonne R. ont lancé des invitations pour leur mariage le 52 décembre 1906. Il y aura aux noces des tartes et, heureux les invités s'ils ne changent pas d'idée.

Sylvio R., tâche donc de te montrer un peu plus galant quand tu iras voir la petite Cécile L.!

RIVIERE BLANCHE

Arthur B. va reprendre son siège vers ses anciennes amours.

Marie-Anne L. cherche un cavalier et elle ne peut en trouver un à son goût.

Philomène C. a bien de la peine que son veuf ne va plus la voir.

EAST BROUGHTON

Léontine R. se recommande au Samedi pour avoir un cavalier.

Florestine C. dit qu'elle préfère Achille T. à Gédéon V.

Yvonne G., je crois que tu fais erreur en employant le *Donat* dans *Un au lieu de la poudre* de Rigaud.

Adrienne D. est tranquille, elle se berce merveilleusement.

VALLEY JUNCTION

María L., tu n'es pas tannée de sortir avec Jos. B.?

Elphège G., suit ton nez et de cette manière tu arriveras toujours à temps chez Rosa B.

Adrienne C., dépêche-toi, tu vas coiffer sainte Catherine.

Constance H. se recommande au Samedi pour avoir un cavalier.

Clodomir C., penses-tu encore à Simone?

Le-Philippe P., si tu continues à profiter les jeunes filles vont te fuir.

WARWICK

Simone L., cher beau chou-chou, je t'aime à la folie.

Albina M., qu'as-tu, tu es bien blême?

Ernestine R., à qui les belles joues rouges?

Albina M. a perdu son sport mais elle en a un autre encore plus sport.

Eva St-O., ne parle plus d'Arthur M. H. D., est-ce que tu t'ennuies?

Albina L., pourquoi sors-tu avec Maurice, les mauvais soirs?

Antoinette M., fais pas tant ton indépandante.

Hector D., as-tu pris des gaz allemands pour être si excité quand tu rencontres les jeunes filles?

Jos. B., l'homme fort, défonceur de portes ouvertes.

Henri F., est-ce à force de manger du bœuf que les dents te rallongent comme ça?

Donat T., tu devrais ôter tes culottes jaunes parce qu'Annie H. les trouvent pas de son goût.

Armand L., tu es bien plus fin que moi, cher!

Omer M., tu es bien fait.

Armand L. pense d'avoir un beau cadeau de ses amis à ses noces!

SANDY BAY

Antoinette V., tu es moderne depuis que tu as passé un mois en ville.

Clara T., fais-nous savoir où tu fais affaire pour ta teinture et donne-nous la recette comment l'employer.

Berthe P., tu n'as pas l'air à être aussi indépendante qu'autrefois.

Lucienne B., comment aimes-tu ton nouvel amoureux?

Anselme R., tu devrais payer pour tes bottes.

Les trottoirs sont d'espionnage à Sandy Bay. Alice M. ménage-les.

Catherine F., je sais que la poudre est chère mais pas toute sur la même place, un peu sur le cou aussi.

Antonio V. la saison des jeunes filles est passée c'est maintenant la saison des veufs.

TIMMINS, Ont.

Gaétane C., ferme-toi donc la bouche, tu as l'air d'un attrape-mouche!

Berthe L., à qui les belles pattes?

Lorraine G., où as-tu acheté ton manteau?

Blanche C., tu t'excites assez pour les garçons que tu n'as pas le temps de grandir.

Alice B. et Irène C., ne courez pas tant après les garçons.

ROCKLAND, Ont.

Ferdinand B. paraît aimer plus les vieilles filles que les jeunes!

Donald P., comment aimes-tu ton petit amoureux?

Hervé L. attire les jeunes filles par sa belle bouche et son petit toupet.

Ernest P., veux-tu me dire ce qu'il t'est arrivé que tu ne vas plus à Thurso?

Oscar P., viens donc voir Emma F. car elle s'ennuie beaucoup.

John P. attire les jeunes filles par sa grandeur.

CAMPBELLTON, N. B.

Rita W., as-tu attendu Wilfred D., dimanche soir?

Rosa B., quand ta jupe carreaute aura des petits tu m'en garderas un.

Berthe R. ne peut pas trouver à se marier.

Albertine D., tu as coiffé sainte Catherine.

Yvonne C., tâche de te trouver un cavalier car tu vas rester vieille fille.

Rosa C., quand tu robes rouge aura des petits tu m'en garderas un.

LEGAL, Alta

Paul C. pense toujours à sa chère Jeanne D.

Camilla B., te plais-tu bien à Morinville?

Roger C. et Henri S., n'est-ce pas que cela tourne la tête d'aller danser à Bon Accord?

Frank L. est un hardi vieux gaillard.

Eugène B. se poudre comme une fillette de quinze ans.

PUTNAM, Conn.

Eva L. et Rosanna L., tachez donc de mettre un bout de plus à vos robes.

Laurianna D., il est temps de te marier car tu es assez vieille.

Gertrude F., tu achèves de repasser tous les garçons de Putnam.

Rose L., tu es encore trop petite pour embrasser les garçons.

Irène M., si tu continues à sortir en automobile tu vas te fonder en deux.

Bella B., où prends-tu tes grands mots: sur les calendriers ou bien dans l'almanach du Peuple?

Angèle D., pousse-toi un peu car tu vas figurer sur la liste des vieilles filles.

Antoinette R., il te passe des frissons lorsque tu vois Tit-Jos.

Rosario L., attends-tu que le mariage soit à 25 cents pour te marier?

Lorette P., conserve ta robe de soie avec tes panneaux de dentelles sur les côtés, tu me la prêteras pour m'habiller en mardi-gras.

Dan C., comment aimes-tu ta petite puce G. F.?

TRIBUNAUX PARALYSES

Il y a tant de contraventions à la loi de prohibition à New-York que les cours de justice n'y pourront suffire

De même que dans les grandes villes de cette province la police fait périodiquement une campagne courte mais vive contre ceux qui crachent sur le trottoir ou contre ceux qui font de la vitesse en auto, ainsi, aux Etats-Unis, la police fait des raids à grand spectacle, aussi courts que violents contre les contempteurs de la loi de prohibition.

M. Samuel Hopkins Adams qui étudie la mise en vigueur de cette loi dans un article très fouillé qu'a publié le "Collier's" du 16 juillet dernier, s'occupe spécialement de cet aspect de la question.

"Le relâchement des autorités à mettre en vigueur la loi de prohibition est, dit-il, un symptôme plutôt qu'une cause de l'état actuel de désobéissance aux lois. Pour une brève période, New-York a été la proie d'activités spasmodiques. Avec une impartialité déconcertante, la police a fait des raids dans les restaurants, les maisons particulières, les débits clandestins et les poches des passants. Elle a même fouillé une voiture d'enfant et y a trouvé une bouteille qui renfermait autre chose que du lait. Il en est résulté qu'un jury spécial convoqué pour juger ces violations de la loi devra s'occuper de quelque quatre

mille cas. Les bureaux du procureur de district sont submergés, sans espoir de sauvetage, sous la masse accumulée des documents-légaux.

"Supposons que l'énergie spasmodique des autorités se fut prolongée jusqu'à présent, les cours seraient tellement encombrées qu'on devrait ou bien renvoyer les procès à une date indéfinie, ou bien consacrer l'entier mécanisme de la justice à débrouiller un unique cas-type de violation de la loi.

"Voyez quel effet paralysant qu'auraient 100,000 arrestations faites en vertu de la loi Volstead à New-York. Et cependant ce chiffre serait ridiculement bas si la loi était mise en vigueur, avec rigidité, impartialité et constance. Il y a quelques mois, on a calculé qu'il faudrait convoquer 18,000 jurés par jour pour s'occuper de toutes les arrestations faites à cette date. Un calcul très simple démontrera qu'avec une mise en vigueur véritable, chaque citoyen de New-York laissé en liberté devrait servir comme juré et toutes les affaires de la ville devraient être arrêtées. Cela a l'air d'une absurdité et c'en est une. Mais cette absurdité serait dangereuse dans une ville où l'opinion publique serait résolument opposé à la loi."

Camille M., beau frais, va, quand tu marches on dirait que tu veux emporter le trottoir dans tes bras.

Germaine F., tu ferais mieux de t'armer pour te faire grandir car ta petite soeur va te faire la barbe.

Louise R. est une belle épinglette.

Rhéo M. dit qu'elle ne mariera pas autre chose qu'un cordonnier ou un cuisinier.

Eva L., d's-moi donc où tu as acheté les perles que tu as mises après ta robe? Oh! qu'elles sont belles!

Yvonne et R. Alma G. sont victimes d'un grave accident: elles sont restées prises dans une poche de farine.

Camille B. se mord les pouces en disant: "Que c'est donc difficile de se trouver une blonde!"

Aldée B., comment vont tes amours avec ta petite veuve?

Rose R., quelle sorte d'huile prends-tu pour engraisser de ce temps-ci?

Laurette P., tu as dû avaler un ressort pour te balancer la tête de la sorte.

R. St-S., viande, que tu as de belles pattes! Pourquoi ne portes-tu pas des bas courts?

Marie-Rose C., pourquoi te promènes-tu sur la rue si souvent? Est-ce pour rencontrer des garçons ou bien pour faire ta digestion?

Florence D., que manges-tu pour avoir le cou si long? Pas du caoutchouc, toujours?

Germaine T., as-tu le cœur brisé depuis quelques semaines ou te voit l'air triste?

Henry L., es-tu endormi?

O. M., où as-tu pris le pot de fèves au lard que tu as sur la tête?

On fait souvent des bals à l'huile pour trouver un cavalier à Marie-L. R.

L'absence d'Antoinette est un chagrin pour Jos. V.

BIDDEFORD, Me

H. P., tu dois t'ennuyer depuis que D. D. est partie.

S. T., est-ce que tu vas encore au parti avec H. P. pour jouer au bureau de poste?

L. P., ça doit te faire plaisir d'aller à l'école sur la Washington puisque B. P. y va elle aussi.

E. B., à quand ton mariage avec D. H.?

Tu nous inviteras.

A. C., tu essaies de donner des tours d'auto aux jeunes filles, mais aucune ne veut faire rir d'elle avec ta Hudson.

A. C., comment les amours vont-elles avec R. D.?

L. L., est-ce que tu sors encore avec L.?

Que tu dois t'ennuyer C. L. depuis que H. N. est parti.

P. B. se pousse pour une jeune fille dont on ne veut pas mentionner le nom ici.

WESTBROOK, Me

Rose P. se marierait bien mais elle dit qu'elle est trop difficile. Qu'en pensez-vous?

Georgianna A. se recommande au Samedi pour se trouver un mari.

Antoinette M. se mord les pouces en se disant: "Que c'est donc difficile de se trouver un cavalier!"

Clémentine M. aime Paul M. à la folie comme une puce à l'agonie.

Mary H., plante-toi, marie-toi au plus vite, tu te fais vieille fille!

René G., si tu continues tu vas tomber en avant fais bien attention!

Alice G. et Mlle L., combien de paires de bottines avez-vous usées cet été à courir après Hermas G.

MANCHESTER, N. H.

Hélène B. attend que le mariage soit à 25 cents pour se marier.

Donat D., combien te coûte la glace pour te tenir frais?

Rosa L. aime les garçons à la folie comme une puce à l'agonie.

MANVILLE, R. I.

Edgar Y., tu t'en fais donc accroire depuis que tu es allé te promener en auto avec ton amie Cora L.!

LOWELL, Mass.

Tit-Mille A. et Léo M., deux garçons à marier. Jennes filles, plantez-vous!

Virginie B., ma rougette, tâche donc d'ôter le baril de peinture rouge près de la porte, peut-être que tu tomberas moins souvent dedans.

LACONIA, N. H.

Annabelle B., tâche donc de mettre couvrir ton chandail blanc pour une semaine.

Elli L., tâche de ne pas manquer ton coup cette fois-ci, vas-y de bonne heure!

Stella B., tâche donc de porter des talons hauts.

Laura D., inutile de t'acheter une autre robe neuve ton chien est mort pour te marier!

Alexina L., quand ta robe grise aura des petits tu m'en garderas un caillé.

Elizabeth L., ton ancien cavalier a une autre jeune fille et je t'assure qu'il l'aime!

Blanche V., tu dois avoir dormi tranquille car tu as une danse avec lui l'autre soir.

Conrad L., tu peux prendre garde, car si tu es plus grand il est plus gros que toi.

Mélanie G. est en amour comme une puce à l'agonie.

Eva D. et Blanche V. doivent se faire faire une robe car elles se parlaient l'autre midi et ça avait l'air très intéressant ce qu'elles se disaient.

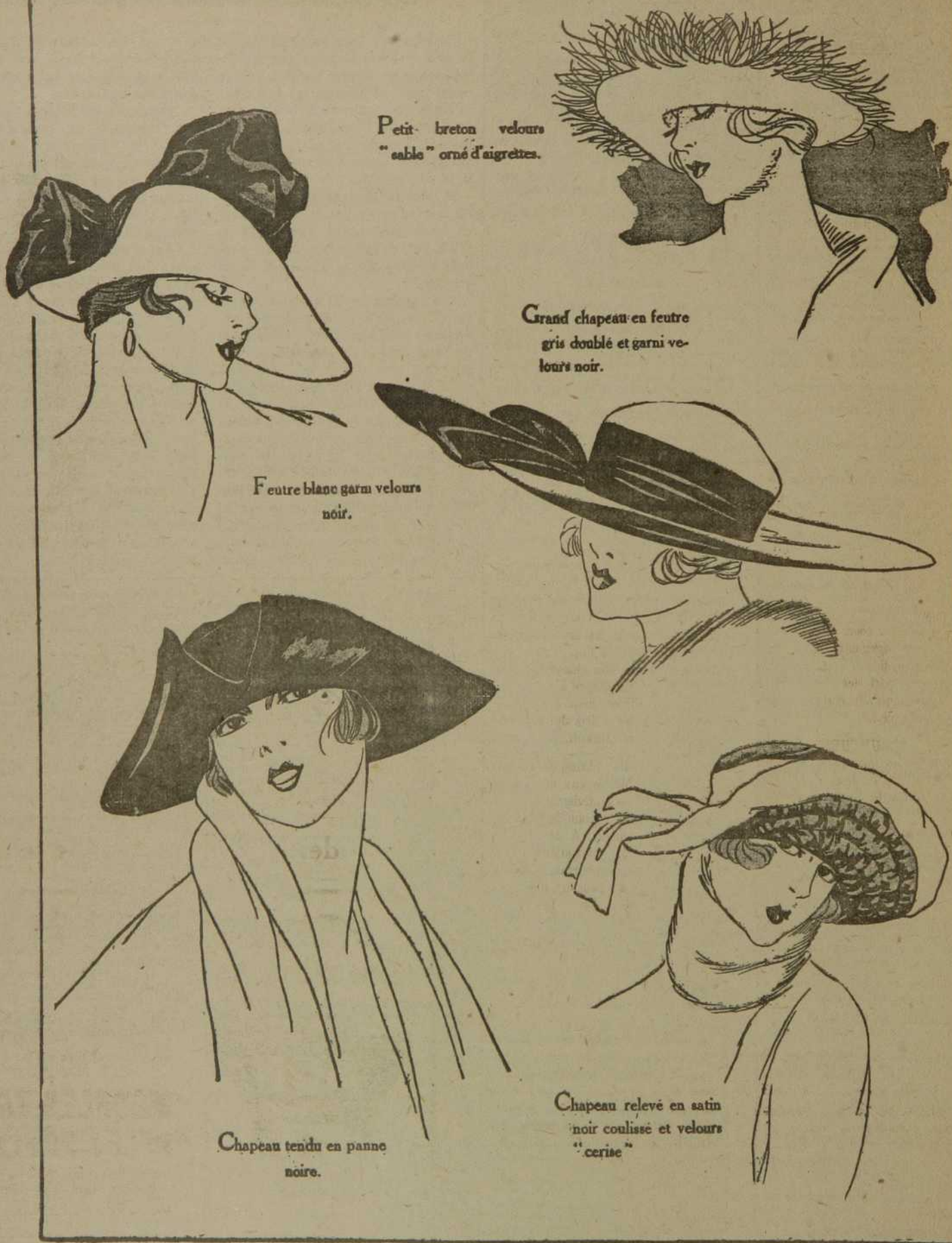
Alfred P., tu as besoin de guetter ta petite blonde car elle a les yeux vifs.

Jean-Baptiste B., tâche de ne pas te tenir le cou si droit quand tu danses, on dirait que tu as des crampes dans le cou.

WOONSOCKET, R. I.

Zéphirine B., si tu veux marier Arthur L. mets toi un peu plus à la mode.

Laura D. se recommande au Samedi pour se trouver un mari.



Nouvelles Créations Parisiennes



LE COURRIER DE MANON

(Suite)

REJANNE.—R. Je ne suis pas graphologue; je le regrette de plus en plus. Mais d'après l'astrologie votre nom signifierait: caractère emporté et violent. A beaucoup d'énergie, un esprit combatif. Aime les sports. Est sceptique en amour, se laisse difficilement attendrir.

PRIMA.—R. N'usiez d'aucun cosmétique ou savon gras. On recommande les lotions avec de la teinture de benjoin étendue d'eau: quelques gouttes, une dizaine à peu près, dans une chopine d'eau. L'emploi du citron est aussi très efficace: coupez le fruit en deux et frictionnez-vous-en le visage. Bref, tous les astringents sont indiqués, dans votre cas: solution d'alun, vinaigre de toilette, etc. Evitez surtout les substances grasses, crèmes, onguents et vaselines. Avec un peu de patience, vous corrigerez sûrement ce défaut de votre épiderme. 2e Chez les pharmaciens ou chez les botanistes. 3e Adresses toujours Courrier de Manon.

BIBI.—R. Arsène, nature aimante, caractère sournois. Ne dit pas toujours la vérité. Est ambitieux et fat. Aime les succès mondains et ce qui le flatte. A néanmoins un bon cœur. Il possède aussi beaucoup de jugement. Clara, personne active, dévouée, fidèle. Sait faire philosophiquement la part des choses. Rêve de grandes choses qu'elle réalisera si elle a toujours confiance...

SAULES FLEUREURS.—R. Il faudrait me dire en quel mois A. et P. E. sont nés; et pour la 2e q. si ce sont des hommes ou des femmes. Cela me chagrine de ne pouvoir vous répondre cette fois-ci.

COLIBRI.—R. A l'œuvre et à l'épreuve, Antoinette de Mirecourt, l'Oublié, l'obscur Souffrance. Mais oui, revenez, et très souvent même: je suis très sociable et hospitalière, vous savez. Meroi des jolies choses que vous me dites. Ce sont celles-là qui m'encouragent et m'incitent à faire de mon mieux pour satisfaire ceux et celles qui m'honorent de leur confiance.

PAPILLON.—R. Tous mes correspondants ont le droit de... revenez-y, même s'ils n'en ont pas... le goût. Or donc, papillon joli, venez sans crainte papillonner chez Manon. Ida, en juillet, personne un peu artificielle. Est coquette, légèrement égoïste, a néanmoins beaucoup de cœur. Se marie jeune d'habitude. Est romanesque, passionnée, jalouse en amour. A beaucoup d'esprit et de bon goût. Paul, en sept. Galant homme, a de charmantes manières, de l'éducation. N'est pas très instruit mais a de l'intelligence naturelle. Possède beaucoup de flair et sait découvrir les petites ruses féminines. Est amoureux et fidèle à ses promesses. C'était un vendredi.

ARC-EN-CIEL.—R. Armand, en octobre le 29, caractère emporté et vif. Est peu patient, nerveux et actif. Est brusque parfois, mais a le cœur sensible. Au-

re, en février, nature impressionnable, caractère susceptible. A de la loyauté et de la franchise. Sera fidèle à la parole donnée. Possède une fine intuition.

MEROI MANON.—Q. S'il vous plaît Manon, me donner le caractère d'Adrien né le mois d'août, et Albertine, mois de septembre.

R.—Adrien, homme concentré et taciturne. Est affectueux mais cherche à le dissimuler. Manque de confiance en lui-même. Adrienne, personne hautaine et susceptible. Prompte, scrupuleuse. Ardente, est trop fière et n'accorde pas assez de confiance en autrui.

FLEUR DES BOIS.—R. Henriette, en déc., personne autoritaire et présumptueuse, aime la toilette et pourtant n'est pas coquette. Est charmante pour ceux qui lui plaisent. Elie, rien sur ce nom. Pardonnez ma brièveté et revenez encore, je pourrai causer plus longuement.

AMOUREUSE.—R. Vous êtes bien gentille, et si vous êtes amoureuse de moi, je vous avoue que votre lettre charmante me fait vous apprécier beaucoup. Régina, 20 août, nature affectueuse, personne originale et fine. Est ardente, enthousiaste. Est très charitable. N'est pas toujours patiente, rêve à des choses souvent irréalisables, mais est la plus charmante des filles d'Eve. Ses jours de chance sont le lundi, mardi, jeudi et samedi.

C. O. L.—R. Charles, le 16 sept., caractère agréable, joyeux et sincère. N'aime pas les choses qui demandent beaucoup d'efforts mentaux. Aime le plaisir et les parties entre amis. A de l'initiative et du savoir faire. Sait toujours spirituellement se tirer d'embarras. Ne se fâche pas souvent. A beaucoup d'ironie et de l'esprit d'observation. Est défiant et sceptique.

UN CURIEUX.—R. Certainement, vous êtes le bienvenu. Pierre, en août, homme plutôt original. Est très personnel. Est orgueilleux et ne manque pas de fatuité. A beaucoup de talent pour la peinture. Est sceptique en amour et se rit des choses du cœur. Germain, en mai, caractère bruyant et tapageur. A bonne volonté de parvenir. Est sans scrupules. Est très amoureux. Théala, nature troublante, passionnée et fantasque. Est spirituelle. A l'ardeur des Espagnols. Est prompt et colère. Son jour de chance est le mardi.

AIMANTE.—R. Ludvine en quel mois? Henri, en novembre, souvent triste, n'est pas toujours sincère et parfois dangereux, mais dirigé dans la bonne voie cet homme développera des qualités rares de sagacité et de prudence. Est actif et besogneux. Cécile, juin, personne sentimentale, recherche les aventures sentimentales sans se demander comment cela pourrait finir. N'est pas très humble ni modeste. Est un peu trop fière et hautaine. Se mariera tard. A beaucoup de magnétisme personnel.

Tous les manteaux de la maison Desjardins sont différents

CHACUN A SA CARACTERISTIQUE ET SA DISTINCTION

Vous n'avez pas à choisir parmi des articles d'occasion, tous faits pareils, quand vous venez acheter chez nous. Notre assortiment est illimité, c'est vrai, mais, malgré cela, tous nos modèles sont différents les uns des autres.

Pour le prix seul, une base uniforme est établie: la qualité.

C'est sans doute grâce à cette facilité dans le choix, comme à ces prix marqués d'après une réelle valeur, que nos fourrures ont atteint une popularité si grande.



Nos parures et nos petites fourrures

vous attireront également par la même variété de formes et de modèles, la même distinction charmante, le même prix si raisonnable, à portée de toutes les bourses.

Chas Desjardins & Cie, Limitée
30, Rue St-Denis
Montréal

Demandez LE FILM 15c le numéro

VOTRE CREDIT EST BON



PRINCE

Voyez Notre Assortiment
Avant d'Acheter
Ailleurs

**MEUBLES-TAPIS
POELES-PRELARTS
RIDEAUX ETC**

COMPTANT-CREDIT

Machine parlante Columbia ainsi que les Disques, toujours un grand Choix.

THE J. S. PRINCE CO.,
WM. LALONDE, Président.
85, Blvd. St-Laurent,
Entre Vitré et Craig, Montréal, Qué.

MALADIES DE LA FEMME

GUERIES SANS OPERATION



Vous qui avez des hémorragies, pertes, règles douloureuses, avancées ou retardées, que le redoutable retour d'âge et ses complications guettent, qui avez des troubles nerveux, congestions, douleurs aux reins, prenez la **Composée Végétale de Julia Richard**, fait de plantes inoffensives, sans poison, qui régularisant la circulation du sang, prévient les tumeurs, cancers, fibromes, phibites, et les accidents du Retour d'âge.

N'hésitez pas à en faire usage car il y va de votre santé. Ce traitement est fait exprès pour guérir toutes les maladies intérieures, et ne manque jamais de produire les meilleurs résultats.

Guérison absolument assurée ou l'argent remis.

Ecrivez pour mon livret, en y joignant 10 centimes.

JULIA RICHARD
Boîte Postale 2334 "B", Montréal



UNE BELLE TAILLE

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme est assis. Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des **PILULES PERSANES**

de Tawfisk Haziz, de Téhéran, Perse, \$1.00 la boîte; 5 boîtes pour \$5.00.

La Société des Produits Persans

Agents, Pharmacie Modèle de Goyer, 180, Ste-Catherine Est, Montréal.
N. B.—Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

Les plaies s'effacent devant elle.—Bien des gens, affligés de plaies, les ont fait disparaître avec l'Huile Électrique du Dr Thomas qui agit comme par magie. Tous ceux qui souffrent ainsi ne devraient pas hésiter une minute à appliquer cet excellent remède, parce qu'on ne peut se procurer rien de mieux. Le fait qu'il est bon marché ne diminue en rien sa haute valeur.

Un Monsieur indique gratuitement à toute personne souffrant de Rhumatisme, douleurs de reins, un remède nouveau qui l'a guéri lui-même en peu de temps. Cela est la conséquence d'un vœu. Ecrire boîte 66, Station N, Montréal.

Bureau, Est 7580 Rés., Est 3086
Dr J. M. E. PREVOST
Spécialiste
dans le traitement des maladies des Reins, de la Vessie, aussi Maladies Vénériennes
400 RUE SAINT-DENIS
Coin Sherbrooke MONTREAL

L'asthme apporte le tourment, mais le Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg remplace le tourment par un repos bienvenu. Respiré en fumée ou vapeur, il atteint les endroits les plus éloignés des bronches et les adoucit. La gêne s'en va et la respiration facile revient. Si vous savez combien ce remède pourrait vous soulager comme il l'a fait pour des milliers d'autres, vous en auriez dès ce soir un paquet chez vous. Essayez-le.

Le courrier de Manon

(Suite)

PETITE ROSE MOQUEUSE.—R. Pas un coin que je vous cède mais une jolie place où je souhaite vous voir le plus souvent. Oni, votre baiser était tout parfumé comme votre nom, et vous me promettez la même récompense, revenez vite ! Les yeux bleus, candeur, naïveté, noblesse de sentiments quand ils ne sont pas fourberie, cynisme et hypocrisie. La plupart du temps denotent froid calcul, absence totale de sens moral. Remarquez qu'il faut faire la part aux exceptions. Roselle, en août, personne affectueuse, charitable et douce. Sentimentale, passionnée, affable. Plutôt de taille moyenne mais élégante et sait porter la toilette. Une personnalité bien distincte et des sentiments relevés. A ses petits travers tel que : emportement, mouvement de colère, un peu d'indiscrétion. Manque de suite dans les idées. A de l'énergie et rêve de généreuses choses. Sera probablement une femme remarquable si elle sait tirer partie de ses talents. Ne demandez plus d'excuses et revenez-moi.

AMOUREUSE D'UN CHATAIN.—R. Il faudrait me dire en quel mois ces personnes sont nées. 2e Avec un peu d'éther ou de benzine.

JEUNE AMOUREUX.—R. Robert, en août, d'un jugement judicieux. D'un tempérament affectueux mais volage. Gai d'habitude, enjoué, taquin et moqueur. Plait au sexe faible. Est égoïste. Son caractère est susceptible. Est un travailleur patient et obstiné. Est prudent. Est appelé à réussir dans la vie. Berthe, en septembre, riieuse, affable et sentimentale. N'a pas de rancune quoique se fâchant vite. Est intelligente et gouverne sa barque avec adresse. N'est pas bavard et sait garder un secret. Aime les choses d'art. A de l'énergie sous une apparence gracieuse. A un jugement sain. Est indépendante.

GRICHOU.—R. Laurette, août, nature mélancolique. Est prompt, coquette. Dit sa pensée sans détours. Aime les parures. A un cœur excellent mais... n'est pas toujours discrète. Est d'humeur charmante et possède le don de plaire.

SOPHRANIE.—R. Gustave, en déc., caractère brusque, emporté, peu patient. Est souvent faux. Trahit ses meilleurs amis. A néanmoins le génie du commerce. Eugène, en juillet, homme vif, actif. Sans beaucoup de scrupules. A un grand cœur. Est affectueux et tendre sous des manières brusques.

YEUX NOIRS.—R. Eva, en mai, caractère orgueilleux et hautain. Nature susceptible. Aime les choses artistiques. Est charmante quand cela lui plaît. A du talent pour la mode. Albert, en sept., homme aux instincts brutaux, nature violente et passionnée. Est doué d'une énergie combattive indomptable. 3e Voyez autres rep.

SEULE.—R. Voir même rep. ailleurs. Paul, en juillet, homme susceptible, têtu et tenace. A beaucoup de générosité, est rancunier et très indépendant. Est fort en mathématique. N'est pas toujours fidèle en amour. Cela veut dire qu'il songe à revenir à vous.

LISON.—R. Oni, votre place est accordée. René, le 6 sept., homme de nature inconstante, est léger comme papillon; a néanmoins bon cœur. D'un caractère assez égal. Est fougueux et emporté. Est très prompt. Garde rarement ses places. Est chanceux en amour. 2e Cela est difficile à dire. Cependant je crois que vous ne lui êtes pas indifférente. Montrez-vous aimable avec lui, peut-être en effet vous reviendra-t-il. Bon succès Lison.

R. P. L. J. T. P.—R. Voyez autres rep. 2e C'est le mardi, le vendredi et le dimanche. Il réussira dans les affaires ou dans la médecine. Fera avantageusement une association. 3e Chez un botaniste. 4e Mais... je ne suis ni un St-Antoine, ni une clairvoyante.

UNE QUI DESIRE SAVOIR.—R. Omer, 11 avril, homme léger et sérieux à la fois. Est sans cesse possédé du désir de plaire aux femmes. Est avaricieux, batailleur, sait triompher de ses ennemies. A beaucoup de talent pour les mathématiques. Juliette, le 12 octobre, personne sensible, sentimentale. Est une idéaliste, manque parfois de jugement. Est impulsive va où l'impression du moment la pousse. Commet souvent des gaffes et se trouve parfois dans des sérieux embêtements. Est active, mouvementée. Plus sensuelle que passionnée. Aime beaucoup la littérature et les choses du passé. Fera une excellente épouse.

JEANNINE.—R. Gilberte, 5 avril, personne de nature franche. D'humeur agréable. Aime les choses raffinées. Est une sensitive. A de l'instruction, un bon jugement. Est parfois un peu boudeuse, donne bien un petit coup de langue sur ses petites amies quand elle a à se plaindre d'elles, mais sait se faire pardonner par une irrésistible câlinerie.

PAS FIER.—R. Aline, en mars, personne capricieuse et jolie. Aime le tapage, la galeté, la vie folâtre. Est très coquette. Est douée de beaucoup de sensibilité mais est parfois fantasque et exagérée. Fera une très bonne épouse. 2e Bien sûr que vous pouvez! ne voit-on pas mille exemples de ces cas. N'y en a-t-il pas qui convolent même à quatre-vingts ans! Quant à la beauté, la richesse, etc., ce n'est pas cela qui compte. Si vous ne trouvez pas une personne ayant assez de sens moral pour comprendre ces choses, consolez-vous de rester vieux garçon.

COEUR BRISE.—R. Ludivina, née en juillet, personne grivoise et revêche. Se fâche pour un rien. Est têtue et parle haut. A un caractère très personnel. A l'esprit de contradiction. Cependant a aussi ses qualités, est très intelligente, a beaucoup de sens pratique et sait gouverner avec clairvoyance. Aime passionnément, jalousement. Est très adroite et réussit ce qu'elle veut. Gabrielle, personne gentille au possible, mais coquette, bavarde et traître à ses amies. N'a pas beaucoup le courage de ses opinions. Est affectueuse extrêmement. Est énergique et sait se tirer d'affaire. Est aussi très rusée. A des principes mais manque de réflexion et ferait des coups de têtes déplorables.

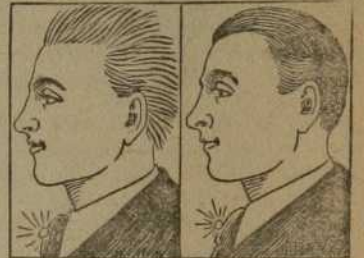
LA FIEVRE DES FOINS, L'ASTHME, LE CATARRHE ET LA BRONCHITE CHRONIQUE

Tous ont perdu leurs terribles effets sur pas moins de 100,000 Canadiens, par l'usage du traitement de Buckley en deux bouteilles. Ne souffrez pas une minute de plus. Demandez aujourd'hui une bouteille échantillon, 10 sous.

W. K. BUCKLEY LTD, Mfg Chimiste
142j, Mutuel St, Toronto, Ont

Lustrite Galardo

POUR LES CHEVEUX
(tient les cheveux arrangés)
Pour HOMMES, FEMMES, ENFANTS



Les cheveux resteront bien peignés après une application de "LUSTRITE". Plus de cheveux en désordre et d'apparence négligée. Donne un brillant et un lustre charmant qui vieillit et embellit la chevelure. Peignez votre chevelure dans aucun des modèles à la mode et elle demeurera ainsi. Donne à la chevelure cette apparence soyeuse, lustrée et distinguée, qui convient si bien aux étoiles du théâtre et du cinéma. Garantie inoffensive, non huileuse et ne tache pas.

50 cents chez votre pharmacien ou direct.
PHARMACIE GALARDO
225-est, St-Catherine. Coin Sanguinet

Téléphone: Plateau 2270

DR LAURENT GODIN

Licencié du Conseil Médical du Canada
Ex-interne de l'Hôtel-Dieu

MEDECIN et CHIRURGIEN

Heures du bureau: 2 à 6 P.M. 314 rue BLEURY MONTREAL
7 à 9 P.M. Près théâtre Impérial

Le Mothers' Graves Worm Exterminator chassera les vers du système sans détriment pour l'enfant parce qu'il agit doucement tout en étant absolument effectif.



Enlève Duvets et Poils Follets avec la célèbre **RAZORINE**

Du Dr Simon de Paris Facile à appliquer soi-même, inoffensive, n'active pas la pousse — 30 ans de succès. Envoyez 10 cents pour échantillon.

COOPER & CO.
155 DES COMMISSAIRES, O. Chambre 108 Montréal

PENDANT PLUS DE 20 ANNEES



Des Agents et Négociants sur tous les marchés du monde ont obtenu des vastes profits en vendant nos portraits agrandis, cadres, moulures, verres plats ou convexes pour cadres, photographies, images, miroirs, peintures sous verre convexe, tableaux artistiques, etc. Envoyez-nous catalogues à n'importe quel prix à nos agents et agents. Correspondance française ou anglaise.

CULVER PAN AMERICAN EXPORTERS
806S, Dix St., Chicago, Ill., U.S.A.

GUERISSEZ VOTRE HERNIE

COMME J'AI GUERI LA
MIENNE

Un vieux loup de mer a guéri sa propre
hernie après que les médecins eu-
rent dit: "Opérez ou la Mort."

Son remède et le livret envoyé gratis.

Le capitaine Collings a parcouru les mers pendant bien des années; alors qu'il eut une forte hernie double qui l'a forcé non seulement de demeurer à terre, mais qui l'a mis au lit pendant des années. Il a consulté médecin sur médecin et essayé bandages sur bandages sans résultat. Finalement on lui a assuré qu'il devait subir une opération souffrante et dangereuse ou mourir. Il n'a fait ni l'une ni l'autre. Il s'est guéri lui-même.



Concitoyens et concitoyennes, vous n'avez pas besoin de vous faire dépecer et de vous faire torturer par des bandages.

Le capitaine Collings a fait une étude de lui-même et de sa condition — et enfin il a été récompensé en trouvant la méthode qui l'a subitement rendu un homme fort, vigoureux et heureux.

N'importe qui peut se servir de la même méthode: elle est simple facile et peu coûteuse. Toute personne qui a une hernie en ce monde, devrait avoir le livre du capitaine Collings, qui vous dira comment il s'est guéri lui-même et comment on peut suivre le même traitement chez soi sans aucun inconvénient. Le livre et la méthode sont gratuits. Ils seront envoyés franc de port à aucun malade de la hernie qui remplira le coupon ci-dessous — maintenant — avant que vous lâchiez ce journal.

COUPON POUR LE LIVRE ET LE REMEDE DE LA HERNIE— GRATIS

Capt. W. A. Collings (Inc.)

Casier 63F, Watertown, N. Y.

Veuillez m'envoyer GRATUITEMENT votre remède et votre livre sur la hernie, sans aucune obligation quelconque de ma part.

Nom

Adresse

Horlick's

Lait Malté pour Bébés

Meilleur que le lait de vache. Une combinaison de lait riche et grains maltés.

Ecole préparatoire au cours classique

BREVETS, EXAMENS
LETTRES ET SCIENCES

Cours strictement privés

INSTITUT LAROCHE ENRG.
195-EST, RUE STE-CATHERINE

Les verrues sont des tares disgracieuses, et les cors sont des excroissances douloureuses. Le Holloway's Corn Cure les fera disparaître.

Le courrier de Manon

(Suite)

MISS VIOLETTA.— Il me faudrait savoir un peu plus et mieux de cette personne, pour vous renseigner. Vous comprenez que je ne puis connaître tout le monde, ni l'adresse particulière de tous les citadins. Hélène, en mars, personne orgueilleuse et fière. Prompte et peu endurante. A beaucoup de pénétration d'esprit. Marie Elise, butée dans ses opinions. N'aime pas les changements. Aime la solitude tout en étant sociable. Est rarement voluptueuse. Aime la vie tranquille et sans heurts. Wilfrid, en mai, homme de sang-froid et d'action. Caractère franc. Nature sensuelle et changeante.

C'EST LA PREMIERE FOIS, etc.— R. F. B., en juillet, personne d'un caractère révolté, orgueilleux, jaloux et soupçonneux. Est laborieux et patient. Saura être fidèle à sa parole donnée.

YEUX BRUNS QUI PARLENT.— R. Laurencienne, en nov., personne plus généreuse en paroles qu'en actions. Est égoïste. Aime les flatteries et se croit supérieure à tout le monde. Devra cultiver son intellectuel. A réellement des capacités. Est amoureuse et sait se faire aimer. Louisa, en sept. Personne ayant bon cœur, mais souvent réfractaire à l'effort. A la marotte des grandeurs. Personne plutôt grande, encline à la critique, tenace dans ses entreprises.

MANON, S'IL VOUS PLAÎT, MANON.— R. Le grand livre dit: prenez 2 cuillérées de farine et deux de sels, faites en une galette que vous ferez cuire—bien entendu—puis séparez ladite galette en deux morceaux que vous mangerez avant de vous coucher. Entrez dans votre chambre, tournez le dos à votre lit, marchez à lui à reculons en mangeant votre galette, puis couchez-vous sur le dos sans parler. Cela vous assure de vous faire voir en rêve votre futur mari. 2e Cette personne est portée à la tristesse et à la mélancolie. Est envieuse, emportée, mais au demeurant très bonne. Mais oui, cela me fera plaisir.

HIRONDELLE BLEUE.— R. Edmond, le 25 oct., caractère toujours gai, bruyant même, tout en étant sérieux à ses heures. Est taquin, blagueur spirituel, a beaucoup de talent pour l'art en général. Aime la flatterie, est joli garçon et aime qu'on le remarque. Ne manque pas l'occasion de se vanter. Est prompt mais n'a pas de rancune. Est franc et loyal. Est affectueux, un brin volage. Je ne suis plus sceptique du tout, je sais, vous devez être bien sincère!... Si c'est un défaut que d'être moqueur? Eh! bien, non, je ne crois pas, pourvu qu'il n'y a pas d'abus, car la fine ironie dénote l'esprit. Hirondelle, revenez encore et souvent à mon courrier où j'essayerai de réchauffer vos ailes frioleuses. Venez et prolongez votre séjour. Je vous écrirai longuement une autre fois. Je regrette d'être si pressée.

PETITE SANS CHARMES.— R. Mais oui, mais oui, pourquoi pas? Il y a de la place pour tout le monde et Manon est l'amie de tous. Ne vous défilez pas ainsi de vous, chère. Je suis sûre que

vous avez du charme. Faites de la culture physique, de la gymnastique raisonnée. Vous le pouvez sans nuire à votre routine journalière. Vous trouverez, en librairie, pour une somme modique, de bons traités sur la gymnastique, pour les femmes. Voici une recette qui remplace avantageusement la préparation que vous me demandez: Extrait aqueux de Galéga, 25 gr. Eau distillée, 25 gr. Teinture de fenouil, 14 g. Sirop de sucre, 425. Prendre 4 cuillérées par jour.

UNE QUI AIME UN BLOND.— Q. Je vous serais reconnaissante si vous me disiez comment m'y prendre pour avoir l'adresse d'un soldat qui demeurait autrefois à Québec. Ayant sorti longtemps avec je désirerais avoir encore de ses nouvelles. Son nom est Georges Kaetzl.

R.—Je regrette de ne pouvoir satisfaire votre demande, vous comprenez le monde est grand... et... je ne puis accomplir ce tour de force de connaître tous ses habitants. Donnez-moi d'autres renseignements plus détaillés et si je puis quelque chose pour vous, je serai heureux de le faire.

VENOIENNE.— R. W., le 22 a, caractère violent, heurté. Homme tenace et énergique. Peut tout ce qu'il veut. A de belles perspectives d'avenir. Est fidèle à ses amis. A l'esprit combatif. 2e Pour détruire les vers à tête noire, mettez votre figure au-dessus de la vapeur, restez ainsi jusqu'à ce que les pores soient bien ouvertes, puis savonnez avec un savon doux, ensuite massez en mouvements circulaires puis, passez sur votre figure soit un morceau de glace ou de l'eau glacée. N'essayez pas. Au bout de quelques jours de ce traitement vous serez débarrassée de ces vilaines choses.

JE L'AIME MON ALFRED.— R. Oni, "l'extrême gentille Manon" veut bien. Caroline, en fév. Personne pas du tout sérieuse en amour. Est capricieuse. A beaucoup de talent pour la musique. A bon jugement mais n'a pas de sens pratique ni beaucoup de sens moral. Anne-Marie, en juillet. Caractère prompt. Nature sensible et rêveuse. A des goûts artistiques. Est plus souvent dans les nuages que sur la terre...

ROMBO.— R. Cela signifie que vous allez faire un voyage, que vous allez perdre un objet auquel vous teniez beaucoup. Antoine, 6 mai, caractère imprévisible, ni brusque, ni tendre, plutôt gai tout en ne l'étant pas. Est très prompt. S'entend aux affaires.

MEROI MANON.— R. Fred, en sept., homme énergique, entreprenant. Un peu fantasque et ne doute de rien. Philippe, en sept. Orgueilleux, un peu fat, manque de jugement. A l'ambition de parvenir.

UNE ABONNEE.— R. Voulez-vous un conseil, petite amie? Laissez donc filer cet ingrat. Voyez rép. autres correspondants.

PAULETTE.— R. Le seul moyen est d'avoir une franche explication avec votre ami. J'ai le ferme espoir que ce gros chagrin dont vous souffrez sera bientôt guéri par le retour de votre aimé. Ayez bon courage, ne vous désolez plus.



TENEZ LA PEAU DE BEBE EN SANTE

Si les mères pouvaient seulement réaliser le danger qu'il y a de négliger de soigner les irritations de la peau elles ne manqueraient jamais de donner après le bain du bébé l'onguent du Dr Chase.

Il arrête les développements de l'eczéma et rend la peau douce et veloutée.

LE DR CHASES' OINTMENT

60 sous la boîte, chez tous les marchands, ou chez Edmanston, Bates & Cie Ltée, Toronto, Ont.

Les appétits difficiles

Quand l'appareil digestif est en mauvais état vous avez besoin de prendre du Sirop de la Mère Seigel.

Les extraits d'herbes médicinales dont se compose ce sirop, fortifient les estomacs fatigués, rendent les aliments plus nourrissants et préservent des nombreuses maladies qui sont la conséquence des indigestions. Le Sirop de la Mère Seigel est en vente en bouteilles de 50c. à \$1.00 dans les pharmacies.

L'huile du peuple.—Plusieurs huiles ont été offertes, puis sont disparues, mais l'huile Electrique du Dr Thomas conserve toujours son rang et augmente sa sphère d'utilité chaque année. Ses qualités incomparables l'ont mise en évidence et l'y maintiennent; aussi peut-on dire que c'est vraiment l'huile du peuple. Des milliers en ont bénéficié et ne voudraient employer aucune autre préparation.

VOULEZ-VOUS RIRE ? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue en français, de farces, attrapes, monologues, chansons, librairie. Adressez: Edw. Hartman, 13026 rue Saint-Denis, Montréal, Can.

20 CARTES POSTALES ILLUSTREES POUR 10c

Splendide assortiment de cartes pour les fêtes, pour la naissance, comme souvenir et de vœux comiques et du jour de Noël, du jour de l'an, des étiquettes, des secours, etc., un gros paquet qui vous fera plaisir, envoyé franco, seulement 10 cents.

100 pour 40 cents franco. Plusieurs de ces cartes valent 5c chacune. Ad.: SEVILLE LACE CO., dépt C, Boîte 217, Orange, New-Jersey



Pas un défaut

ne vient gâter la beauté parfaite de son teint. Permet de cacher effectivement les imperfections de la peau, qu'elles soient temporaires ou permanentes. Atténue une rougeur trop vive et corrige les peaux huileuses. Est hautement antiseptique.

Echantillon envoyé franco contre 15 cents

FERD. T. HOPKINS & SON
Montréal

Crème Orientale
de Gourgaud

ACHETEZ
La Revue Populaire



Superbe Épinglette, Jolie Bague Et Une Belle Montre Bracelet

Pensez-y, sans dépenser un sou de votre argent, vous recevrez cette superbe épinglette importée, la jolie bague ainsi que la belle montre bracelet que vous ne pourriez pas acheter chez un bijoutier pour moins de \$35.00.

Cette magnifique épinglette est 2 1/2 pouces de long, fin platine, ornée de sept brillants qui éclatent comme les diamants les plus précieux. La bague est en platine d'or solide, ornée de rubis manufacturés, saphires et diamants d'un dessin riche et rare. La montre bracelet est du modèle d'origine, comme la gravure le démontre, élégante, et le mouvement tiendra le temps avec une régularité garantie. Le bracelet est le style expansion du dernier goût.

Ces beaux cadeaux sont donnés gratis pour annoncer et introduire notre nouveau merveilleux parfum que nous mettons sur le marché. Envoyez-nous votre nom et votre adresse et nous vous enverrons 20 paquets de ce nouveau parfum "New-Kist Bouquet" que nous vous donnerons d'introduire au prix de 10c. chaque. Cela est facile. Certaines personnes en achèteront deux ou trois paquets vu qu'un seul parfumier plus d'articles qu'un bouquet de parfum d'un dollar. Dans votre temps disponible vous en disposerez sans tracas. Envoyez nous votre argent quand vous les aurez vus, en tout \$3.00, et nous vous enverrons de suite la superbe épinglette et la jolie bague et vous pourrez aussi avoir la montre bracelet sans vendre d'autres marchandises; simplement à montrer vos cadeaux à vos amis et faire en sorte que quatre d'entre eux vendent nos marchandises et gagnent de belles primes, tel que vous l'avez fait. Ne retardez pas. Écrivez de suite.

International Manufacturing Company
Dépt 6 Toronto, Ont.



Tous Grátis

marcher sur le plancher cette belle poupée marchante comme si elle était une poupée vivante, et elle est tellement charmante que toutes les fillettes l'aiment. Elle a exactement 12 pouces de grandeur et elle est d'une beauté réelle. Vous aurez, en plus, cet ensemble de poupée comprenant 43 morceaux épatants — 4 chambres complètes — une cuisine, une salle à dîner et une chambre à coucher. Jetez un coup d'œil — notez, armoire à cuisine, table à piquetage, glacière et tous les ustensiles de cuisine; lit, table de toilette, chiffonnier, pupitre, chaises et plusieurs autres morceaux de chambre à coucher; cabinet à porcelaine, buffet, table, phonographe, horloge de grand père et autres jolis morceaux de salle à dîner, et, en plus, trois belles moquettes lithographées. Ce splendide ensemble apportera la joie au cœur de toutes les fillettes qui le recevront.

Ne payez pas d'argent. Donnez-nous aujourd'hui simplement votre nom et adresse, et nous vous l'expédierons, poste payée, un paquet de 10c de "FAIRY BERNIES", le cadeau le plus nouveau et le plus délicieux; ce paquet

Le courrier de Manon

(Suite)

JE L'AIME.—R. De la façon la plus simple: demandez-le lui, sans tapage, loyalement et avec dignité. L'amour vrai a des accents auxquels on ne se trompe pas. Quant au fait des sorties de votre ami avec une autre, pourquoi vous en frotter? Gardez-vous bien de lui laisser deviner votre angoisse à ce sujet. Les jeunes gens en amour n'aiment pas qu'on manque de confiance en eux. Soyez brave et patiente, c'est encore le meilleur parti à prendre, pour l'instant. Qui vous dit que votre ami ne veut pas vous éprouver, s'éprouver lui-même peut-être, avant de s'engager définitivement? Revenez bientôt, cher petit cœur en peine. Quelque chose me dit que le bonheur va vous sourire. Me le laissez-vous savoir?

PETITE ITALIENNE.—R. Pour un savoir long... il faut me dire leur date de naissance, et je me ferai un devoir de satisfaire votre caprice.

PETITE.—Léo, le 15 octobre, homme gracieux, à la démarche aisée. Étudie toutes choses avec conscience. Est persévérant. Doit veiller sur son imagination. Est né sous une bonne étoile. Est enthousiaste et loyal. Parfois se laisse entraîner aux plaisirs, mais son bon jugement le ramène à la raison. Juliette, 14 novembre. Possède une rare intelligence et une grande bonté d'âme. Aime à obliger les autres et se privera plutôt que de voir souffrir. Est délicate de santé. A trop d'imagination et ne se défie pas assez de jalousie. Agit avec promptitude. Est assez franche pour reconnaître ses torts. A beaucoup d'originalité naturelle. Est chancelante en amour. Son jour favorable, le mercredi.

COEUR BRISE.—R. Voyez rép. autres correspondants. 2e Oui. 3e Lever les yeux au plafond: je vous aime. Les baisers: je suis confuse. Les fermer à demi: je vous désire, etc., etc.

ON M'APPELLE BEAUX YEUX.—R. Moi, également, car vous semblez très gentille. Georgette, en fév. Généralement grande. Est frivole, audacieuse. Cherche toujours à dominer. Aime les parties fines. A du cœur et du tempérament. Devrait toujours suivre sa première idée. Edmond, en février, ambition et confian-

ce. Réussite dans ses projets. Tenace en amour. Doit éviter les cafés, etc. Est honorable et de bonne compagnie.

UNE QUI REVE SOUVENT.—R. Cela signifie que vous aurez de graves ennemis à surmonter, que vous allez perdre de l'argent.

UNE ARDENTE.—R. Portez sa photo sur votre cœur pendant huit jours. Pensez souvent à lui et dites mentalement ce que vous voulez qu'il pense. Cela le fera revenir à vous. Oui, je vous le permets.

UN AMI DU COURRIER.—R. Dans toute bonne librairie vous trouverez ce que vous demandez. Je suis contente que vous appréciiez mon courrier, j'espère vous relire.

PETITE CURIEUSE.—R. Vous êtes appelée à réussir dans toutes vos entreprises demandant de la fantaisie et de l'imagination. Vous n'aurez pas de chances dans les affaires pratiques et de chiffres. A souvent des maladies imaginaires. Doit surveiller ses penchants à la volupté. Vous devez avoir plus de confiance en vous-même. N'est pas très constante. Non. Ils sont, dit-on, plus passionnés, voilà tout. Oui, je vous le permets toujours.

BRUNETTE.—R. Le 16 juillet 1902 était un vendredi. Cette personne a de la persévérance dans l'étude et de la conscience dans ses entreprises. A de la suite dans les idées et de la perspicacité. A une éloquence naturelle et ne manque pas de diplomatie. Devra suivre ses penchants qui la dirige vers le bien. Je ne réponds qu'à une seule personne, vos amies doivent écrire personnellement. Revenez Brunette.

JULIENNE AU COEUR BRISE.—R. Juliette, 22 juillet, voir rép. autre corresp. Roméo, en avril, homme énergique et tenace. A beaucoup d'imagination, une intelligence supérieure. Pourrait s'occuper de littérature. Est passionné, est loyal et sincère. Un travailleur acharné. Caractère gai et bruyant.

Donne du sang plus pur

Les invalides, les convalescents et tous ceux dont la santé est mauvaise devraient faire une cure de

CARNOL

Cet excellent tonique (recommandé par tant de médecins) fortifie le système entier, donne un meilleur appétit, rend les aliments plus agréables, fait du bon sang rouge et procure une santé robuste.

DEMANDEZ LE CARNOL A VOTRE PHARMACIEN

LE SAMEDI

DE NOEL

est un numéro de
GRAND LUXE

avec

UNE SUPERBE GRAVURE
EN QUATRE COULEURS
comme frontispice

Dans ce numéro commencera

NINI SOLEIL

GRAND ROMAN SENSATIONNEL

NOTE IMPORTANTE

Le Samedi-Noël portera la date du 10 décembre et se vendra au prix habituel, 10c. Retenez-le immédiatement chez votre dépositaire, car si vous tardez vous courez le risque de ne pas l'avoir.

Tous Grátis



JEUNES FILLES

Voilà une occasion unique dans la vie. Cette belle montre-bracelet avec sa montre à cadran avec bouton pression est la plus récente mode importée directement de New York. Et les trois jolis articles de bijouterie vous appartiennent aussi sans qu'il vous en coûte un sou. La jolie épinglette, est d'un beau fini en or, d'un joli dessin et sertie d'une imitation de bijoux brillants. La bague à gauche de la vignette aura la vraie pierre de votre mois de naissance; vous enverrons une carte des pierres de naissance; et la seconde bague est dans le nouveau style à trois pierres avec une jolie pierre centrale et deux brillantes d'accompagnement. Ces articles sont garantis être de bonne durée et donner satisfaction.

Tous ces merveilleux cadeaux sont donnés pour faire connaître notre nouveau parfum "NEW-KIST BOUQUET". N'envoyez pas d'argent, — seulement votre nom et votre adresse sur une carte postale; vous apporterez 35 jolis paquets de parfum pour être vendus à notre prix spécial d'introduction de seulement 10c. chacun. Ce parfum est si bon et beau que chacun veut en acheter de suite une corbeille de paquets. Aucune difficulté pour vendre "NEW-KIST BOUQUET". Envoyez-nous votre nom et adresse et nous vous enverrons de suite tous les articles gratuits — la montre-bracelet, l'épinglette et les deux bagues — toutes dépenses payées. Vous n'aurez aucun risque, vu que nous reprenons les articles non vendus et que nous donnons des primes en argent comptant pour tout ce qui a été vendu. Adressez: 70

NATIONAL PRODUCTS LTD. Dept. W. 6
Toronto, Can.

NATIONAL PRODUCTS LIMITED Dept. M 6 Toronto, Ont.

Femmes du Canada

"Je demande au peuple du Canada de faire un examen sérieux de la véritable question qui intéresse en ce moment le Canada. Je demande aux hommes et aux femmes de considérer avec calme et attention les graves problèmes d'intérêt public, car, en autant que je suis concerné, je ne demande pas de faveurs, mais je demande de la justice."
ARTHUR MEIGHEN

FEMMES DU CANADA, l'élection générale du 6 décembre sera une des plus importantes de l'histoire du Canada, et Arthur Meighen vous demande de donner à la question en jeu votre attention sincère et impartiale.

Les femmes comme les hommes seront également appelés à décider si la stabilité politique, industrielle et économique, doit être remplacée par le gouvernement d'une classe, par le chaos politique et industriel, par la menace de la banqueroute économique.

Les faits sont clairs, chaque femme canadienne se fera sa propre opinion. Elle ne se laissera pas induire en erreur par les autres, elle ne suivra pas aveuglément le passé politique et elle ne se laissera pas entraîner ni par de fausses théories, ni par les idées extrêmes. Chaque femme arrivera à une décision personnelle en se servant du sens commun pratique.

La grande question en jeu c'est le tarif et voici les faits en résumé.

Le tarif canadien actuel, en autant qu'il touche aux nécessités de la vie, est très modéré. Ce tarif est maintenu tel qu'il est dans le seul et unique but de garder au Canada les industries canadiennes qui emploient un nombre toujours grandissant d'ouvriers canadiens et développent les ressources du Canada.

Meighen demande avec fermeté le maintien d'un tarif raisonnable. Ce tarif est en ce moment plus nécessaire que jamais. Tous les autres grands pays maintiennent ou élèvent leurs tarifs de façon à conserver leur marché domestique pour les peuples qui les habitent.

Avec la politique libre-échangiste de CRERAR, le Canada serait inondé de marchandises étrangères, surtout de marchandises américaines. L'industrie canadienne trouverait la ruine, des milliers d'hommes et de femmes seraient sans ouvrage, ce serait la misère pour eux et pour leurs enfants. Le grand marché canadien des cultivateurs serait sérieusement affecté, les taxes seraient augmentées et les ouvriers canadiens seraient obligés de s'exiler aux Etats-Unis pour trouver de l'emploi.

Quoique la politique tarifaire de KING soit nébuleuse, elle ne tend pas moins à la destruction du tarif et donnerait pratiquement les mêmes résultats.

LA POLITIQUE DE MEIGHEN, TOUT LE MONDE LA CONNAIT. C'est la seule politique qui fait maintenir la confiance et qui fait donner de l'ouvrage à toutes les classes du peuple. Ce qui précède est l'exposé clair de conclusions logiques déduites des faits.

Etudiez la question avec soin, non avec parti pris, mais avec impartialité.

Formez-vous une opinion personnelle, tenez-y avec force et voyez à ce que vous puissiez exercer votre droit de vote. Faites-vous enregistrer.

Le Canada veut Meighen

ESSAYEZ NOTRE VIN "REGINA"

GARANTI
PUR JUS
DE RAISIN



NE CONTENANT
AUCUN
MEDICAMENT

Nous avons le plaisir de vous annoncer que la Commission des Liqueurs vient d'accorder à notre fabrique de vins un *permis spécial de vente* de nos vins directement aux consommateurs de la province de Québec. Avec ce permis, nous avons le droit de vous vendre nos vins, et vous, vous avez le droit d'acheter de nous *sans vous exposer à aucune poursuite* de la part de la Commission des Liqueurs.

Les vins que nous offrons aux prix ci-bas mentionnés sont tout à fait supérieurs et nous ne craignons pas de garantir sous notre signature qu'ils sont tout à fait de première qualité et absolument purs.

Ces vins que nous offrons en vente aujourd'hui ont au delà de deux ans d'âge, ils ont vieilli dans des tonneaux de chêne spéciaux, et des hommes de grande expérience ont eu la surveillance continue de ces vins.

Les cruches et les barils vides
sont chargés comme suit, savoir :

Le gallon	\$2.80	Cruche de 1 gallon et emballage.....	\$0.50
Cinq gallons	2.75 par gallon	Cruche de 5 gallons et emballage.....	2.50
Par baril de vingt gallons	2.70 " "	Baril de vingt gallons	6.00
Par baril de quarante gallons	2.65 " "	Baril de quarante gallons	8.00

F. O. B. Montréal, fret à être payé par vous.

Si vous nous retournez ces cruches et barils vides en bonne condition, nous vous remettrons le montant d'argent que vous aurez payé.

SPECIAL : TRES VIEUX VINS (marque REGINA) en caisse de 12 bouteilles, prix : \$11.00 la caisse, sans charge pour les bouteilles et la caisse.

Cette liste de prix est sujette à changement sans avis.

CONDITIONS : Toute commande devra être accompagnée d'un mandat ou d'un chèque accepté représentant le nombre de gallons ou de caisses que vous commandez ainsi que les cruches et barils.

Examinez attentivement votre marchandise avant de signer votre reçu à la Compagnie de Transport. Au cas de vol ou de casse, votre réclamation devra être faite à la Compagnie d'Expresse.

Pour toute réclamation vous devrez référer au numéro d'ordre mentionnée sur notre reçu ou sur le paquet.

LISTE DE PRIX No 20

BLANC DE COMMANDE

"Le Samedi"

Patenaude, Carignan & Cie Limitée

FABRICANTS DE VINS

106-108 SAINT-PAUL, EST — MONTREAL

Propriétaires des marques

"FRONTENAC", "SARTO"

"BERGER", "JEANNE D'ARC"

Expédiez à M.
Adresse postale
Station de chemin de fer
Express ou fret
Payable d'avance par chèque accepté, mandat-poste à l'ordre de PATENAUDE, CARIGNAN & COMPAGNIE Limitée

QUANTITE	DESCRIPTION	PRIX	TOTAL

Ci-inclus montant de la commande.

Patenaude, Carignan & Cie, Limitée

FABRICANTS DE VINS

106-108 RUE SAINT-PAUL, EST. MONTREAL

LIVRAISON

CAMPAGNE : livraison par chemin de fer ou par bateaux, fret payé par l'acheteur.

LIVRAISON

VILLE ET BANLIEUE : livraison gratuite à domicile par nos voitures, marchandise payable sur livraison.